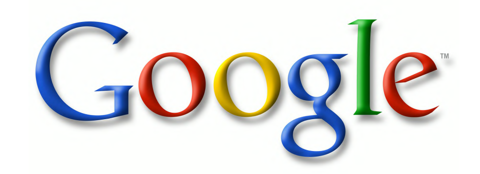
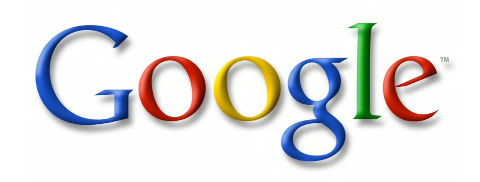





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578987 9



La Fontaine

1.548. LA FONTAINE. Suite complète de 1 portrait et 10 compositions de Beaumont, gravés par Boilvin, pour *Les Contes*. Paris, Jouaust; in-16, tir. in-8, en ff. (12) 75 fr.

Belles épreuves AVANT LA LETTRE sur HOLLANDE, avec la remarque à L'ANCRE.

1.549. — *Avant la lettre* sur *Japon*. Signature du graveur sur le portrait. 125 fr

1.550. — *Avant la lettre sur What*

2

V. 1.

La Fontaine

CONTES

DE

LA FONTAINE



TOME PREMIER

PARIS, M DCCC LXXXV

TIRAGE EN GRAND PAPIER

10 exemplaires	sur papier du Japon (nos 1 à 10).
20	—	sur papier de Chine (nos 11 à 30).
20	—	sur papier Whatman (nos 31 à 50).
170	—	sur papier de Hollande (nos 31 à 220).
220 exemplaires, numérotés.		

Les gravures se trouvent en *triple épreuve* dans les exemplaires sur papier du Japon, et en *double épreuve* dans les exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman.

28



Hiacinte Rigault pinx — *Ficquet Sculp.*

CONTES
DE
LA FONTAINE

PUBLIÉS PAR D. JOUAUST

AVEC UNE

PRÉFACE DE PAUL LACROIX

Dessins d'Éd. de Beaumont

GRAVÉS A L'EAU-FORTE PAR BOILVIN



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXV



On me redemande, Monsieur, l'epreuve d'Edelinck, qui m'a servi a graver le petit portrait de Lafontaine; mais avant de le rendre j'aurais desiré verifier avec vous mes epreuves sur l'original, comme je crois avoir eu l'honneur de vous le marquer. Ne pouvant toujours point sortir, a cause de ma goutte, obligez moi de me faire dire le jour où je pourrai avoir le plaisir de vous voir, pour le faire sçavoir à la personne qui m'a prété l'estampe.

J'ai la faveur d'etre en attendant,

Votre concitoyen Gaucher

ce 24 floreal. l'an 2me.

14 MAY 1794

1741 - 1804



NOTE DE L'ÉDITEUR

Pour les *Contes* de La Fontaine, il n'y a pas, comme pour ses *Fables*, une édition complète et définitive, imprimée par les soins de l'auteur : ils ont été publiés successivement, et en plusieurs éditions, entre 1665 et 1676, sans que La Fontaine les ait jamais réunis en un seul recueil. Il y en a aussi qui n'ont été imprimés qu'à l'étranger, et dont le texte n'a guère pu être surveillé par La Fontaine. Aussi n'avons-nous pu rester entièrement fidèle à notre système de suivre le dernier texte publié par l'auteur, et nous avons adopté :

Pour la première et la deuxième partie, l'édition de Paris, 1669, qui les a réunies toutes les deux;

Pour la troisième, l'édition de Paris, 1671;

Pour la quatrième, celle de Mons, 1674, réimprimée à Mons en 1675, et à Amsterdam en 1676. Rien ne nous indiquant à laquelle de ces trois éditions La Fontaine a pu donner ses soins, nous avons suivi la première, qui d'ailleurs diffère très peu des deux autres.

Quant à la cinquième partie, les Contes qui la composent n'ont jamais été rassemblés par La Fontaine, et nous avons dû, comme les éditeurs qui nous ont précédé, les prendre dans les différents recueils où ils ont paru.

Nous avons aussi consulté, pour notre réimpression, à titre de renseignement, la première édition complète des *Contes*, publiée à Amsterdam, avec les gravures de Romain de Hooge, en 1685 ; mais c'est une édition très inexacte, et dont la classification est mauvaise. Nous avons eu également

recours aux manuscrits de Conrart, conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Dans les notes placées à la fin de chaque volume sont comprises les sources des contes, ainsi que les explications de phrases. Quant aux explications de mots, elles constituent un glossaire, qui termine le tome II.

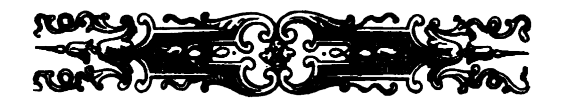
Notre édition est précédée d'une étude de Paul Lacroix sur La Fontaine conteur et fabuliste. Cette étude est en même temps la préface des *Contes* et celle des *Fables*, que nous nous proposons aussi de donner prochainement dans notre *Petite Bibliothèque Artistique*, afin que les amateurs puissent avoir dans cette collection les deux chefs-d'œuvre de La Fontaine.

Nous ne craignons pas qu'on nous accuse d'avoir fait fausse route en nous adressant, pour les dessins des *Contes*, au peintre Édouard de Beaumont. Il était impossible, croyons-nous bien, de traiter en même temps avec plus de vivacité et plus de réserve qu'il ne l'a fait une matière aussi délicate. C'est de sa meilleure pointe que Boilvin a gravé les aimables compositions de cet artiste si délicat; elles lui ont donné l'occasion de faire paraître, d'une façon peut-être plus brillante encore, l'esprit et la finesse dont il avait fait preuve dans les planches des *Dames galantes*. Aussi pensons-nous qu'après tant de suites de gravures, justement renommées, qu'ont inspirées les *Contes* de La Fontaine, la nôtre peut, à son tour, se présenter au public avec quelque chance de succès.

D. J.







LA FONTAINE

CONTEUR ET FABULISTE

On sait comment La Fontaine est devenu conteur, puisque lui-même nous a appris qu'il s'y était préparé par la lecture de Boccace, de l'Arioste et de la Reine de Navarre. Mais il est moins facile de déterminer la façon dont il est devenu fabuliste. Sans doute le recueil de ses fables est précédé d'une Vie d'Ésope, d'après Planude, ce qui donnerait à penser que les fables qu'il contient sont empruntées souvent à Ésope ; mais La Fontaine, qui ne savait pas le grec, doit s'être guidé plutôt sur le texte de Phèdre, et, lorsqu'il eut sous les yeux quelque traduction latine ou française des fables d'Ésope, il laissa plus d'une réminiscence de cette traduction dans les fables qu'il mettait en vers.

C'est donc principalement sur le terrain des FABLES *que doivent se porter les recherches quand on*

veut étudier La Fontaine et son œuvre, et, bien que ce travail vienne prendre place en tête d'une édition des CONTES, *nous serons amené par la force des choses à nous y occuper plutôt du fabuliste que du conteur.*

*Nous ne possédons que des indications très vagues et très insuffisantes sur la jeunesse de La Fontaine : il avait 45 ans quand il osa faire imprimer ses premiers Contes, et 48 ans quand il se décida à publier enfin ses premières Fables, qui circulaient manuscrites depuis plusieurs années. Auparavant, il avait composé des poésies ; mais le public lettré n'en connaissait que quelques-unes qui avaient été insérées dans des recueils de vers, avec ou sans nom d'auteur. Quant à sa comédie de l'*EUNUQUE, *imitée de Térence, elle était à peu près inconnue, quoiqu'elle fût imprimée depuis* 1654 (Paris, Augustin Courbé, 1654, in-4), *car elle n'avait pas été jouée sur un théâtre de Paris ou de la province. Dès ce temps-là, La Fontaine, qui venait fréquemment à Paris, devait s'y plaire beaucoup plus qu'à Château-Thierry, où il avait sa résidence, sa maison, son emploi et sa famille : il s'était mêlé à la joyeuse bande des poètes et s'y était fait des amis et des admirateurs, malgré ses distractions, ses rêveries et ses naïvetés. On aurait tort de croire, cependant, qu'il fut dès lors recherché et apprécié dans les* ruelles *et les cercles littéraires, si nombreux à cette époque, soit à l'hôtel de Ram-*

bouillet, soit chez Mlle de Scudéry, soit en tout autre salon qui réunissait, à certains jours, un groupe de précieux et de précieuses. Il avait sans doute tout ce qu'il fallait de galanterie, c'est-à-dire de raffiné et de délicat dans l'esprit, pour réussir parmi une société où l'abbé Ménage et l'abbé de Montreuil étaient considérés comme des génies incomparables, l'un à cause de ses dissertations pédantes, l'autre à cause de ses madrigaux ; mais La Fontaine manquait absolument de conversation, et ne savait pas mieux raconter que parler devant les gens du monde.

Nous n'avons aucun détail sur les occupations littéraires de La Fontaine antérieurement à l'époque où Pellisson le recommanda et le présenta au surintendant Fouquet, qui lui fit bon accueil et qui prit intérêt à ses travaux poétiques. C'est en 1657 que La Fontaine devint une des créatures de Fouquet, à titre de pensionnaire et sous la condition expresse de fournir, pour chaque quartier de sa pension, un petit ouvrage en vers. Les compositions qu'il envoyait au surintendant tous les trois mois, avec autant d'exactitude qu'il en mettait à toucher sa pension, ne furent que des épîtres, des ballades, des odes; mais c'étaient des chefs-d'œuvre, et Fouquet eut assez de goût pour les juger tels, en subissant peut-être l'influence de Pellisson, qui en faisait beaucoup de cas. Ces poésies légères passaient ensuite sous les yeux des hommes et des femmes de la Cour, qui

formaient la société intime du surintendant, et La Fontaine, que Pellisson était fier d'avoir fait connaître à son patron, eut bientôt dans cette société d'élite un certain nombre de partisans et de prôneurs. Il faut bien supposer, toutefois, qu'il ne s'y était montré que sous la figure de ses vers.

On a tout lieu de croire qu'il fut reçu dès lors chez la marquise de Sévigné, qui avait donné des éloges à ses vers dès l'année 1657, *et à laquelle il adressa, par l'entremise de Fouquet, un dizain de reconnaissance, où il disait au surintendant :*

Phébus tenant chez vous son consistoire,
Entre les dieux, et c'est chose notoire,
En me louant Sévigné me plaça :
J'étois alors deux cent mille en deça,
Voire encor plus, du Temple de Memoire.

Il avait été introduit certainement par Pellisson chez la comtesse de la Suze et chez Mlle de Scudéry, qui étaient l'une et l'autre les admiratrices rivales de ce bel esprit, le plus laid et le plus généreux des hommes. Mais La Fontaine, qui n'avait rien du grand monde, était plus à l'aise au cabaret, *avec des poètes et des* biberons, *que dans un salon, en noble compagnie, avec des femmes savantes, des prudes et des galantes. De cette époque-là date sa liaison avec Claudine Colletet, dont le mari, Guillaume Colletet, avait fait la réputation poétique en l'épousant, quoiqu'elle fût sa servante, et en lui attribuant les vers*

qu'il composait sous son nom. La Fontaine y fut attrapé comme tant d'autres; non seulement il se fit un des adorateurs de Claudine, mais encore il la loua en vers et en prose. Après la mort de Colletet, en 1659, la muse de Claudine resta muette, et La Fontaine, qui avait rimé pour elle plus d'un madrigal amoureux, porta ailleurs son encens et ses madrigaux, comme il le dit dans une épître à Pellisson, madrigaux

> Courts et troussés et de taille mignonne...
> Car menus vers sont en vogue à present.

Les Contes et les Fables, qui ne furent en vogue que plus tard, n'étaient pas compris parmi ces menus vers.

Dans les poésies badines que La Fontaine faisait, dès ce temps-là, pour amuser Fouquet et les hôtes ordinaires du château de Vaux, on reconnaît cependant, au ton de son style familier, les tendances du conteur et du fabuliste. Nous ne doutons pas que le poète ne se fût déjà essayé avec succès dans les deux genres qui devaient bientôt assurer sa célébrité : la Fable et le Conte.

Nous trouvons, en effet, le premier conte de La Fontaine dans la ballade qu'il envoya, pour le second terme de sa pension, au mois d'octobre 1659, et dont le refrain était : Promettre est un, et tenir est un autre :

Sur ce refrain, de grace, permettez
Que je vous conte en vers une sornette.
Colin, venant des universitez,
Promet, un jour, cent francs à Guillemette.
De quatre-vingts il trompe la fillette,
Qui de dépit luy dit, pour faire court :
« Vous y viendrez cuire dans notre four! »
Colin répond, faisant le bon apôtre :
« Ne vous fâchez, belle, car, en amour,
Promettre est un, et tenir est un autre. »

Le conte est là au complet, avec toutes ses grâces et toutes ses malices. Six ans plus tard, en 1665, si La Fontaine avait pu adresser un exemplaire de ses CONTES *à son ancien protecteur Fouquet, devenu l'infortuné prisonnier de Pignerol, il aurait eu le droit de mettre sur la dédicace : « A celui qui m'a fait conteur! » Et trois ans après, en 1668, en offrant encore à Fouquet un exemplaire de dédicace, lorsque parurent les six premiers livres des* FABLES CHOISIES, *il n'eût pas manqué de lui dire : « C'est vous qui m'avez fait fabuliste en m'ordonnant de composer le* SONGE DE VAUX. »

Le SONGE DE VAUX *n'a jamais été achevé, bien que La Fontaine y ait encore travaillé depuis la disgrâce de Fouquet; mais dans les fragments qui nous restent de ce délicieux poème mythologique, commencé vers 1659, le Fabuliste se montre dès lors avec les qualités qu'il allait apporter dans un genre nouveau, où personne ne l'a surpassé ni même égalé. Il avait tenté d'entremêler aux descriptions histo-*

riques, comme il le dit lui-même, des épisodes d'un caractère galant. Les personnages qu'il a mis en scène dans le Songe de Vaux *sont des dieux et des déesses de l'Olympe antique qui président aux mystères de la métempsycose, et qui ne s'étonnent pas d'entendre parler un cygne ou une carpe. La Fontaine semble faire sa profession de foi en déclarant que les animaux et les êtres humains sont tous, à ses yeux, de la même famille :*

Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse et devient autre chose;
Toute ame passe en differentes mains :
Telle est la loi de la metempsycose,
Que le Sort tient en ses livres enclose.
Car icy-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits heberger.
L'ame, d'habit bien ou mal assortie,
D'un roy se vêt en sortant d'un berger;
Puis d'un berger estant du roy sortie.

La Fontaine, on le voit, s'entourait déjà de tout ce peuple d'animaux qu'il allait faire penser et parler comme des hommes; il était en plein pays de Fable lorsqu'il racontait les transmigrations de l'âme d'Amphion avant qu'elle eût passé dans le corps d'un cygne :

... Son ame a depuis animé tour à tour
Des corps mâles et femelles,
Des plus beaux et des plus belles,
Des animaux fort jolis,
Mignons, bien faits et polis,

De fort aimables personnes
Bien faites, douces, mignonnes;
Point de nains, point d'avortons,
Peu de loups, force moutons!...

Le Fabuliste, dès cette époque, se plaît à rassembler son personnel, ce microcosme des bêtes, qu'il avait entrevu, dès sa jeunesse, dès le collège, vivant, agissant et moralisant dans Ésope et dans Phèdre. La fable était, depuis longtemps, son abstraction favorite; il fréquentait les animaux plus volontiers que les hommes, et il s'entendait moins avec ceux-ci qu'avec ceux-là. Le Songe de Vaux *n'est qu'un cadre qu'il avait choisi exprès, pour y faire entrer les créations fabuleuses de son esprit qui s'absorbait dans un rêve perpétuel. La première fable qu'il ait écrite sans le savoir se trouve comme égarée et perdue au milieu des fragments de son poème incomplet; il commence par faire un miracle, il donne la parole à des poissons, qui racontent une aventure sous forme d'un véritable apologue :*

Un jour, nous promenant sur le dos d'Amphitrite,
Nous aperçûmes deux marchands
A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
Avoit fait faire, au milieu de nos champs,
Un cruel et piteux naufrage.
Tout en nageant, ils imploroient le dieu
De l'humide et vaste lieu,
Le priant d'estre sensible
Au sort qu'ils alloient courir,
Et faisoient tout leur possible

Afin de ne pas mourir.
Le dieu les poussa sur l'heure
Vers un rocher dont il fait sa demeure ;
Et là d'abord il leur dit :
« Pauvres humains, qui vous fiez à l'onde,
Que cherchez-vous en nostre monde? »

C'est fait; la Fable française est née : ce n'est plus celle d'Ésope, de Phèdre, de Pilpaï, c'est celle de La Fontaine.

Il s'y était préparé, en quelque sorte, depuis son enfance : d'abord en apprenant à lire, dans une vieille traduction, les Fables d'Ésope; ensuite, en traduisant lui-même les Fables de Phèdre, quand il suivait le cours de latin dans un collège de l'Oratoire, et, plus tard, en entretenant commerce, pour ainsi dire, avec les héros traditionnels de ces fables, à la campagne et dans les forêts. La Fontaine avait été de tout temps, même à son insu, observateur des animaux et contemplateur de la nature; sa jeunesse s'était écoulée au milieu des champs et des bois : car son père, maître des eaux et forêts du duché de Château-Thierry, possédait aux environs de cette ville plusieurs fermes, plusieurs maisons de campagne, qu'il habitait de préférence, et le jeune Jean de La Fontaine, qui devait lui succéder héréditairement dans sa charge, s'était de bonne heure familiarisé avec les devoirs peu exigeants d'un office de judicature subalterne, qu'il exerçait déjà comme suppléant avant d'en devenir tout à fait titulaire. Au reste, il ne devait pas être très instruit

dans la jurisprudence spéciale, puisque, sur la fin de sa vie, Furetière lui reprochait de ne pas savoir, quoique maître des eaux et forêts, « ce que c'était que bois de grume et bois de marmenteau [1] ». C'est à l'occasion de son mariage avec Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage de la Ferté-Milon, en novembre 1646, que La Fontaine devint réellement maître des eaux et forêts à la place de son père, et il conserva cette charge pendant plus de vingt-cinq ans, en la remplissant tant bien que mal, c'est-à-dire en se faisant suppléer, comme avait fait son prédécesseur, par d'autres officiers de son administration, car il séjournait à Paris plus souvent qu'à Château-Thierry, quand il eut pris rang parmi les poètes et à la tête des premiers poètes de son temps.

*Il n'en aimait pas moins la vie campagnarde; il était chasseur passionné, mais il n'avait pas de plus grand plaisir que d'errer dans les bois, en rêvant, quelquefois un livre à la main. Il était donc à même d'*étudier la nature, *comme l'a dit un de ses historiens contemporains, Mathieu Marais; il vivait alors avec les animaux, qu'il a si bien décrits dans ses Fables, en les peignant d'après nature.*

A défaut de documents écrits, la tradition, qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans les localités

---

1. Voyez les *Factums* de Furetière contre l'Académie, publiés en 1686.

voisines de Château-Thierry, nous apprend comment La Fontaine avait réuni de longue date les matériaux de ses Fables, en vivant, pour ainsi dire, au milieu de la plupart des animaux qui devaient y figurer. On montre encore, dans les bois de Barbillon, plusieurs sites sauvages et pittoresques, où le poète passait des journées entières, assis ou debout, regardant d'un œil fixe une feuille ou un brin d'herbe, sur lequel se reposait quelque insecte, écoutant d'une oreille distraite le chant ou le cri des oiseaux, rêvassant ou composant des vers, au murmure d'une source vive qui coulait à ses pieds. Bien souvent, il s'oubliait dans sa rêverie et restait à la même place lorsque le jour avait disparu et qu'il se trouvait perdu dans une obscurité profonde, sans pouvoir regagner son logis. Alors sa femme, ses amis, ses domestiques, s'inquiétaient de son absence; on faisait une battue dans la forêt avec des lanternes et des torches; on l'appelait, on le cherchait longtemps, et l'on finissait par le découvrir, endormi, à l'endroit où quelque bûcheron, quelque garde-chasse, l'avait aperçu le matin. Il n'en était pas plus ému en s'éveillant, et ne sortait de son immobilité que pour demander à boire et à manger. On s'informa de l'inquiétude, de la peur qu'il avait dû éprouver en se voyant condamné à passer une nuit entière au fond des bois; il répondit avec indifférence qu'il savait bien, en s'endormant, que le jour viendrait le lendemain le réveiller. Quant aux loups,

qui pouvaient seuls lui inspirer quelques craintes, ajouta-t-il en souriant, ces méchants n'avaient garde de s'attaquer aux gens, durant la belle saison où ils faisaient la chasse aux bêtes de manière à être toujours bien repus. Une fois, pourtant, on ne parvint à le retrouver qu'après vingt-quatre heures de recherches dans la forêt de Vassy. Il portait, par bonheur, dans sa gibecière, des provisions et du vin, que son domestique avait eu la précaution d'y mettre à son insu ; il fut enchanté de les avoir à point nommé, et, suivant ses propres paroles, il n'eut pas le temps de mourir de faim ni de soif.

Ces souvenirs sont encore présents et animés dans le pays qui fut témoin des épisodes de la vie rêveuse et distraite de La Fontaine au milieu des bois. Nous avons connu un habitant de Château-Thierry (F. Lecart, peintre et calligraphe) qui avait pris soin de les recueillir soigneusement, en interrogeant les vieillards, laboureurs, bergers et bûcherons, qui se racontaient de père en fils les innocences *et les* imaginations du bon M. de La Fontaine. *Il est à regretter que les précieuses notes, rassemblées une à une par cet historiographe local de notre cher fabuliste, et accompagnées d'une quantité de dessins, n'aient pas été publiées et soient peut-être perdues depuis la mort de l'auteur (vers* 1865); *il y avait là des vues de tous les endroits qui étaient, qui sont toujours signalés, dans l'arrondissement de Château-Thierry et dans*

celui de la Ferté-Milon, comme ayant été les promenades favorites de l'auteur des FABLES. *Quelques-uns de ces lieux agrestes et sauvages sont décrits dans ses poèmes, surtout dans* PSYCHÉ *et dans* ADONIS, *et entre autres une espèce de grotte, qu'on nomme encore le* Cabinet du Fabuliste, *parce qu'il se plaisait à y venir souvent et à s'y endormir en composant ses fables. C'est là, sans doute, que furent écrites les premières, avant l'année 1661, car la disgrâce et le procès de Fouquet datent de cette année-là.*

On sait, d'ailleurs, que plusieurs de ses fables circulèrent, manuscrites, avant d'être réunies dans le recueil de 1668, et même qu'elles avaient pu être imprimées en feuilles volantes, suivant l'usage du temps. « L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables, dit-il lui-même dans sa préface, me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. » Ces fables avaient peut-être été connues et admirées à Château-Thierry longtemps avant de l'être à Paris dans les assemblées du Marais et du quartier du Louvre. Château-Thierry était devenue une ville littéraire sous l'influence de la spirituelle duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, qui y fut exilée et qui y tenait sa petite cour; mais on n'avait pas attendu l'arrivée de cette charmante et folle princesse pour y fonder une espèce d'académie, dans laquelle La Fontaine, son ami Maucroix, chanoine de Reims, et son parent Pintrel, procureur du roi au

présidial de Château-Thierry, occupaient à tour de rôle la place d'honneur.

On a vu dans les plus anciennes pièces que nous ayons de La Fontaine, dans les ballades à Fouquet, dans les fragments du Songe de Vaux, *que ce poète de la nature s'était annoncé comme conteur et comme fabuliste vers l'année* 1658. *Il aimait les animaux; il s'entendait avec eux, pour ainsi dire, et il leur prêtait volontiers les finesses et les naïvetés de son esprit. Avant d'avoir étudié ces animaux* sur le vif, *comme on disait, il les avait rencontrés, dès son enfance, dans les livres : car le recueil des Fables d'Ésope était un des premiers livres qu'on mettait dans les mains des enfants, qui, avant de savoir lire ces fables, en admiraient la représentation figurée. Mais ce furent les Fables de Phèdre, plutôt que les Fables d'Ésope, qui révélèrent à La Fontaine son talent de fabuliste. Il n'avait pas même fait ses humanités, lorsqu'il fut reçu dans l'institution de l'Oratoire, à* Paris (27 *avril* 1641), *avec l'intention de se consacrer à l'état ecclésiastique. Ses études jusqu'alors avaient été fort négligées, et les* maîtres de campagne *que son père lui avait donnés ne lui enseignèrent qu'un peu de latin*[1], *en lui faisant expliquer les Fables de*

1. *Histoire de l'Académie françoise depuis* 1652 *jusqu'en* 1701 par l'abbé d'Olivet. (Paris, J.-B. Coignard, 1730, in-12, p. 221.)

Phèdre. Il ne savait pas autre chose à son entrée dans le séminaire de Saint-Magloire, dont il sortit au bout d'un an sans être beaucoup plus instruit. Sa vocation religieuse, inspirée par la lecture des livres de piété qu'un chanoine de Soissons, G. Héricart, lui avait prêtés, eut bientôt fait place au désir de voir le monde et d'y vivre en liberté. Les Fables de Phèdre laissèrent dans son esprit mobile et inconstant une impression plus durable et plus profonde que les Pères de l'Église : il s'accusait lui-même d'aimer le changement :

Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une ame, en ses plaisirs legere,
Inquiéte et partout hôtesse passagere.

« Il avoit déjà vingt-deux ans qu'il ne se portoit encore à rien », dit l'abbé d'Olivet ; il passait son temps à lire des romans et des contes, surtout Rabelais, auquel il revenait sans cesse et qu'il savait par cœur ; il ne se lassait pas non plus de relire Phèdre, qui lui semblait le meilleur poète et le plus sage philosophe de l'antiquité. Il devint naturellement poète à son tour, et se passionna d'abord pour Malherbe, dont il avait entendu réciter une ode par un officier en quartier d'hiver à Château-Thierry. « Il se mit aussitôt à lire Malherbe, raconte l'abbé d'Olivet (qui le tenoit de La Fontaine), et s'y attacha de telle sorte qu'après avoir passé les nuits à l'apprendre par cœur,

il alloit de jour le déclamer dans les bois. Il ne tarda pas à vouloir l'imiter, et ses essais de versification, comme il nous l'apprend lui-même, furent dans le goût de Malherbe. Un de ses parents, nommé Pintrel, homme de bon sens et qui n'étoit pas ignorant, lui fit comprendre que, pour se former, il ne devoit pas se borner à nos poètes françois; qu'il devoit lire et lire sans cesse Horace, Virgile et Térence. Il se rendit à ce sage conseil. Il trouva que la manière de ces Latins étoit plus naturelle, plus simple, moins chargée d'ornemens ambitieux, et que par conséquent Malherbe péchoit pour être trop beau ou plutôt trop embelli. »

La Fontaine, dans son ÉPÎTRE A M. HUET, *confirme en ces termes le récit de l'abbé d'Olivet :*

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter... A la fin, grace aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.

*On rencontre, en effet, à chaque page des œuvres de La Fontaine une imitation, une réminiscence d'Horace, qui avait remplacé Malherbe dans les admirations du poète de Château-Thierry, et qui n'avait pas fait tort à son bien-aimé Phèdre, en laissant aussi Virgile et Térence devenir les modèles favoris du traducteur de l'*EUNUQUE *et de l'auteur du poème d'*ADONIS.

Cette passion déclarée pour les poètes les plus

purs et les plus élégants de l'antiquité latine n'empêcha pas La Fontaine de garder toutes ses sympathies pour les conteurs français et italiens, avec lesquels il préparait ses Contes, empruntant à Clément Marot et aux poètes du XVe et du XVIe siècle toutes les grâces naturelles de leur style. « Toute sa littérature, écrivait Furetière, en 1686, dans ses odieux Factums, *consiste en la lecture de Rabelais, de Pétrone, d'Arioste, de Boccace et de quelques auteurs semblables. » Mais Furetière n'a pas dit à quelles sources La Fontaine puisait, avec son admirable langue, les merveilles ingénieuses de ses Fables. La Fontaine en avait trouvé plusieurs dans son cher Horace :* Le Rat de ville et le Rat des champs (Hor., *Sat.*, II, vi)*;* le Cheval s'étant voulu venger du Cerf (*Ép.*, I, vii); la Belette entrée dans un grenier (*Ép.*, I, x); la Montagne qui accouche (*Art poét.*)*;* le Savetier et le Financier (*Ép.*, I, vii); *mais, tout en imitant Horace, il se souvint de Phèdre, qui avait développé les mêmes sujets à sa manière, et il ne manqua pas de lui prendre quelques-uns de ses meilleurs traits.*

C'est dans la préface du recueil de 1668 que La Fontaine a exprimé sa prédilection pour Phèdre, qu'il considère non seulement comme un excellent poète, mais comme un véritable philosophe pour l'enseignement de la jeunesse. « Socrate, dit-il, n'est pas le seul qui ait consideré comme sœurs la poësie et les

fables, Phedre a témoigné qu'il estoit de ce sentiment, et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. » Il ajoute plus loin, s'humiliant modestement devant la supériorité de son modèle : « On ne trouvera pas icy (dans les six premiers livres des Fables choisies) *l'élegance ni l'extrême brieveté qui rendent Phedre recommandable. Ce sont qualitez au dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ay cru qu'il faloit, en recompense, égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en estre demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnoistra dans cet auteur le vray caractere de Terence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes. » Il donne encore ailleurs un autre éloge à Phèdre : « Du temps d'Esope, la fable estoit contée simplement; la moralité separée, et toûjours en suite. Phedre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. » Cependant La Fontaine invoque l'autorité d'Horace, pour s'excuser d'avoir quelquefois supprimé la moralité dans ses Fables : « Un homme qui veut reüssir, dit-il, abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon. »*

On ne peut pas douter que La Fontaine, pour mettre en vers les fables qu'il choisissait, n'eût tou-

jours sous les yeux le texte latin de Phèdre; mais on peut aussi supposer que sa paresse habituelle s'accommodait mieux d'une traduction en français, qui facilitait parfois son travail. Cette traduction, nous l'avons cherchée, et nous n'avons pas eu de peine à la découvrir; c'est celle que Lemaistre de Sacy avait publiée, en 1647, sous le nom de Saint-Aubin, pour l'usage des élèves de Port-Royal [1], et qui fut réimprimée littéralement, en regard du texte latin, dans la seconde édition de Phèdre, corrigée et annotée par le célèbre Tannegui-Lefèvre [2].

Cependant on peut assurer que La Fontaine n'avait pas toujours sous les yeux la traduction de Port-Royal, ni même le texte de Phèdre, quand il composait ou improvisait une fable. Par exemple, le Coq et la Perle (*liv. I,* xx), le Combat des Rats et des Belettes (*liv. IV,* vi), le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre (*liv. VI,* xvii), *ne rappellent ni l'original ni la traduction.*

Avant que cette traduction fût tombée entre ses mains, La Fontaine s'était déjà exercé à mettre en vers quelques fables d'Ésope et de Phèdre, en se ser-

---

1. *Les Fables de Phèdre, traduites en françois, avec le latin à costé.* (Paris, veuve Martin Durand, 1647, in-12.)

2. *Phædri Fabulæ et P. Syri mimi, cum notis et emendationibus Tanaquilli Fabri, hac secunda editione auctioribus. Addita est gallica versio et in eam animadversiones.* (Salmurii, Dan. de Lespinière, 1664, pet. in-12.)

vant d'une autre traduction qui avait paru avant celle du pseudo-Saint-Aubin. Nous avons donc la certitude qu'il a connu les Fables d'Ésope, traduites fidèlement du grec, avec un choix de plusieurs autres fables attribuées à Ésope par des auteurs anciens (*Bourg en Bresse, chez la veuve Joseph Tainturier*, 1646, *in*-16).

L'auteur de cette traduction estimable est Pierre Millot, Langrois, professeur de langues humaines au collège de Bourg en Bresse. Il ne faut pas perdre de vue que La Fontaine, qui ne savait pas le grec, n'a pu lire les fables d'Ésope que dans une traduction latine ou française.

Il est, d'ailleurs, facile de reconnaître que, dans la plupart des fables imitées d'Ésope et de Phèdre, La Fontaine a souvent conservé les termes de la traduction, et jusqu'au tour de phrase, ce qui était le résultat inévitable de leur refonte dans le moule du vers. Nous serions même tenté de croire que La Fontaine s'entourait de toutes les traductions qu'il pouvait avoir, car nous retrouvons çà et là, dans diverses traductions d'Ésope publiées avant 1660, *la trace évidente d'une imitation presque textuelle que notre fabuliste en a faite, peut-être sans le vouloir et sans le savoir.*

Plusieurs critiques ont pensé que La Fontaine s'était inspiré de la lecture des fables traduites en vers, avant lui, par Gilles Corrozet, Guillaume Gueroult, Guil-

*laume Haudent et Philibert Hégemon. D'autres même ont supposé qu'il avait connu le texte inédit des poésies de Marie de France et la première traduction d'Ésope en vers, composée au XIIIe siècle et si souvent reproduite dans les manuscrits de cette époque, sous le nom d'*YSOPET. *Mais il est bien certain que La Fontaine n'a jamais eu le goût ni l'occasion d'étudier la littérature française du moyen âge, du moins dans les originaux, et qu'il n'aurait pas même été capable de déchiffrer les écritures des XII*e *et XIII*e *siècles.*

Quant aux Fables d'Ésope, mises en rithme françoise *au XVI*e *siècle, il a dû les connaître et les lire, mais sans les goûter ni songer à en faire usage, puisqu'il se présente, dans la préface de* 1668, *comme ayant eu la gloire d'ouvrir la carrière. Gilles Corrozet avait pourtant fait paraître, en* 1544, *les* FABLES DU TRES-ANCIEN ESOPE PHRYGIEN, *plusieurs fois réimprimées, et Guillaume Haudent, en* 1547, TROIS CENT SOIXANTE-SIX APOLOGUES D'ESOPE; *Guillaume Gueroult avait inséré quelques fables exquises dans le premier livre de ses* EMBLÈMES (1550), *et Philibert Hégemon avait ajouté les siennes à sa* COLOMBIERE ET MAISON RUSTIQUE (1583). *La Fontaine ne fait nulle part mention de ces fabulistes, contemporains de Marot et de Ronsard, qu'il savait par cœur.*

La Fontaine composait simultanément, sans ordre, sans suite, sans but, ses Contes et ses Fables; il ne songeait peut-être pas même à les mettre au jour; il

les lisait à ses amis, il les faisait lire surtout par une espèce de socius *ou de secrétaire, nommé Gaches, qui l'accompagnait partout et qui l'empêchait de s'égarer ou de s'oublier. A coup sûr il était trop distrait et trop absorbé pour être lui-même un bon lecteur de ses ouvrages; il préférait en donner des copies aux personnes qui témoignaient s'y intéresser, car il se piquait d'être un habile calligraphe. Voilà comment, dans la haute société des gens de cour et des beaux esprits, on citait des vers de ses Contes et de ses Fables longtemps avant qu'ils eussent été imprimés.*

Les CONTES *parurent les premiers, en* 1665 *et en* 1666, *parce que la duchesse de Bouillon, qui était une des muses de La Fontaine, avait désiré qu'ils fussent publiés. L'auteur les aurait volontiers dédiés à cette princesse, qui les avait retenus et qui les récitait devant sa petite cour de Château-Thierry, si l'inconvenance de cette dédicace n'eût pas engagé un ami charitable, Maucroix sans doute, à en opérer la suppression, probablement à l'insu de La Fontaine, qui se dédommagea plus tard en disant, dans la dédicace de ses* AMOURS DE PSYCHÉ, *adressée à la divinité de ses* CONTES : « *C'est avec quelque sorte de confiance que je vous dedie cet ouvrage : non qu'il n'ait assurement des défauts, et que le present que je vous fais soit d'un tel merite qu'il ne me donne sujet de craindre; mais, comme Vostre Altesse est equitable, elle agréera du moins mon intention. Ce qui doit*

toucher les grands, ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait, c'est le zele qui accompagne ces mesmes dons, et qui, pour en mieux parler, fait leur veritable prix auprés d'une ame comme la vostre. Mais, Madame, j'ay tort d'appeler present ce qui n'est qu'une simple reconnoissance. »

Les deux premières parties des CONTES *avaient paru chez Barbin et chez Billaine, sans causer à l'auteur le moindre désagrément, malgré la licence de plusieurs de ces petits poèmes, la plupart imités de Boccace, de l'Arioste et des* CENT NOUVELLES NOUVELLES : *car La Fontaine s'était donné comme un innocent et modeste imitateur de ces vieux conteurs italiens et français, qui étaient dans toutes les bibliothèques, mais qu'on ne lisait plus guère. L'Arioste et Boccace furent certainement alors les protecteurs de La Fontaine, qui, grâce à la recommandation du duc et de la duchesse de Bouillon, avait été nommé, en 1664, gentilhomme servant de la duchesse douairière d'Orléans, née Marguerite de Lorraine. Nous ne voyons pas que* JOCONDE, RICHARD MINUTOLO, LE BERCEAU, LE MULETIER, LES CORDELIERS DE CATALOGNE *et le reste, lui aient fait tort dans la société polie : les lettres de la marquise de Sévigné, qui n'était ni prude ni légère, sont remplies de citations empruntées à ces Contes charmants, que tout le monde lisait avec plaisir, en leur pardonnant d'être parfois un peu trop libres. On dut pourtant conseiller à La Fontaine de ne pas mettre*

au jour la troisième partie de ses CONTES, *quoiqu'il eût obtenu un privilège du roi pour cette impression, avant d'avoir fait paraître ses* FABLES, *que ses amis et ses admirateurs eurent l'idée de lui faire dédier au Dauphin.*

Ces admirateurs et ces amis devenaient de plus en plus nombreux, depuis que La Fontaine était revenu se fixer à Paris, auprès de la duchesse de Bouillon. Dans le monde littéraire, Racine, Molière et Boileau s'étaient déclarés les défenseurs et les prôneurs de La Fontaine, qu'on appréciait à sa juste valeur, tout en faisant la part de ses divagations, de ses enfantillages et de ses défaillances. On le traitait comme un grand enfant de génie ; on lui pardonnait tout, même les plus étranges incohérences, et on applaudissait avec enthousiasme tout ce qui sortait de sa veine poétique. On l'avait surnommé le Conteur ; *on le surnomma bientôt* le Fablier. *On le connaissait par ses œuvres dans un monde aristocratique où il évitait de se montrer en personne : chez Mme de Sévigné, chez le duc de La Rochefoucauld, chez Mme de La Fayette, chez le prince de Condé ; ses Fables, dont les copies s'étaient multipliées, faisaient surtout les délices de ces sociétés intelligentes et spirituelles, où l'on savoit par cœur ses Contes les plus graveleux : témoin la* DISSERTATION SUR JOCONDE, *qui avait pour objet cette imitation peu voilée d'un des épisodes les plus hardis de l'*ORLANDO *d'Arioste. Enfin, chaque*



pièce nouvelle qui sortait du portefeuille de La Fontaine était un événement dans ce qu'on appelait « la belle compagnie ».

Il ne faudrait pas croire que La Fontaine improvisât toutes ces fables, qui sont écrites avec tant de grâce et de facilité que rien n'y sent l'effort ni le travail. On sait aujourd'hui qu'elles ne s'élaboraient que lentement et avec beaucoup de peine. L'auteur rêvait, réfléchissait longtemps avant d'arriver à donner une forme à sa pensée, et cette forme, il la variait à l'infini, en cherchant toujours à la perfectionner. Il ne se bornait pas à retoucher ses ouvrages, il avait la patience de les refaire entièrement lorsqu'il n'en était pas content. Personne n'eût osé le critiquer, tant on avait conscience de sa supériorité originale, mais il se jugeait lui-même et ne négligeait pas de se corriger plus sévèrement que si les corrections à faire eussent été indiquées par le juge le moins indulgent. On peut assurer que chacune de ses fables a été ainsi corrigée et remaniée à deux ou trois reprises, sinon refaite de fond en comble.

Enfin, cédant aux prières et aux conseils de ses amis, La Fontaine mit sous presse le recueil des six premiers livres des FABLES CHOISIES, *quand Louis XIV eut autorisé son fils, le Dauphin, à en accepter la dédicace. Le privilège du roi, accordé au libraire Claude Barbin, était du 6 juin 1667; le volume in-4° ne fut achevé d'imprimer que le 31 mars 1668, ce qui*

atteste les soins minutieux que l'auteur avait apportés, de concert avec Maucroix, à l'impression de ces Fables choisies. *La plupart des fables contenues dans le premier recueil étaient imitées d'Ésope et de Phèdre. La Fontaine les fit précéder de la* Vie d'Ésope, *extraite de celle que J. Baudoin avait traduite de Planude, en tête de sa traduction des Fables d'Ésope* [1]. *Il y ajouta seulement la dédicace au Dauphin et une préface dans laquelle il faisait l'éloge des fabulistes de l'antiquité, en exaltant les avantages et l'excellence du genre qu'il osait, disait-il, aborder le premier en France.*

On voit, dans cette préface, que La Fontaine se piquait d'avoir représenté avec beaucoup de justesse et d'exactitude les animaux qu'il avait mis en scène dans ses Fables, et qui la plupart lui étaient familiers, parce qu'il les avait cent fois rencontrés et observés dans ses promenades champêtres et solitaires, durant l'exercice de sa maîtrise des eaux et forêts au duché de Château-Thierry. On s'explique donc par quel paradoxe ingénieux, et relativement acceptable,

---

1. La traduction de J. Baudoin, qui a eu tant d'éditions au milieu du XVII[e] siècle, parut pour la première fois en 1633, sous ce titre : *Les Fables d'Ésope Phrygien,* illustrées de Discours moraux, philosophiques et politiques. La Fontaine a connu cet ouvrage, puisqu'il en a tiré un abrégé de la Vie d'Ésope, mais il s'est bien gardé de conserver un seul mot de la traduction des fables ; le style pompeux et gourmé de J. Baudoin ne pouvait que lui être antipathique.



Painted by H. Rigault.

John De la Fontaine.

Engraved by Cosmo Armstrong.

London Pub. for the Proprietor, June [illegible]

la critique moderne a pu signaler et mettre en relief les descriptions d'animaux qui se trouvent dans les poésies de La Fontaine comme étant, à certains égards, plus vraies et plus vivantes que celles qui ont coûté à Buffon tant de recherches de langage académique. En effet, les animaux qui figurent dans les six premiers livres des Fables étaient ceux que La Fontaine avait eu le plus d'occasions d'étudier, à la campagne, pendant sa jeunesse rustique et bocagère : l'aigle, l'alouette, le hibou, l'âne, le chien, le loup, le renard, la belette, le rat, la souris, le chat, le cerf, la brebis, le bœuf, la grenouille, les abeilles, les fourmis, le lièvre, la perdrix, le coq, la poule, le pigeon, etc. C'est toute une basse-cour de ferme, c'est toute la zoologie des champs et des bois. Quant aux grands animaux féroces et sauvages, qui ne sont visibles en France que dans les ménageries : l'ours, le lion, le léopard, le singe, etc.; quant aux oiseaux étrangers, qui ne vivent à l'état libre que dans quelques contrées lointaines de l'Europe, La Fontaine n'avait pas manqué de les étudier aussi d'après nature, en allant les voir en cage au Jardin des Plantes de Paris ou dans les écuries du château de Versailles.

Il n'est pas possible de mettre en doute le brillant succès qu'obtint le recueil des Fables choisies *à son apparition en 1668, et pourtant ce succès n'est attesté par aucun témoignage contemporain. Nous n'avons pas les lettres de Mme de Sévigné qui en eussent parlé,*

et nous ne pouvons constater la vogue du livre que par le nombre des imitations qui se produisirent dans l'intervalle de trois ans. La première édition in-4°, ornée de figures gravées d'après les dessins de François Chauveau, fut promptement épuisée; il en parut une nouvelle, de format in-12, chez les mêmes éditeurs Claude Barbin et Denys Thierry, et cette petite édition en deux volumes eut immédiatement les honneurs de la contrefaçon.

La critique n'avait fait entendre qu'une seule voix discordante au milieu des éloges et des applaudissements : c'était celle du célèbre avocat Patru, qui, de parti pris, mais sans mauvais vouloir, désapprouvait la tentative de La Fontaine, lequel s'en était expliqué dans la préface de son recueil avec autant de bon sens que de bonhomie : il avait mis en vers ses FABLES CHOISIES, *après avoir composé des* CONTES ET NOUVELLES *en vers. Pour lui, conte ou fable, c'était tout un.*

Les éloges furent unanimes, le succès universel, et La Fontaine fut proclamé le premier des poètes français. Cet enthousiasme se renouvela trois ans après, quand notre poète publia un second recueil, qui ne contenait que huit nouvelles fables avec quelques poésies : FABLES NOUVELLES ET AUTRES POÉSIES DE M. DE LA FONTAINE *(Paris, Cl. Barbin ou Denys Thierry, 1671; in-12, avec fig. de Chauveau). Dès lors, le mérite de La Fontaine ne fut plus contesté par per-*

*sonne, et, bien que Boileau ait gardé le silence à son égard dans l'*ART POÉTIQUE, *on ne doute pas qu'il ne fût parvenu, dès l'année* 1671, *à l'apogée de sa réputation littéraire. On laisse dans l'ombre ses* CONTES, *qui commencent à effaroucher les personnes pieuses et timorées, mais on met ses* FABLES *en pleine lumière.*

On doit pourtant supposer, à certains indices qui ressortent de l'étude de ses œuvres, qu'il préférait ses Contes à ses Fables, et qu'il avait conscience surtout de sa supériorité de conteur. Néanmoins, comme on l'avait fait rougir de quelques-uns de ses Contes, il n'en parla plus, même à ses amis, du moment où il sut que le roi désapprouvait ce genre de poésie. Il ne parlait que de ses Fables, et lorsque Saint-Évremond l'engageait, en 1687, *à faire le portrait de Mme de Mazarin, il lui répondait malicieusement : « L'entreprise vous conviendroit mieux qu'à moi, que l'on n'a cru jusqu'ici ne savoir représenter que des animaux*[1]. *» L'abbé de Maucroix, le confident de ses pensées intimes après avoir été le compagnon de ses plaisirs, a donc pu ne pas trahir le secret de l'auteur des* CONTES ET NOUVELLES *en affirmant, dans une lettre adressée à un père de la compagnie de Jésus qui l'avait interrogé à ce sujet, que La Fontaine re-*

---

1. Voyez cette lettre dans les *Œuvres complètes de La Fontaine*, édition de M. Marty-Laveaux, t. III, p. 397.

gardait ses Fables *comme le meilleur de ses ouvrages*[1].

La Fontaine avait trouvé de nouveaux appuis et de nouveaux approbateurs, grâce à ses Fables, *qui lui firent pardonner ses* Contes. *Mme de Montespan se charge de le défendre auprès de Louis XIV. Le roi n'avait jamais goûté son genre de poésie, et lui gardait rancune à cause de ses* Contes, *qu'il n'avait pas lus, mais qu'on lui avait dénoncés comme des chefs-d'œuvre d'indécence. Cependant, le jeune duc de Bourgogne et son précepteur Fénelon étaient toujours pleins de sympathie pour La Fontaine; le prince de Conti et le grand Turenne s'étaient prononcés chaleureusement en faveur du fabuliste, qui négligeait un peu trop la muse des Fables pour celle des Contes, et qui, n'ayant pas obtenu un privilège du roi pour publier à Paris la quatrième partie de ses* Contes, *ne se faisait aucun scrupule d'en confier l'impression aux presses des Pays-Bas, en s'exposant ainsi à encourir une disgrâce presque inévitable à la cour de Versailles.*

Les avis de ses amis les plus éprouvés ne le dissuadèrent jamais de continuer ses rapports secrets, mais transparents, avec les libraires et les imprimeurs hollandais, qui se disputaient le droit de publier de nou-

1. *Œuvres posthumes de M. de Maucroix*. (Paris, J. Etienne, 1710, in-12.)



veaux Contes *de La Fontaine, et qui payaient bien l'auteur. Celui-ci vit interdire en France la réimpression des volumes de* Contes, *qu'il avait publiés avec privilège du roi; mais il ne fut jamais inquiété ni poursuivi en raison de ses ouvrages imprimés en Hollande et introduits en France par les colporteurs. On lui fit entendre seulement que le roi ne souffrirait pas qu'il fût reçu membre de l'Académie française. C'est en vue de l'Académie, où sa place était marquée, qu'il compléta la troisième et la quatrième partie de ses* Fables choisies, *formant son second recueil, et qu'il les fit paraître chez Barbin, en* 1678 *et* 1679.

La Fontaine avait eu des imitateurs, et même des plagiaires, ainsi qu'il l'avait prévu et annoncé dans la préface du recueil de 1668, *où il disait : « Il arrivera possible que mon travail fera naistre à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ay mis. J'ay choisy veritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles; mais, outre que je puis m'estre trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là mesme que j'ay choisies, et, si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. » Plus d'un poète, en effet, s'était hâté d'imiter La Fontaine en suivant son conseil : on avait vu paraître coup sur coup des recueils de fables en vers, les uns anonymes, les autres si-*

gnés par Furetière, Perrault, de Saint-Ussans, etc.

La carrière était ouverte, comme l'avait dit La Fontaine, et c'était à qui s'y distinguerait après lui. Il fut alors sur le point de renoncer tout à fait aux Fables, par suite de son inconstance naturelle. La source des sujets à tirer d'Ésope et de Phèdre n'était pas épuisée; mais La Fontaine, n'y trouvant plus son plaisir, s'en éloignait tous les jours davantage : il n'avait pas moins de sympathie pour les animaux; mais toutes ses tendances le portaient vers le Conte et les sujets de galanterie, car il était amoureux de Mme de La Sablière, et il le devint ensuite de Mme Ulrich. Par bonheur, quelqu'un lui parla des Fables de Pilpay, traduites en français par un Indien d'Ispahan et revues par Gaulmin (Paris, Siméon Piget, 1644, in-8°), *en l'assurant que ces Fables étaient au moins égales à celles d'Ésope. La Fontaine prit feu aussitôt pour Pilpay, comme il s'était passionné un moment pour les Prophéties de Baruch, et il se plongea dans la lecture du* Livre des Lumières, ou la Conduite des rois. *Le second recueil des* Fables choisies *devait sortir de ce répertoire de la sagesse indienne.*

La première fable de ce second recueil était dédiée à Mme de Montespan, et le poète lui disait en assez mauvais vers :

Protegez desormais le livre favory
Par qui j'ose esperer une seconde vie.

Ce livre favori, *que La Fontaine n'avait publié que pour se relever du discrédit moral où ses* CONTES *l'avaient fait tomber, était précédé d'un privilège du roi, dans lequel, par une honorable exception, se trouvait mentionné expressément que, si ce privilège lui avait été accordé par Sa Majesté, « c'étoit afin de témoigner à l'auteur l'estime que le roi faisoit de sa personne et de son merite, et parce que la jeunesse avoit reçu beaucoup de fruit, en son instruction, des* FABLES CHOISIES *et mises en vers qu'il avoit precedemment publiées ». Les termes de ce privilège remarquable prouvent que, pour le gros du public, les* FABLES *de La Fontaine avaient été reçues comme un ouvrage destiné surtout à la jeunesse, sinon à l'enfance. Il fallait le goût et l'intelligence de Mme de Sévigné ou de Mme de La Fayette pour comprendre qu'un pareil livre s'adressait à tous les âges, et surtout aux esprits les plus profonds et les plus élevés.*

Malheureusement, le nouveau recueil, bien supérieur au premier en réalité, et qui était dans la pensée de La Fontaine son chef-d'œuvre, ne réussit pas complètement, puisqu'on ne le réimprima pas à Paris une seule fois du vivant de l'auteur; mais, en revanche, il fut contrefait de tous côtés, en France et à l'étranger, à Lyon et à Amsterdam principalement. Ce n'est qu'en 1704 qu'on vit reparaître à Paris une édition des FABLES *de La Fontaine! Le pauvre fabuliste dut être bien affecté de cette indifférence*

générale pour son second recueil, malgré les dédommagements qu'il pouvait trouver dans les éloges des connaisseurs et des personnes les plus distinguées.

La Fontaine avait pourtant, à son avis, mis dans ce recueil toutes les qualités qui avaient fait valoir le premier, et il s'était efforcé d'en ajouter de nouvelles, avec cette idée que la fable, comme il l'avait dit (Liv. V, fable 1), offrait

Une ample comedie à cent actes divers.

Les acteurs de cette comédie étaient toujours ces animaux qu'il connaissait si bien et avec lesquels il avait si souvent vécu en commerce intime. On y voyait reparaître ses loups, ses renards, ses chats, ses rats, ses souris, ses grenouilles, ses lapins, ses coqs et ses poules, ses chèvres et ses brebis, toutes ces bêtes dont il gardait le portrait et le souvenir dans sa mémoire, mais qu'il ne fréquentait plus comme autrefois, car il n'était plus maître des eaux et forêts de Château-Thierry; il avait vendu pièce à pièce presque toutes les terres qu'il possédait dans le pays : il n'avait donc plus de raison d'y revenir souvent, quoiqu'il fût toujours propriétaire de la maison de ses ancêtres, dans la ville de Château-Thierry, où sa femme, qui lui survécut plus de quinze ans, résidait avec son fils et ses petits-enfants. Il restait à Paris; il demeurait chez Mme de La Sablière, qui disait : « Je n'ai gardé avec moi que mon chien, mon chat

et La Fontaine. » Il avait bien vieilli, et il regrettait parfois de ne point aller finir ses jours au milieu des champs et des forêts.

Avant sa conversion et son amende honorable en 1692, il s'était séparé de Mme de La Sablière, qui se retira aux Incurables, où elle mourut le 8 janvier 1693; mais ses amis, M. et Mme d'Hervart, lui avaient donné un asile dans leur hôtel de la rue Plâtrière. C'est là que La Fontaine devait finir ses jours; c'est là qu'il esquissa ses derniers contes, bien qu'il eût promis à son confesseur de n'en plus faire; c'est là qu'il publia son dernier recueil de poésies, contenant des FABLES CHOISIES MISES EN VERS *(Paris, Cl. Barbin, 1694, in-12). Ce recueil eut encore quelque succès, puisqu'il obtint les honneurs de deux éditions successives; mais, malgré ce suprême encouragement, La Fontaine ne publia plus de fables; il en composait toujours par habitude et presque sans le savoir; il les laissait courir en manuscrit, mais il se refusait à les recueillir et à les faire imprimer. Voilà pourquoi quelques-unes des plus intéressantes (celle de l'*ANE JUGE*, par exemple) se perdirent, et ne furent retrouvées que bien longtemps après sa mort. Il avait dit, dans l'épilogue de son recueil de 1694 :*

Si mon œuvre n'est pas un assez bon modéle,
J'ay du moins ouvert le chemin.
D'autres y pourront mettre une derniere main :
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise !

La foule des copistes et des imitateurs s'était précipitée sur les traces de La Fontaine, et cette quantité de fables plus ou moins insignifiantes ou insipides n'avait pas peu contribué à dégoûter le public. La mode n'était plus aux fables, quoique Le Noble, Buslé de Monplainchamp, Regnier-Desmarest et cent autres ne persistassent pas moins à en faire et à en imprimer. Fénelon, l'évêque de Cambrai, ne dédaignait pas même d'en composer, qui ne sont pas en vers, il est vrai, pour l'éducation du jeune duc de Bourgogne; mais ce n'était plus La Fontaine, qui, après sa conversion, renonça également à ses contes et à ses fables. Il avait peut-être oublié, en mourant, qu'il avait été conteur et fabuliste. On s'en souvenait à peine autour de lui, lorsqu'il tomba dans l'atonie de l'idiotisme.

*La Fontaine mort, Boileau, qui ne lui avait pas accordé un seul vers dans l'*ART POÉTIQUE, *et qui ne l'avait pas même nommé ailleurs, eut comme un repentir; quand il composa, en 1700, sa* LETTRE A M. PERRAULT, *il lui décerna cet éloge posthume : « Avec quels battemens de mains n'a-t-on pas reçu les ouvrages de Voiture, de Sarrasin et de La Fontaine ! » Il faisait un grand honneur à Sarrasin et à Voiture en les plaçant au rang de l'inimitable fabuliste. On pouvait croire, en effet, que La Fontaine avait fait son temps et que ses fables mêmes ne lui survivraient pas : car ces fables, dont la dernière édi-*

tion de Paris, contenant les dix premiers livres, remontait à 1679, ne furent réimprimées, à Paris, que neuf ans après la mort de l'auteur. Leur popularité, leur immortalité ne date, pour ainsi dire, que de la régence du duc d'Orléans, lorsque tous les contemporains de La Fontaine eurent disparu.

Et, chose étrange, ce fut le plus faible ou du moins le plus antipathique continuateur de La Fontaine, ce fut le froid et sec Lamotte-Houdard, qui plaça en tête de ses fables guindées et tourmentées l'éloge le plus franc et le plus sincère qu'on ait jamais écrit des FABLES *du Bonhomme. Si la mémoire du fabuliste ne peut que gagner à cet hommage, l'honneur est plus grand encore pour Lamotte, qui a eu le mérite et le bon goût d'exprimer le premier, au XVIIIe siècle, son estime et son enthousiasme pour les* FABLES *de La Fontaine.*

PAUL LACROIX.



XL



C. Eisen del. 1775 N. De Launay, sculp.



PREFACE

DE LA

PREMIERE PARTIE

J'AVOIS resolu de ne consentir à l'impression de ces Contes qu'aprés que j'y pourrois joindre ceux de Bocace qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dés-à-present ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine, et j'ai crû pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moy de mépriser un tel avan-

tage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, et de suivre un chemin contraire à celuy de certaines gens, qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquerir des suffrages par leur moyen; creatures de la cabale, bien differens de cet Espagnol qui se piquoit d'estre fils de ses propres œuvres. Quoy que j'aye autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne sçaurois me resoudre à les employer: seulement je m'accommoderay, s'il m'est possible, au goust de mon siecle, instruit que je suis par ma propre experience qu'il n'y a rien de plus necessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons veu les Rondeaux, les Metamorphoses, les Bouts-rimez, regner tour à tour: maintenant ces galanteries sont hors de mode, et personne ne s'en soucie; tant il est certain que ce qui plaist en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vrayment solides et d'une souveraine beauté d'estre bien receus de tous les esprits et dans

tous les siecles, sans avoir d'autre passe-port que le seul merite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignez d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ay fait ou que j'ay creu faire dans cette seconde edition, où je n'ay ajousté de nouveaux contes que parcequ'il m'a semblé qu'on estoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ay estendus, et d'autres que j'ay accourcis, seulement pour diversifier et me rendre moins ennuyeux. On en trouvera mesme quelques-uns que j'ay pretendu mettre en epigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit recueil aussi peu considerable par sa grosseur que par la qualité des ouvrages qui le composent. Pour le grossir, j'ay tiré de mes papiers je ne sçais quelle imitation des Arrests d'amours, avec un fragment où l'on me raconte le tour que Vulcan fit à Mars et à Venus, et celuy que Mars et Venus lui avoient fait. Il est vray que ces deux pieces n'ont ny le sujet ny le caractere

du tout semblables au reste du livre ; mais, à mon sens, elles n'en sont pas entierement éloignées. Quoy que c'en soit, elles passeront : je ne sçais mesme si la varieté n'estoit point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortiment si exact. Mais je m'amuse à des choses ausquelles on ne prendra peut-estre pas garde, tandis que j'ay lieu d'apprehender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une, que ce livre est licentieux ; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du conte le vouloit ainsi, estant une loy indispensable, selon Horace, ou plustôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait esté permis d'écrire de celles-cy, comme tant d'autres l'ont fait, et avec succez, je ne croy pas qu'on le mette en doute ; et l'on ne me sçauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moy, et les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circon-

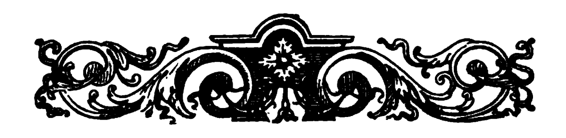
stances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibly le conte, et luy auroit osté de sa grace. Tant de circonspection n'est necessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenuë dés l'abord, ou par leur sujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures : aussi faut-il m'avoüer que trop de scrupule gasteroit tout. Qui voudroit reduire Bocace à la même pudeur que Virgile ne feroit asseurément rien qui vaille, et pecheroit contre les loix de la bienseance en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienseance sont deux choses bien differentes. Ciceron fait consister la derniere à dire ce qu'il est à propos qu'on die, eu égard au lieu, au temps et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'huy de contes un peu

libres. Je ne peche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gayeté de ces contes; elle passe legerement : je craindrois plustost une douce melancholie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont tres-capables de nous plonger, et qui est une grande preparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on auroit raison si je parlois serieusement; mais qui ne voit que cecy est jeu, et par consequent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins frequens, et les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces contes ne sont pas fondez, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire; enfin, qu'il y a des absurditez, et pas la moindre teinture de vray-semblance. Je réponds en peu de mots que j'ay mes garans; et puis ce n'est ny le vray ny le vray-semblable qui font la beauté et la grace de

ces choses-cy ; c'est seulement la maniere de les conter. Voila les principaux points sur quoy j'ay creu estre obligé de me deffendre. J'abandonne le reste aux censeurs ; aussi bien seroit-ce une entreprise infinie que de pretendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ny ne manque de sujets de s'exercer. Quand ceux que je puis prevoir luy seroient ostez, elle en auroit bien-tost trouvé d'autres.




LODOVICO ARIOSTO
Le Negligenze sue sono artifici.



PREMIERE PARTIE

I

JOCONDE

Nouvelle tirée de l'Arioste.

Jadis regnoit en Lombardie
Un prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautez qui regnoient à sa cour
La moitié luy portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour luy d'amour.
Un jour en se mirant : « Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,
Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes Estats;
Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foy de prince,
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas. »
A ce propos s'avance un certain gentil-homme

D'auprés de Rome.
« Sire, dit-il, si Vostre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frere;
Aux plus charmans il n'en doit guere :
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois, en cela pouvant m'estre flaté,
Que je n'en sois pas crû, mais les cœurs de vos dames;
Du soin de guerir leurs flâmes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un second. »
Là-dessus Astolphe répond
(C'est ainsi qu'on nommoit ce roy de Lombardie) :
« Vostre discours me donne une terrible envie
De connoistre ce frere : amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautez en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en credit :
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme tres-bien vous avez dit. »
Le gentil-homme part, et va querir Joconde :
C'est le nom que ce frere avoit.
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce et du monde :
Marié depuis peu; content, je n'en sçais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la delicatesse;

Il ne tenoit qu'à luy qu'il ne s'en trouvast bien.
Son frere arrive, et luy fait l'ambassade;
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un roy puissant, et d'ailleurs fort aymable;
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphoit d'estre inconsolable,
Et de luy faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.
« Quoy! tu me quites! disoit-elle.
As-tu bien l'ame assez cruelle
Pour preferer à ma constante amour
Les faveurs de la cour?
Tu sçais qu'à peine elles durent un jour,
Qu'on les conserve avec inquietude,
Pour les perdre avec desespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos regne jour et nuit;
Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Croy moy, ne quitte point les hostes de tes bois,
Ces fertiles valons, ces ombrages si cois,
Enfin moy, qui devrois me nommer la premiere.
Mais ce n'est plus le temps, tu ris de mon amour.
Va, cruel, va monstrer ta beauté singuliere;
Je mourray, je l'espere, avant la fin du jour. »
L'histoire ne dit point ny de quelle maniere

Joconde put partir, ny ce qu'il répondit,
Ny ce qu'il fit, ny ce qu'il dit;
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empescha de parler :
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme, le voyant tout prest de s'en aller,
L'accable de baisers, et pour comble luy donne
Un brasselet de façon fort mignonne,
En luy disant : « Ne le pers pas,
Et qu'il soit toûjours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême :
Il est de mes cheveux, je l'ay tissu moy-même;
Et voila de plus mon portrait
Que j'attache à ce brasselet. »
Vous autres bonnes gens eussiez crû que la dame
Une heure aprés eût rendu l'âme;
Moy qui sçais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit defié,
Joconde partit donc; mais, ayant oublié
Le brasselet et la peinture
Par je ne sçay quelle avanture,
Le matin mesme il s'en souvient.
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sçachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne et sans estre entendu,
Il monte dans sa chambre, et voit prés de la dame
Un lourdaut de valet sur son sein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde

Voulut les envoyer dormir en l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire,
En telle affaire,
Est le plus seur de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amans, il ne le falloit pas:
Car son honneur l'obligeoit, en ce cas,
De leur donner le trespas.
« Vy, meschante, dit-il tout bas;
A ton remords je t'abandonne. »
Joconde, là dessus, se remet en chemin,
Resvant à son mal-heur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie au fort de son chagrin:
« Encor si c'estoit un blondin!
Je me consolerois d'un si sensible outrage;
Mais un gros lourdaut de valet!
C'est à quoy j'ay plus de regret;
Plus j'y pense, et plus j'en enrage.
Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage
D'avoir assemblé ces amans.
Ce sont, hélas! ses divertissemens;
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette avanture. »
Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Alteroit fort la beauté de Joconde;

Seule elle avoit toûjours la clef de ce lieu-là;
Mais, la laissant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite :
Car voicy comme il raisonna :
« Je ne suis pas le seul, et, puis que mesme on quitte
Un prince si charmant pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'estre quitté pour un valet. »
Ce penser le console : il reprend tous ses charmes;
Il devient plus beau que jamais.
Telle pour luy verse des larmes
Qui se moquoit de ses attraits.
C'est à qui l'aymera : la plus prude s'en pique;
Astolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux : il en avoit assez.
Retournons aux amans que nous avons laissez.
Aprés avoir tout vû, le Romain se retire,
Bien empesché de ce secret :
Il ne faut à la cour ny trop voir, ny trop dire,
Et peu se sont vantez du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi! Joconde aymoit avecque trop de zele
Un prince liberal qui le favorisoit
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on luy faisoit.
Or, comme avec les rois il faut plus de mystere
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire

Dont le discours leur doit déplaire,
Ce seroit estre mal adroit;
Pour adoucir la chose, il falut que Joconde,
Depuis l'origine du monde,
Fît un denombrement des rois et des cesars
Qui, sujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vû leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vû sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colere,
Et sans en faire pire chere.
« Moy qui vous parle, Sire, ajoûta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoistre cocuage
Pour un des dieux du mariage,
Et, comme tel, de luy sacrifier. »
Là dessus il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenuë,
Puis vint à celle du roy.
« Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foy;
Mais la chose, pour estre creuë,
Merite bien d'estre veuë:
Menez-moy donc sur les lieux. »
Cela fut fait, et de ses propres yeux
Astolphe vid des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.

L'énormité du fait le rendit si confus
Que d'abord tous ses sens demeurerent perclus;
Il fut comme accablé de ce cruel outrage.
Mais bien-tost il le prit en homme de courage,
En galant homme, et, pour le faire court,
En veritable homme de cour.
« Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une,
Nous voicy lâchement trahis :
Vengeons-nous-en, et courons le païs,
Cherchons par tout nostre fortune.
Pour reüssir en ce dessein,
Nous changerons nos noms, je laisseray mon train,
Je me diray votre cousin
Et vous ne me rendrez aucune deference :
Nous en ferons l'amour avec plus d'asseurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivy selon ma qualité. »
Joconde approuva fort le dessein du voyage.
« Il nous faut dans nostre équipage,
Continua le prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout nostre livre ne s'emplit,
Et si la plus severe à nos vœux ne se range :
Nous sommes beaux; nous avons de l'esprit;

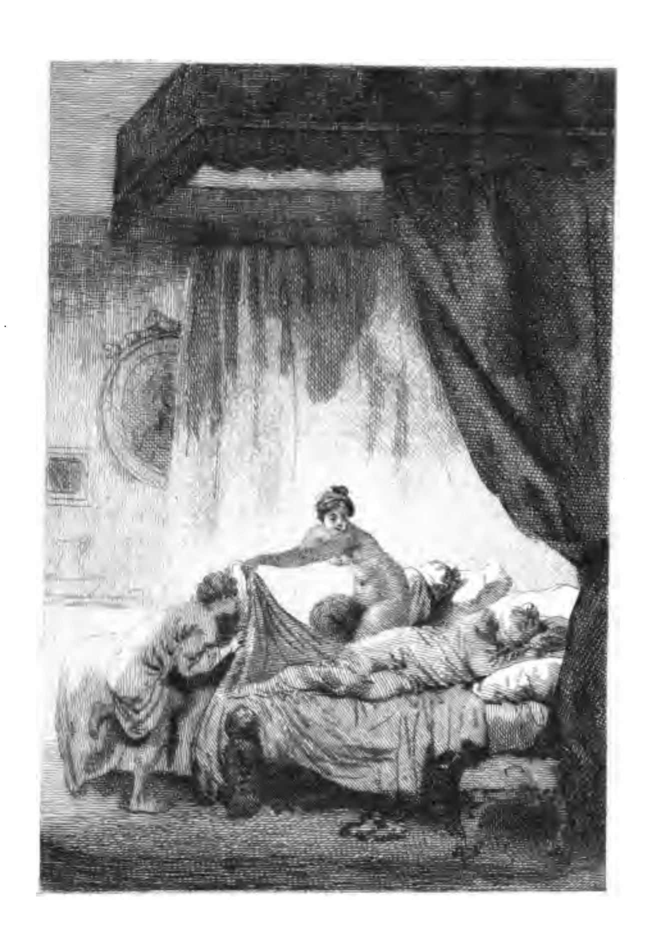
Avec cela bonnes lettres de change;
Il faudroit estre bien estrange
Pour resister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacqs
De gens qui semeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite. »
Leur bagage estant prest, et le livre sur tout,
Nos galans se mettent en voye.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoye :
Nouveaux objets, nouvelle proye.
Heureuses les beautez qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est, en la pluspart des lieux,
Femme d'eschevin ny de maire,
De podestat, de gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint esprit fort
M'objecter que la vray-semblance
N'est pas en cecy tout à fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse estre un galand dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sçais rien;
Ce n'est pas mon mestier de cajoller personne :

Tirons au sort, c'est la justice;
Deux pailles en feront l'office. »
De la chappe à l'évesque, helas! ils se battoient,
Les bonnes gens qu'ils estoient.
Quoy qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du pretendu pucelage.
La belle estant venuë en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux avanturiers prés d'eux la firent seoir,
Loüerent sa beauté, tâcherent de luy plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si precieux
Son cœur fit peu de resistance :
Le marché se conclud, et dés la mesme nuit,
Toute l'hostellerie estant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils luy font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, et sur tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je luy pardonne, et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse :
Car il n'est si sotte, aprés tout,
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde :
Salomon, qui grand clerc estoit,
Le recónnoist en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon-homme Joconde.



Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup;
Tout alla bien, et maistre pucelage
Joüa des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le temps, à cela prés, fut fort bien employé,
Et si bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et mesme encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et luy fit fort grosse querelle.
Afin de l'appaiser la belle luy promit,
Foy de fille de bien, que sans aucune faute,
Leurs hostes délogez, elle luy donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
« Je n'ay soucy, dit-il, ny d'hôtesse ny d'hôte;
Je veux cette nuit même, ou bien je diray tout.
— Comment en viendrons nous à bout?
Dit la fille fort affligée.
De les aller trouver je me suis engagée :
Si j'y manque, adieu l'anneau
Que j'ay gagné bien et beau.
— Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moy seulement, dorment-ils fort tous deux?
— Oui, reprit-elle, mais entr'eux

Il faut que toute nuit je demeure couchée ;
Et, tandis que je suis avec l'un empeschée,
L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent,
Tant que le siege soit vacant;
C'est là leur mot. » Le gars dit à l'instant :
« Je vous iray trouver pendant leur premier somme. »
Elle reprit : « Ah ! gardez-vous-en bien;
Vous seriez un mauvais homme.
— Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte. »
La porte ouverte elle laissa :
Le galant vint, et s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa;
Et Dieu sçait comme il se plaça,
Et comme enfin tout se passa :
Et de cecy, ny de cela,
Ne se douta le moins du monde
Ny le roy lombard, ny Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien estonné de telle aubade.
Le roy lombard dit à part soy :
« Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop; et, sur ma foy,
C'est bien fait s'il devient malade. »
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour et pour le lendemain,



Enfin pour toute la semaine.
Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toûjours par le mesme chemin,
Et fut suivy de la donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillez, le roy dit au Romain :
« Frere, dormez jusqu'à demain;
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à present besoin que de repos.
—Comment? dit le Romain; mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantost une terrible vie.
— Moy? dit le roy, j'ay toûjours attendu;
Et puis, voyant que c'estoit temps perdu,
Que sans pitié ny conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moy, jusqu'au jour rendormy.
Que s'il vous eust pleu, nostre amy,
J'aurois couru volontiers quelque poste.
C'eust esté tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous : qu'y feroit-on?
— Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, et changeons de matiere.
Je suis votre vassal, vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantost il vous ait pleu d'avoir
La fillette toute entiere :

Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
Nous verrons si ce feu toûjours vous durera.
— Il pourra, dit le roy, durer toute ma vie,
Si j'ay beaucoup de nuits telles que celle-cy.
— Sire, dit le Romain, trêve de raillerie,
Donnez-moy mon congé, puis qu'il vous plaist ainsi. »
Astolphe se piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le roy n'eust fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils luy dirent : « Jugez-nous »,
En luy contant leur querelle.
Elle rougit, et se mit à genoux,
Leur confessa tout le mystere.
Loin de luy faire pire chere,
Ils en rirent tous deux : l'anneau luy fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps aprés on la vid mariée,
Et pour pucelle employée.
Ce fut par là que nos avanturiers
Mirent fin à leurs avantures,
Se voyant chargez de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures :
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en cousta
Qu'un peu d'adresse et quelques feintes larmes,
Et que, loin des dangers et du bruit des allarmes,
L'un et l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,



Et leur livre estant plus que plein,
Le roy lombard dit au Romain :
« Retournons au logis par le plus court chemin ;
Si nos femmes sont infidelles,
Consolons-nous, bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour :
Un temps viendra que le flambeau d'Amour
Ne bruslera les cœurs que de pudiques flâmes :
A present on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.
D'ailleurs tout l'univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps et des ames
Font tout ce qu'il leur plaist : sçavons nous si ces gens
(Comme ils sont traistres et meschans,
Et toûjours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)
N'ont point ensorcelé mon espouse et la vostre?
Et si, par quelque estrange cas,
Nous n'avons point creu voir chose qui n'estoit pas?
Ainsi que bons bourgeois achevons nostre vie,
Chacun prés de sa femme, et demeurons-en là.
Peut-estre que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous osta. »
Astolphe rencontra dans cette prophetie.
Nos deux avanturiers, au logis retournez,
Furent tres-bien receus, pourtant un peu grondez,
Mais seulement par bien-seance.
L'un et l'autre se vid de baisers regalé :
On se recompensa des pertes de l'absence.

Il fut dansé, sauté, balé,
Et du nain nullement parlé,
Ny du valet, comme je pense.
Chaque époux, s'attachant auprés de sa moitié,
Vescut en grand soulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La reine à son devoir ne manqua d'un seul point;
Autant en fit la femme de Joconde;
Autant en font d'autres qu'on ne sçait point.

II

RICHARD MINUTOLO

Nouvelle tirée de Bocace.

C'est de tout temps qu'à Naples on a veu
Regner l'amour et la galanterie :
De beaux objets cet estat est pourveu
Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y sont, qui font venir l'envie
D'estre amoureux quand on ne voudroit pas.
Une surtout, ayant beaucoup d'appas,
Eut pour amant un jeune gentil-homme
Qu'on appeloit Richard Minutolo :

Il n'estoit lors de Paris jusqu'à Rome
Galant qui sceût si bien le numero.
Force luy fut; d'autant que cette belle,
Dont, sous le nom de madame Catelle,
Il est parlé dans le *Decameron*,
Fut un long-temps si dure et si rebelle
Que Minutol n'en sceut tirer raison.
Que fait-il donc? Comme il void que son zele
Ne produit rien, il feint d'estre guery;
Il ne va plus chez madame Catelle;
Il se declare amant d'une autre belle;
Il fait semblant d'en estre favory.
Catelle en rit; pas grain de jalousie.
Sa concurrente estoit sa bonne amie :
Si bien qu'un jour qu'ils estoient en devis,
Minutolo, pour lors de la partie,
Comme en passant mit dessus le tapis
Certains propos de certaines coquettes,
Certain mary, certaines amourettes,
Qu'il controuva sans personne nommer,
Et fit si bien que madame Catelle
De son époux commence à s'allarmer,
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut sçavoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler :

Qui, quoy, comment, et ce qu'il vouloit dire.
« Vous avez eu, luy dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit pour vous dissimuler.
Vostre mary void madame Simone :
Vous connoissez la galande que c'est;
Je ne le dis pour offenser personne;
Mais il y va tant de vostre interest
Que je n'ay pû me taire davantage.
Si je vivois dessous vostre servage
Comme autresfois, je me garderois bien
De vous tenir un semblable langage,
Qui de ma part ne seroit bon à rien.
De ses amans toûjours on se méfie.
Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirois du mal de vostre époux;
Mais, grace à Dieu, je ne veux rien de vous.
Ce qui me meut n'est du tout que bon zele.
Depuis un jour j'ay certaine nouvelle
Que vostre époux, chez Janot le baigneur,
Doit se trouver avecque sa donzelle.
Comme Janot n'est pas fort grand seigneur,
Pour cent ducats vous luy ferez tout dire;
Pour cent ducats il fera tout aussi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire
Qu'au rendez-vous trouvant vostre mary,
Il sera pris sans s'en pouvoir dédire.
Voicy comment. La dame a stipulé
Qu'en une chambre, où tout sera fermé,

L'on les mettra, soit craignant qu'on n'ait veuë
Sur le baigneur, soit que, sentant son cas,
Simone encor n'ait toute honte bûe.
Prenez sa place, et ne marchandez pas :
Gagnez Janot; donnez-luy cent ducats;
Il vous mettra dedans la chambre noire,
Non pour jeusner, comme vous pouvez croire :
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point, vous gâteriez l'histoire,
Et vous verrez comme tout en ira.
L'expedient plut tres-fort à Catelle.
De grand dépit Richard elle interrompt.
« Je vous entends, c'est assez, luy dit-elle,
Laissez-moy faire; et le drosle et sa belle
Verront beau jeu si la corde ne rompt.
Pensent-ils donc que je sois quelque buze? »
Lors pour sortir elle prend une excuse,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout : si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas,
On peut juger avec grande apparence
Qu'en Italie on n'en refuse pas.
Pour tout carquois, d'une large escarcelle
En ce pays le dieu d'amour se sert.
Janot en prend de Richard, de Catelle;
Il en eust pris du grand diable d'enfer.
Pour abreger, la chose s'execute

Comme Richard s'estoit imaginé.
Sa maistresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot, qui fit le reservé;
Mais, en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne luy demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend seul de sa bande,
Entre en la chambre, et n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puisse nuire à sa flâme.
Gueres n'attend : il tardoit à la dame
D'y rencontrer son perfide d'époux,
Bien préparée à luy chanter sa game.
Pas n'y manqua, l'on peut s'en asseurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :
Point de mary, point de dame Simone,
Mais au lieu d'eux Minutole en personne,
Qui sans parler se mit à l'embrasser.
Quant au surplus, je le laisse à penser;
Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.
De grand plaisir nostre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,
Catelle aussi, toute rancune à part,
Le laissa faire, et ne voulut mot dire.
Il en profite, et se garde de rire;
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.
De figurer le plaisir qu'a le sire,
Il me faudroit un esprit bien plus fort.

Premierement, il joüit de sa belle;
En second lieu il trompe une cruelle,
Et croit gagner les pardons en cela.
Mais à la fin Catelle s'emporta.
« C'est trop souffrir, traître! ce luy dit-elle;
Je ne suis pas celle que tu pretents.
Laisse-moy là; sinon à belles dents
Je te déchire, et te saute à la veuë.
C'est donc cela que tu te tiens en muë,
Fais le malade, et te plains tous les jours;
Te reservant sans doute à tes amours.
Parle, méchant, dis-moy, suis-je pourveuë
De moins d'appas, ay-je moins d'agrément,
Moins de beauté, que ta dame Simone?
Le rare oiseau! O la belle friponne!
T'aymois-je moins? Je te hais à present;
Et pleust à Dieu que je t'eusse veu pendre! »
Pendant cela, Richard, pour l'appaiser,
La caressoit, tâchoit de la baiser;
Mais il ne put : elle s'en sceut défendre.
« Laisse-moy là! se mit-elle à crier;
Comme un enfant penses-tu me traiter?
N'approche point, je ne suis plus ta femme :
Rends-moy mon bien, va-t'en trouver ta dame;
Va, déloyal, va-t'en, je te le dis.
Je suis bien sotte et bien de mon païs
De te garder la foy du mariage;
A quoy tient-il que, pour te rendre sage,

Tout sur le champ je n'envoye querir
Minutolo, qui m'a si fort cherie?
Je le devrois afin de te punir;
Et, sur ma foy, j'en ay presque l'envie. »
A ce propos le galand éclata.
« Tu ris, dit-elle, ô dieux! quelle insolence!
Rougira-t-il? Voyons sa contenance. »
Lors de ses bras la belle s'échappa,
D'une fenestre à tastons approcha,
L'ouvrit de force, et fut bien estonnée
Quand elle vit Minutol, son amant :
Elle tomba plus d'à demi pâmée.
« Ah! qui t'eust creu, dit-elle, si méchant?
Que dira-t-on? me voilà diffamée.
— Qui le saura? dit Richard à l'instant,
Janot est seur, j'en répons sur ma vie.
Excusez donc si je vous ay trahie;
Ne me sçachez mauvais gré d'un tel tour :
Adresse, force, et ruse, et tromperie,
Tout est permis en matiere d'amour.
J'estois reduit, avant ce stratagême,
A vous servir, sans plus, pour vos beaux yeux :
Ay-je failli de me payer moy-mesme?
L'eussiez-vous fait? non sans doute; et les dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux :
Je suis content; vous n'estes point coupable;
Est-ce dequoy paroistre inconsolable?
Pourquoi gemir? J'en connois, Dieu-mercy,



Qui voudroient bien qu'on les trompast ainsi. »
Tout ce discours n'appaisa point Catelle;
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet estat elle parut si belle
Que Minutol, de nouveau s'enflâmant,
Luy prit la main. « Laisse-moy, luy dit-elle :
Contente-toy; veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins, tous les gens de Janot?
— Ne faites point, dit-il, cette folie;
Vostre plus court est de ne dire mot.
Pour de l'argent, et non par tromperie,
(Comme le monde est à present bâty)
L'on vous croiroit venuë en ce lieu-cy.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Alloit jamais jusqu'à vostre mary,
Quel déplaisir! songez-y, je vous prie;
En des combats n'engagez point sa vie;
Je suis du moins aussi mauvais que luy. »
A ces raisons enfin Catelle cede.
« La chose estant, poursuit-il, sans remede,
Le mieux sera que vous vous consoliez.
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez...
Mais bannissons bien loin toute esperance;
Jamais mon zele et ma perseverance
N'ont eu de vous que mauvais traitement.
Si vous vouliez, vous feriez aisément
Que le plaisir de cette jouïssance
Ne seroit pas, comme il est, imparfait :

Que reste-t-il? le plus fort en est fait. »
Tant bien sceut dire, et prescher, que la dame,
Sechant ses yeux, rasserenant son ame,
Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur en une autre il passa,
Eut un souris, puis aprés autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor;
Tant que la belle, aprés un peu d'effort,
Vient à son point, et le drosle en dispose.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit esté!
Car, quand l'amour d'un et d'autre costé
Veut s'entremettre et prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont asseuré
Ceux que l'on tient sçavans en ce mystere.
Ainsi Richard joüit de ses amours,
Vescut content, et fit force bons tours,
Dont celuy-cy peut passer à la monstre.
Pas ne voudrois en faire un plus rusé.
Que pleust à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé!

III

LE COCU BATTU ET CONTENT

Nouvelle tirée de Bocace.

N'A pas long-temps de Rome revenoit
Certain cadet, qui n'y profita guere,
Et volontiers en chemin sejournoit,
Quand par hazard le galand rencontroit
Bon vin, bon giste et belle chambriere.
Avint qu'un jour, en un bourg arresté,
Il vid passer une dame jolie,
Leste, pimpante, et d'un page suivie,
Et la voyant il en fut enchanté.
La convoita, comme bien sçavoit faire.
Prou de pardons il avoit rapportés,
De vertu peu; chose assez ordinaire.
La dame estoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante et belle;
Somme qu'enfin il ne luy manquoit rien,
Fors que d'avoir un amy digne d'elle.
Tant se la mit le drosle en la cervelle
Que dans sa peau peu ny point ne duroit;
Et, s'informant comment on l'appelloit :
« C'est, luy dit-on, la dame du village;

Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoyqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
Mais, comme il est des premiers du païs,
Son bien supplée au défaut de son âge. »
Nostre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conceut esperance certaine.
Voicy comment le pelerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au chasteau,
Dit qu'il estoit un jeune jouvenceau
Qui cherchoït maistre, et qui sçavoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour fauconnier le loüa bien et beau
(Non toutesfois sans l'avis de sa femme).
Le fauconnier plut tres-fort à la dame;
Et, n'estant homme en tel pourchas nouveau,
Guere ne mit à declarer sa flâme.
Ce fut beaucoup : car le vieillard estoit
Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eust demeuré volontiers en sa place.
La jeune dame en estoit bien d'accord;
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je diray qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'osera soustenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voicy.

La dame dit un soir à son mary :
« Qui croyez-vous le plus remply de zele
De tous vos gens? » Ce propos entendu,
Messire Bon luy dit : « J'ay toûjours creu
Le fauconnier garçon sage et fidelle;
Et c'est à luy que plus je me fierois.
— Vous auriez tort, repartit cette belle.
C'est un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise
Que je pensay tomber tout de mon haut :
Car qui croiroit une telle entreprise?
Dedans l'esprit il me vint aussi-tost
De l'étrangler, de luy manger la veuë :
Il tint à peu; je n'en fus retenuë
Que pour n'oser un tel cas publier;
Mesme, à dessein qu'il ne le pust nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre;
Et cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je luy dis de m'attendre.
« Mon mary, dis-je, est toûjours avec moy,
« Plus par amour que doutant de ma foy;
« Je ne me puis dépestrer de cet homme,
« Sinon la nuit pendant son premier somme :
« D'auprés de luy taschant de me lever,
« Dans le jardin je vous iray trouver. »
Voila l'estat où j'ay laissé l'affaire. »
Messire Bon se mit fort en colere.
Sa femme dit : « Mon mary, mon époux,

Jusqu'à tantost cachez vostre courroux;
Dans le jardin attrapez-le vous-mesme;
Vous le pourrez trouver fort aisément,
Le poirier est à main gauche en entrant.
Mais il vous faut user de stratagème :
Prenez ma juppe, et contre-faites-vous;
Vous entendrez son insolence extrême :
Lors d'un baston donnez-luy tant de coups
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur. »
L'espoux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon-homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une juppe,
S'encorneta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne :
Garde n'avoit : car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents et meurt quasi de froid,
Le pelerin, qui le tout observoit,
Va voir la dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croy,
Lors qu'amour seul estant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, et qui n'est point à soy.
Quand le galant un assez bon espace
Avec la dame eut esté dans ce lieu,



Force luy fut d'abandonner la place :
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, remply d'impatience,
A tous momens sa paresse maudit.
Le pelerin, d'aussi loin qu'il le vid,
Feignit de croire appercevoir la dame,
Et luy cria : « Quoy donc, méchante femme!
A ton mary tu brassois un tel tour?
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toy j'en ay honte;
Et de venir ne tenois quasi conte,
Ne te croyant le cœur si perverti
Que de vouloir tromper un tel mary.
Or bien, je vois qu'il te faut un amy;
Trouvé ne l'as en moy, je t'en asseure.
Si j'ay tiré ce rendez-vous de toy,
C'est seulement pour éprouver ta foy;
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pecheur suis; mais j'ay là, Dieu mercy,
De ton honneur encor quelque soucy.
A monseigneur ferois-je un tel outrage?
Pour toy, tu viens avec un front de page;
Mais, foy de Dieu, ce bras te chastiera;
Et monseigneur puis aprés le sçaura. »
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joye,
Et, tout ravy, disoit entre ses dents :
« Loüé soit Dieu, dont la bonté m'envoye

Femme et valet si chastes, si prudens. »
Ce ne fut tout : car à grands coups de gaule
Le pelerin vous luy froisse une épaule,
De horions laidement l'accoustra,
Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bon eust voulu que le zele
De son valet n'eûst esté jusques-là;
Mais, le voyant si sage et si fidelle,
Le bon-hommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva;
Luy conta tout, en luy disant : « Mamie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ny vous ny moy n'aurions de nostre vie
Un tel valet; c'est sans doute un tresor.
Dans nostre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainsi que moy.
— Pas n'y faudray, lui repartit la dame,
Et de cecy je vous donne ma foy. »

IV

LE MARY CONFESSEUR

Conte tiré des *Cent Nouvelles Nouvelles.*

Messire Artus, sous le grand roy François,
Alla servir aux guerres d'Italie;
Tant qu'il se vid, aprés maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand'ceremonie.
Son general luy chaussa l'éperon,
Dont il croyoit que le plus haut baron
Ne luy deust plus contester le passage.
Si s'en revient tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goust à l'affaire,
Et, ruminant sur ce qu'il devoit faire :
« Depuis que j'ay mon village quitté,
Si j'estois crû, dit-il, en dignité
De cocüage et de chevalerie?
C'est moitié trop : sçachons la verité. »
Pour ce s'avise, un jour de confrairie,

De se vestir en prestre, et confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.
De prime abord sont par la bonne dame
Expediez tous les pechez menus;
Puis, à leur tour les gros estant venus,
Force luy fut qu'elle changeast de game.
« Pere, dit-elle, en mon lit sont receus
Un gentil-homme, un chevalier, un prestre. »
Si le mary ne se fust fait connoistre,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus;
Courte n'estoit, pour seur, la kyrielle.
Son mary donc l'interrompt là-dessus,
Dont bien luy prit. « Ah! dit-il, infidelle!
Un prestre mesme! A qui crois-tu parler?
— A mon mary, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se sceut bien démesler.
Je vous ay veu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas qu'estant homme si sage
Vous n'ayez sceu l'énigme débroüiller.
On vous a fait, dites-vous, chevalier;
Auparavant vous estiez gentil-homme;
Vous estes prestre avecque ces habits.
— Benist soit Dieu! dit alors le bon-homme :
Je suis un sot de l'avoir si mal pris. »



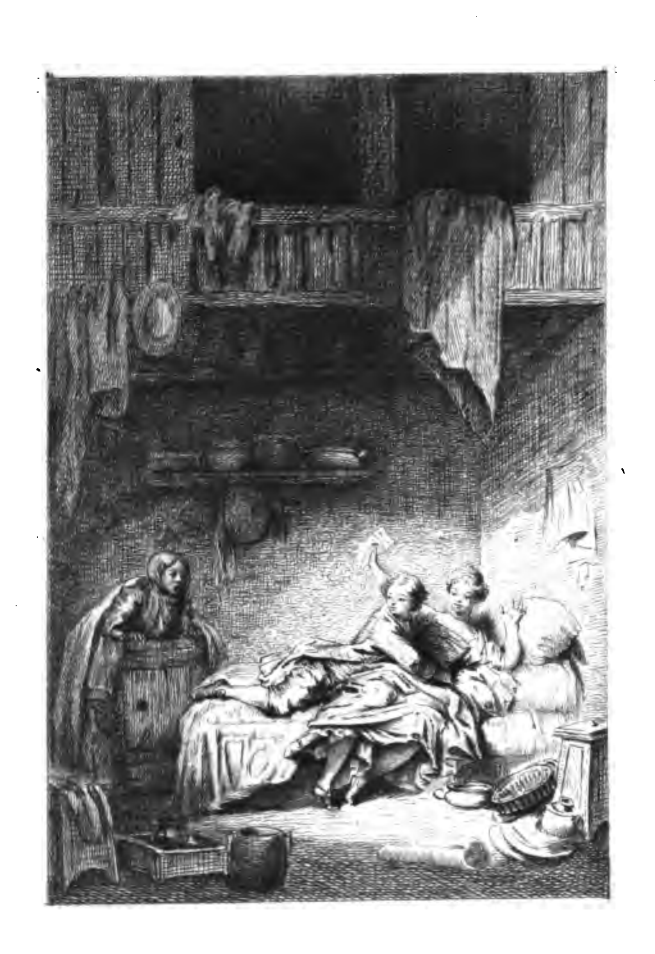
V

CONTE D'UNE CHOSE

ARRIVÉE A CHASTEAU-THIERRY

UN savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, et fut trés-avisé.
Les bonnes gens, qui n'estoient à leur aise,
S'en vont prier un marchand peu rusé
Qu'il leur prêtast, dessous bonne promesse,
My-muid de grain ; ce que le marchand fait.
Le terme écheu, ce creancier les presse,
Dieu sçait pourquoy : le galant, en effet,
Crut que par là baiseroit la commere.
« Vous avez trop dequoy me satisfaire,
Ce luy dit-il, et sans débourser rien :
Accordez-moy ce que vous sçavez bien.
— Je songeray, répond-elle, à la chose. »
Puis vient trouver Blaise tout aussi-tost,
L'avertissant de ce qu'on luy propose.
Blaise lui dit : « Parbieu ! femme, il nous faut,
Sans coup ferir, rattraper nostre somme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.
Je veux icy me cacher tout à point.

Avant le coup demandez la cedule.
De la donner je ne crois qu'il recule.
Puis tousserez afin de m'avertir;
Mais haut et clair, et plûtost deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune. »
Ainsi fut dit, ainsi s'executa;
Dont le mary puis aprés se vanta;
Si que chacun glosoit sur ce mystere.
« Mieux eust valu tousser aprés l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois;
Vous eussiez eu vostre conte tous trois.
N'y manquez plus, sauf aprés de se taire.
Mais qu'en est-il, or çà, belle, entre nous? »
Elle répond : « Ah! Monsieur! croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos dames?
(Notez qu'illec, avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois l'épouse estoit aussi.)
Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas madame en use ainsi;
Mais quoy! chacun n'est pas si sage qu'elle. »



VI

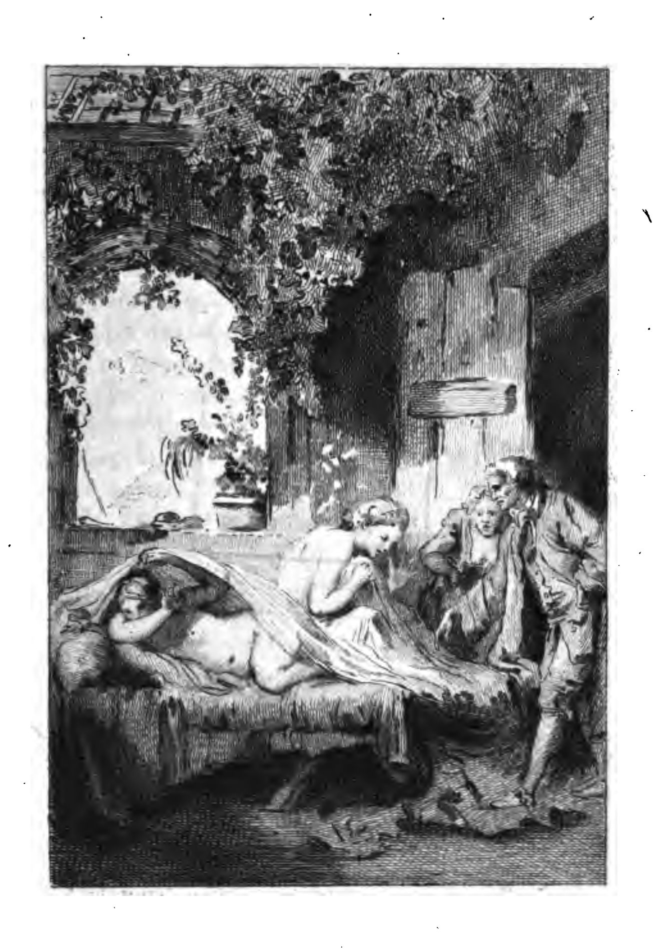
CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

Du temps des Grecs deux sœurs disoient avoir
Aussi beau cul que fille de leur sorte;
La questiõn ne fut que de sçavoir
Quelle des deux dessus l'autre l'emporte.
Pour en juger un expert estant pris,
A la moins jeune il accorde le prix,
Puis, l'espousant, luy fait don de son ame;
A son exemple un sien frere est épris
De la cadette, et la prend pour sa femme.
Tant fut entr'eux à la fin procedé
Que par les sœurs un temple fut fondé
Dessous le nom de Vénus belle-fesse.
Je ne sçais pas à quelle intention,
Mais c'eust esté le temple de la Grece
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

VII

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

Axiocus avec Alcibiades,
Jeunes, bien-faits, galans et vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En mesme nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle
Qu'il en nâquit une fille si belle
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mere,
Chacun des deux en voulut estre amant;
Plus n'en voulut l'un ny l'autre estre pere.
« Frere, dit l'un, ah! vous ne sçauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
— Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compere :
Je prends sur moy le hazard du peché. »



VIII

AUTRE CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

A son souper un glouton
Commande que l'on appreste
Pour luy seul un esturgeon,
Sans en laisser que la teste.
Il soupe; il creve, on y court :
On luy donne maints clisteres.
On luy dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
« Mes amis, dit le goulu,
M'y voila tout resolu;
Et, puis qu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson. »

IX

CONTE DE ****

Sœur Jeanne, ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
Toûjours estoit en oraison,
Et toûjours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit :
« Vivez comme sœur Jeanne vit;
Fuyez le monde et sa sequelle. »
Toutes reprirent à l'instant :
« Nous serons aussi sages qu'elle
Quand nous en aurons fait autant. »

X

CONTE DU JUGE DE MESLE

Deux avocats qui ne s'accordoient point
Rendoient perplex un juge de province :
Si ne put onc découvrir le vray point,
Tant luy sembloit que fust obscur et mince.


P. Le Rat
1883

Deux pailles prend d'inégale grandeur,
Du doigt les serre; il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au deffendeur,
Dont renvoyé s'en va gay comme un prince.
La cour s'en plaint, et le juge repart :
« Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard.
De nouveauté dans mon fait il n'est maille;
Maint d'entre vous souvent juge au hazard,
Sans que pour ce tire à la courte-paille. »

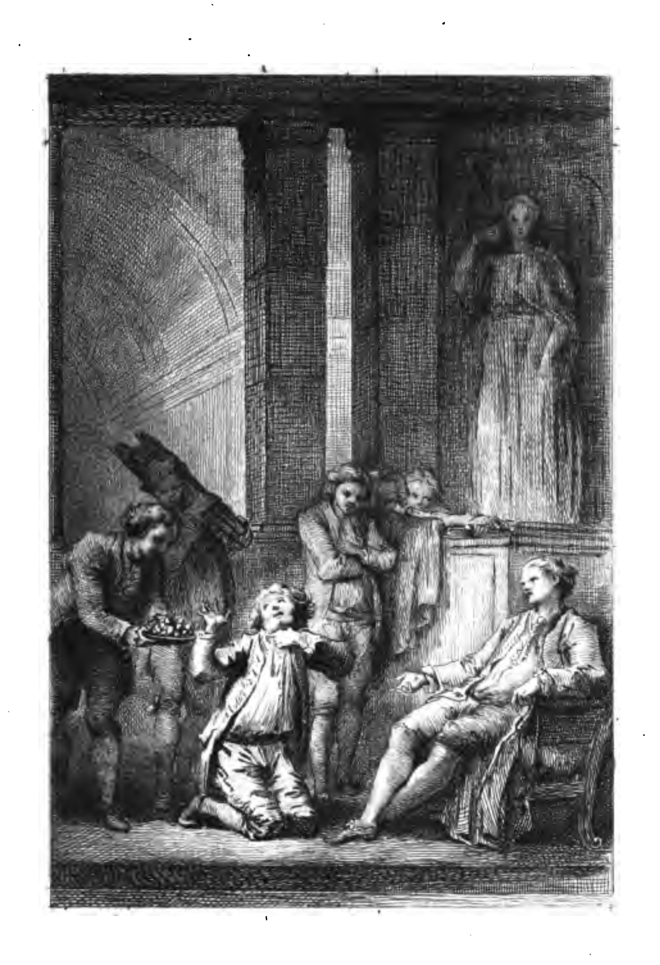
XI

CONTE D'UN PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR

Un païsan son seigneur offensa :
L'histoire dit que c'estoit bagatelle;
Et toutesfois ce seigneur le tança
Fort rudement; ce n'est chose nouvelle.
« Coquin, dit-il, tu merites la hard :
Fay ton calcul d'y venir tost ou tard;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon; et de trois peines l'une
Tu peux choisir : ou de manger trente aulx,

J'entends sans boire et sans prendre repos;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules;
Ou de payer sur le champ cent écus. »
Le païsan consultant là-dessus :
« Trente aulx sans boire! ah! dit-il en soy-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.
De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un peril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous. »
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria : « Pour Dieu, miséricorde! »
Son seigneur dit : « Qu'on apporte une corde;
Quoy! le galant m'ose répondre encor? »
Le païsan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail; et le seigneur commande
Que l'on en cueüille, et surtout du plus fort.
Un aprés un luy-mesme il fait le conte;
Puis, quand il void que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat;
Et, cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, et rechigne ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frotez de moûtarde :
Il n'oseroit de la langue y toucher.
Son seigneur rit, et surtout il prend garde
Que le galant n'avale sans mascher.
Le premier passe; aussi fait le deuxiéme;



Au tiers, il dit : « Que le diable y ait part! »
Bref il en fut à grand'peine au douziéme
Que s'écriant : « Haro! la gorge m'ard!
Tost, tost, dit-il, que l'on m'apporte à boire! »
Son seigneur dit : « Ah! ah! sire Gregoire!
Vous avez soif! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas.
Or beuvez donc, et beuvez à vostre aise;
Bon prou vous fasse : hola, du vin, hola!
Mais, mon amy, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous fauldra choisir, aprés cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
— Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontez
Que les aulx soient sur les coups precontez :
Car, pour l'argent, par trop grosse est la somme :
Où la trouver, moy qui suis un pauvre homme?
— Hé bien, souffrez les trente horions,
Dit le seigneur; mais laissons les oignons. »
Pour prendre cœur, le vassal en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans,
Puis souffre un coup avec grande constance.
Au deux, il dit : « Donnez-moy patience,
Mon doux Jesus, en tous ces accidens. »
Le tiers est rude, il en grince les dents,
Se courbe tout, et saute de sa place.
Au quart il fait une horrible grimace;
Au cinq un cri; mais il n'est pas au bout;

Et c'est grand cas s'il peut digerer tout;
On ne vit onc si cruelle avanture.
Deux forts paillards ont chacun un baston,
Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
En observant la cadence et le ton.
Le mal-heureux n'a rien qu'une chanson :
« Grace! » dit-il. Mais las! point de nouvelle :
Car le seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, et tient sa gravité,
Disant toûjours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Aprés vingt coups, d'un ton piteux il crie :
« Pour Dieu, cessez; helas! je n'en puis plus. »
Son seigneur dit : « Payez donc cent écus,
Net et contant; je sçais qu'à la desserre
Vous estes dur; j'en suis fasché pour vous.
Si tout n'est prest, vostre compere Pierre
Vous en peut bien assister, entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre. »
Le mal-heureux, n'osant presque répondre,
Court au magot, et dit : « C'est tout mon fait. »
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant luy coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que luy sert? il convient tout payer.
C'est grand'pitié quand on fasche son maître!
Ce païsan eut beau s'humilier;
Et pour un fait, assez leger peut-estre,

Il se sentit enflâmer le gosier,
Vuider la bourse, émoucher les épaules,
Sans qu'il luy fust dessus les cent écus,
Ny pour les aulx, ny pour les coups de gaules,
Fait seulement grace d'un carolus.







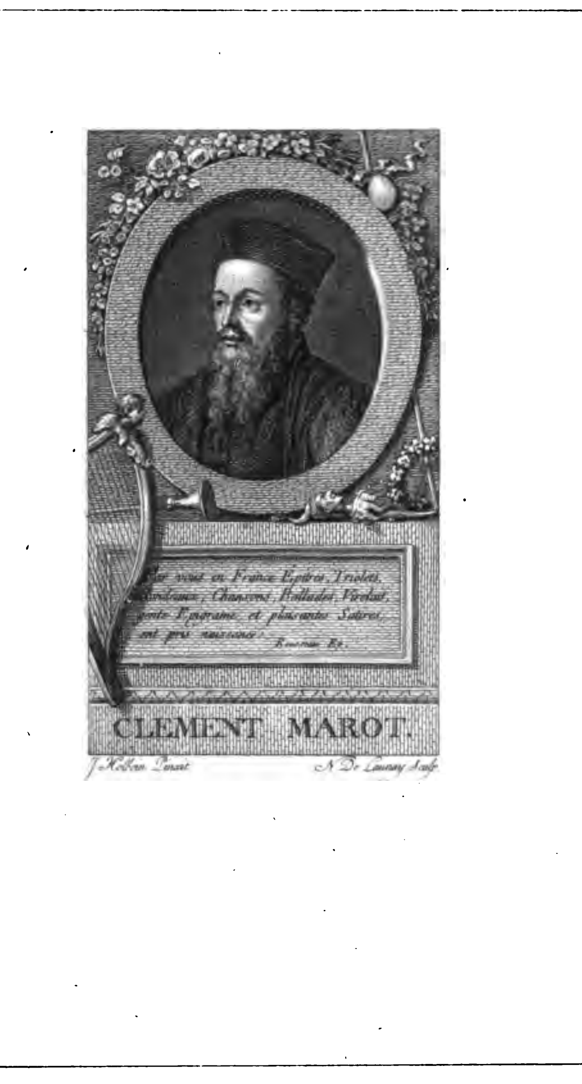
PREFACE

DE LA

DEUXIESME PARTIE

VOICY les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'auteur, et par consequent la derniere occasion de justifier ses hardiesses et les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans elision, ny en general de ces sortes de negligences qu'il ne se pardonneroit pas luy-mesme en un autre genre de poësie, mais qui sont inseparables, pour ainsi dire, de celuy-cy. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de contes en

de longs détours, en des recits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, et luy feroit negliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations estudiées pour les grands sujets, et ne pas faire un poëme epique des avantures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin et l'exactitude qu'on luy demande, outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins necessaire, et que cela contrevient aux preceptes de Quintilien, encore l'autheur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le lecteur, de le réjoüir, d'attirer malgré luy son attention, de luy plaire enfin : car, comme l'on sçait, le secret de plaire ne consiste pas toûjours en l'ajustement, ny mesme en la regularité; il faut du piquant et de l'agreable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautez regulieres qui ne touchent point, et dont personne n'est amoureux! Nous ne voulons pas oster aux modernes la louange qu'ils ont meritée. Le


CLEMENT MAROT.
J. Holbein Pinxit
N. De Launay Sculp.

beau tour de vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes, sont des perfections en un poëte; cependant, que l'on considere quelques-unes de nos Epigrammes où tout cela se rencontre; peut-estre y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de graces, qu'en celles de Marot et de Saint-Gelais, quoy que les ouvrages de ces derniers soient presque tout pleins de ces mesmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'estoient pas des fautes en leur siecle, et que c'en sont de tres-grandes au nostre. A cela nous répondons par un mesme raisonnement, et disons, comme nous avons déja dit, que c'en seroient en effet dans un autre genre de poësie, mais que ce n'en sont point dans celuy-cy. Feu M. de Voiture en est le garend. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractere de Marot. Car nostre autheur ne pretend pas que la gloire luy en soit deuë, ny qu'il ait merité non plus de grands applaudissemens du public pour avoir rimé quelques contes. Il s'est veritablement engagé dans une car-

riere toute nouvelle, et l'a fournie le mieux qu'il a pû ; prenant tantost un chemin, tantost l'autre, et marchant toûjours plus asseurément quand il a suivy la maniere de nos vieux poëtes, *quorum in hac re imitari negligentiam exoptat potius quam istorum diligentiam.* Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagez à l'examiner ; et possible n'a-ce pas esté inutilement : car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'auteur se donne de tailler dans le bien d'autruy ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les nouvelles mesme les plus connuës, ne s'en trouvant point d'inviolable pour luy. Il retranche, il amplifie, il change les incidens et les circonstances, quelquesfois le principal évenement et la suite ; enfin ce n'est plus la mesme chose, c'est proprement une Nouvelle Nouvelle, et celuy qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoistre son propre ouvrage. *Non sic decet contaminari fabulas,* diront les critiques. Et comment ne

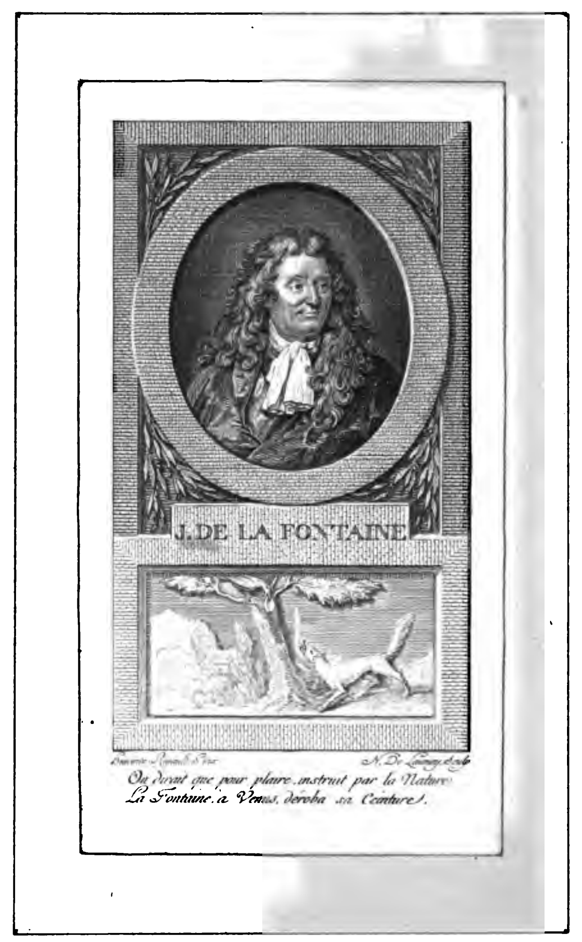
TERENTIUS

le diroient-ils pas? Ils ont bien fait le mesme reproche à Terence; mais Terence s'est mocqué d'eux, et a pretendu avoir droit d'en user ainsi. Il a meslé du sien parmy les sujets qu'il a tirez de Menandre, comme Sophocle et Euripide ont meslé du leur parmy ceux qu'ils ont tirez des escrivains qui les precedoient, n'épargnant histoire ny fable où il s'agissoit de la bien-seance et des regles du dramatique. Ce privilege cessera-t-il à l'égard des contes faits à plaisir, et faudra-t-il avoir doresnavant plus de respect et plus de religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour le mensonge, que les anciens n'en ont eu pour la verité? Jamais ce qu'on appelle un bon conte ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement. D'où vient donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'auteur retranche au lieu d'encherir? Nous en demeurons d'accord, et il le fait pour éviter la longueur et l'obscurité, deux defauts intolerables dans ces matieres, le dernier sur tout : car, si la clarté est recommandable en tous les ouvrages

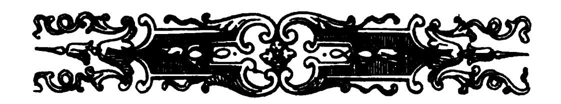
de l'esprit, on peut dire qu'elle est necessaire dans les recits, où une chose, la pluspart du temps, est la suite et la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important ; en sorte que, si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont tres-malaisées, il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut : par ce moyen vous vous soulagez vous-mesme, et vous soulagez aussi le lecteur, à qui l'on ne sçauroit manquer d'apprester des plaisirs sans peine. Que si l'auteur a changé quelques incidens et mesme quelque catastrophe, ce qui preparoit cette catastrophe et la necessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que dans ces sortes de contes chacun devoit estre content à la fin : cela plaist toûjours au lecteur; à moins qu'on ne luy ait rendu les personnes trop odieuses; mais il n'en faut point venir là si l'on peut, ny faire rire et pleurer dans une mesme Nouvelle. Cette bigarrure déplaist à Horace sur toutes choses : il ne veut

pas que nos compositions ressemblent aux crotesques, et que nous fassions un ouvrage moitié femme moitié poisson. Ce sont les raisons generales que l'autheur a euës. On en pourroit encore alleguer de particulieres, et deffendre chaque endroit; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté et à l'indulgence des lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-cy. Nous les aurions mises un peu plus en jour et fait valoir davantage, si l'estenduë des prefaces l'avoit permis.





On diroit que pour plaire, instruit par la Nature,
La Fontaine, à Venus, déroba sa Ceinture.



DEUXIESME PARTIE

I

LE FAISEUR D'OREILLES ET LE RACCOMMODEUR DE MOULES

Conte tiré des *Cent Nouvelles Nouvelles* et d'un Conte de Bocace.

Sire Guillaume, allant en marchandise,
Laissa sa femme enceinte de six moïs,
Simple, jeunette et d'assez bonne guise,
Nommée Alix, du païs champenois.
Compere André l'alloit voir quelquefois :
A quel dessein, besoin n'est de le dire,
Et Dieu le sçait : c'estoit un maistre sire;
Il ne tendoit guere en vain ses filets;
Ce n'estoit pas autrement sa coustume.
Sage eût esté l'oiseau qui de ses rets

Se fust sauvé sans laisser quelque plume.
Alix estoit fort neuve sur ce point.
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point :
De ce défaut on n'accusoit la belle;
Elle ignoroit les malices d'Amour.
La pauvre dame alloit tout devant elle,
Et n'y sçavoit ny finesse ny tour.
Son mary donc se trouvant en emplete,
Elle au logis, en sa chambre seulette,
André survient, qui sans long compliment
La considere, et luy dit froidement :
« Je m'ébahis comme au bout du royaume
S'en est allé le compere Guillaume
Sans achever l'enfant que vous portez :
Car je vois bien qu'il luy manque une oreille;
Vostre couleur me le démontre assez,
En ayant veu mainte épreuve pareille.
— Bonté de Dieu! reprit-elle aussi-tost,
Que dites-vous? quoy! d'un enfant monaût
J'accoucherois? N'y sçavez-vous remede?
— Si dea, fit-il, je vous puis donner aide
En ce besoin, et vous jureray bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire;
Le mal d'autruy ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compere;
Quant à ce point, je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maistre à forger des oreilles.

— Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. — Allez, n'ayez soucy,
Repliqua-t-il; je prens sur moy cecy. »
Puis le galant montre ce qu'il sçait faire.
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix que le jeu ne luy plust.
Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A son travail, faisant ore un tendon,
Ore un reply, puis quelque cartilage,
Et n'y plaignant l'étofe et la façon.
« Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage;
Puis le mettrons en sa perfection,
Tant et si bien qu'en ayez bonne issuë.
— Je vous en suis, dit-elle, bien tenuë :
Bon fait avoir icy bas un amy. »
Le lendemain, pareille heure venuë,
Compere André ne fut pas endormy.
Il s'en alla chez la pauvre innocente.
« Je viens, dit-il, toute affaire cessante,
Pour achever l'oreille que sçavez.
— Et moy, dit-elle, allois par un message
Vous avertir de haster cet ouvrage :
Montons en haut. » Dés qu'ils furent montez,
On poursuivit la chose encommencée.
Tant fut ouvré qu'Alix dans la pensée
Sur cette affaire un scrupule se mit,
Et l'innocente au bon apostre dit :

« Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,
Ce ne seroit à vous bien besogné.
— Rien, rien, dit-il; à cela j'ay soigné :
Jamais ne faux en rencontres pareilles. »
Sur le métier l'oreille estoit encor,
Quand le mary revient de son voyage,
Caresse Alix, qui du premier abord :
« Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage!
Nous en tenions sans le compere André,
Et nostre enfant d'une oreille eust manqué.
Souffrir n'ay pû chose tant indecente.
Sire André donc, toute affaire cessante,
En a fait une : il ne faut oublier
De l'aller voir, et l'en remercier :
De tels amis on a toûjours affaire. »
Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il se pouvoit faire
Que son épouse eust eu si peu d'esprit,
Par plusieurs fois luy fit faire un recit
De tout le cas; puis, outré de colere,
Il prit une arme à costé de son lit,
Voulut tuer la pauvre Champenoise,
Qui pretendoit ne l'avoir merité.
Son innocence et sa naïveté
En quelque sorte appaiserent la noise.
« Helas! Monsieur, dit la belle en pleurant,
En quoy vous puis-je avoir fait du dommage?
Je n'ai donné vos draps ny vostre argent,



Le compte y est; et, quant au demeurant,
André me dit, quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour vôtre usage :
Vous pouvez voir; si je ments, tuez-moy;
Je m'en rapporte à vostre bonne foy. »
L'époux, sortant quelque peu de colere,
Luy répondit : « Or bien, n'en parlons plus;
On vous l'a dit, vous avez crû bien faire,
J'en suis d'accord; contester là-dessus
Ne produiroit que discours superflus.
Je n'ay qu'un mot : faites demain en sorte
Qu'en ce logis j'attrape le galant;
Ne parlez point de nostre different,
Soyez secrette, ou bien vous estes morte.
Il vous le faut avoir adroitement,
Me feindre absent en un second voyage,
Et luy mander, par lettre ou par message,
Que vous avez à luy dire deux mots.
André viendra; puis de quelques propos
L'amuserez, sans toucher à l'oreille,
Car elle est faite, il n'y manque plus rien. »
Nostre innocente executa tres-bien
L'ordre donné; ce ne fut pas merveille :
La crainte donne aux bestes de l'esprit.
André venu, l'époux guere ne tarde,
Monte, et fait bruit. Le compagnon regarde
Où se sauver : nul endroit il ne vit
Qu'une ruelle, en laquelle il se mit.

Le mary frappe; Alix ouvre la porte,
Et de la main fait signe incontinent
Qu'en la ruelle est caché le galant.
Sire Guillaume estoit armé de sorte
Que quatre Andrez n'auroient pû l'étonner.
Il sort pourtant, et va querir main forte,
Ne le voulant sans doute assassiner,
Mais quelque oreille au pauvre homme couper,
Peut-estre pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel et plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas;
Puis l'emmena, sans qu'elle osast rien dire,
Ferma tres-bien la porte sur le sire.
André se crut sorti d'un mauvais pas,
Et que l'époux ne sçavoit nulle chose.
Sire Guillaume, en révant à son cas,
Change d'avis, en soy-mesme propose
De se vanger avecque moins de bruit,
Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit.
« Alix, dit-il, allez querir la femme
De sire André; contez-luy vostre cas
De bout en bout; courez, n'y manquez pas;
Pour l'amener, vous direz à la dame
Que son mary court un peril tres-grand,
Que je vous ay parlé d'un chastiment
Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles
On fait souffrir en rencontres pareilles :
Chose terrible, et dont le seul penser

Vous fait dresser les cheveux à la teste;
Que son époux est tout prest d'y passer;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'estre à la feste;
Que toutesfois, comme elle n'en peut mais,
Elle pourra faire changer la peine :
Amenez-la, courez; je vous promets
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne. »
Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut
Chez sire André, dont la femme accourut
En diligence, et quasi hors d'haleine;
Puis monta seule, et, ne voyant André,
Crut qu'il estoit quelque part enfermé.
Comme la dame estoit en ces alarmes,
Sire Guillaume, ayant quitté ses armes,
La fait asseoir, et puis commence ainsi :
« L'ingratitude est mere de tout vice :
André m'a fait un notable service;
Parquoy, devant que vous sortiez d'icy,
Je luy rendray, si je puis, la pareille.
En mon absence, il a fait une oreille
Au fruit d'Alix : je veux d'un si bon tour
Me revancher, et je pense une chose.
Tous vos enfans ont le nez un peu court :
Le moule en est asseurément la cause.
Or je les sçais des mieux raccommoder.
Mon avis donc est que, sans retarder,
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire. »
Disant ces mots, il vous prend la commere,

Et prés d'André la jetta sur le lit,
Moitié raisin, moitié figue en joüit.
La dame prit le tout en patience;
Bénit le Ciel de ce que la vengeance
Tomboit sur elle, et non sur sire André;
Tant elle avoit pour luy de charité.
Sire Guillaume estoit de son costé
Si fort émeu, tellement irrité,
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
Du talion, rendant à son époux
Féves pour pois, et pain blanc pour foüace.
Qu'on dit bien vray que se venger est doux!
Tres-sage fut d'en user de la sorte :
Puis qu'il vouloit son honneur reparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte
D'un tel affront, à mon sens, se tirer.
André vit tout, et n'osa murmurer;
Jugea des coups, mais ce fut sans rien dire,
Et loüa Dieu que le mal n'estoit pire.
Pour une oreille il auroit composé.
Sortir à moins, c'estoit pour luy merveilles.
Je dis à moins : car mieux vaut, tout prisé,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.

II

LES FRERES DE CATALOGNE

Nouvelle tirée des *Cent Nouvelles Nouvelles*.

Je veux vous conter la besogne
Des bons freres de Catalogne :
Besogne où ces freres en Dieu
Témoignerent en certain lieu
Une charité si fervente
Que mainte femme en fut contente,
Et crut y gagner paradis.
Telles gens, par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à soy filles et femmes,
Se sçavent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire
Et qu'on verra par cette histoire.
Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, et ne sçavoit
Gloser encor sur l'Évangile
(Temps à cotter fort difficile),
Un essaim de freres dismeurs,
Pleins d'appetit et beaux disneurs,

S'alla jetter dans une ville
En jeunes beautez tres-fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord une confrerie
Par les bons peres fut bastie.
Femme n'estoit qui n'y courust,
Qui ne s'en mist, et qui ne crust
Par ce moyen estre sauvée;
Puis, quand leur foy fut éprouvée,
On vint au veritable point.
Frere André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit presche :
« Si quelque chose vous empesche
D'aller tout droit en paradis,
C'est d'espargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur necessaire,
Sans que jamais il vous ait plû
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que nostre usage
Repugne aux dons du mariage;
Nous l'avoüons, et, Dieu mercy,
Nous n'aurions que voir en cecy
Sans le soin de vos consciences.
La plus griéve des offences
C'est d'estre ingrate; Dieu l'a dit.
Pour cela Satan fut maudit.



Prenez-y garde; et de vos restes
Rendez grace aux bontez celestes,
Nous laissant dismer sur un bien
Qui ne vous couste presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidelle,
Qui vous témoigne nostre zele;
Droit authentique et bien signé,
Que les papes nous ont donné;
Droit enfin, et non pas aumosne :
Toute femme doit en personne
S'en acquiter trois fois le mois,
Vers les freres catalanois.
Cela fondé sur l'Escriture :
Car il n'est bien dans la nature
(Je le repete, écoutez-moy)
Qui ne subisse cette loy
De reconnoissance et d'hommage :
Or, les œuvres de mariage
Estant un bien, comme sçavez,
Ou sçavoir chacune devez,
Il est clair que disme en est deuë.
Cette disme sera receuë
Selon nostre petit pouvoir;
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience :
N'en faites point de conscience;
Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aises icy-bas.

Au reste, il est bon qu'on vous dise
Qu'entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait :
Tout cecy doit estre secret
Pour vos maris et pour tout autre.
Voici trois mots d'un bon apostre,
Qui font à nostre intention :
Foy, charité, discretion. »
Frere André, par cette eloquence,
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon;
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme, ce dit l'histoire,
Garda tres-bien dans sa memoire,
Et mieux encor dedans son cœur,
Le discours du predicateur.
Ce n'est pas tout, il s'execute :
Chacune accourt; grande dispute
A qui la premiere payra.
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
La gent qui n'aime pas la bize,
Ne sçachant comme r'envoyer
Cet escadron prest à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire :
« De par Dieu, souffrez qu'on respire,
C'en est assez pour le present;
On ne peut faire qu'en faisant.

Reglez vostre temps sur le nostre;
Aujourd'huy l'une et demain l'autre :
Tout avec ordre; et croyez-nous,
On en va mieux quand on va doux. »
Le sexe suit cette sentence.
Jamais de bruit pour la quittance,
Trop bien quelque collation,
Et le tout par devotion.
Puis de trinquer à la commere.
Je laisse à penser quelle chere
Faisoit alors frere Frapart.
Tel d'entr'eux avoit pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques, gaillardes, atrayantes;
Tel aux douze et quinze passoit.
Frere Roc à vingt se chaussoit.
Tant et si bien que les donselles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois assez souvent :
Dont il avint que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Aprés avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eust fait credit bien volontiers.
Mais les donselles scrupuleuses
De s'aquitter estoient soigneuses,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'ordre appartenant.

Point de dismes accumulées.
Il s'en trouva de si zelées
Que par avance elles payoient.
Les beaux peres n'expedioient
Que les fringuantes et les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut:
Car dans ces dismes de rebut
Les lais trouvoient encor à frire.
Bref, à peine il se pourroit dire
Avec combien de charité
Le tout estoit executé.
Il avint qu'une de la bande
Qui vouloit porter son offrande,
Un beau soir, en chemin faisant,
Et son mary la conduisant,
Luy dit : « Mon Dieu, j'ay quelque affaire
Là dedans avec certain frere,
Ce sera fait dans un moment. »
L'époux répondit brusquement :
« Quoy? quelle affaire? estes-vous folle?
Il est my-nuit, sur ma parole :
Demain vous direz vos pechés;
Tous les bons peres sont couchés.
— Cela n'importe, dit la femme.
— Et, par Dieu, si! dit-il, Madame,
Jé tiens qu'il importe beaucoup;
Vous ne bougerez pour ce coup.

Qu'avez-vous fait? et quelle offence
Presse ainsi vostre conscience?
Demain matin j'en suis d'accord.
— Ah! Monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle; ce qui me presse,
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer : car, si j'attens,
Je ne le pourray de long-temps;
Le frere aura d'autres affaires.
— Quoy payer? — La disme aux bons peres.
— Quelle disme? — Sçavez-vous pas?
Moy, je le sçay! C'est un grand cas,
Que toûjours femme aux moines donne.
— Mais cette disme, ou cette aumosne,
La sçauray-je point à la fin?
— Voyez, dit-elle, qu'il est fin!
N'entendez-vous pas ce langage?
C'est des œuvres de mariage.
— Quelles œuvres? reprit l'époux.
— Et-là! Monsieur, c'est ce que nous...
Mais j'aurois payé depuis l'heure.
Vous estes cause qu'en demeure
Je me trouve presentement;
Et cela je ne sçay comment :
Car toûjours je suis coutumiere
De payer toute la premiere. »
L'époux, remply d'estonnement,
Eut cent pensers en un moment.

Il ne sçut que dire et que croire.
Enfin, pour apprendre l'histoire,
Il se tut, il se contraignit;
Du secret, sans plus, se plaignit,
Par tant d'endroits tourna sa femme
Qu'il apprit que mainte autre dame
Payoit la mesme pension :
Ce luy fut consolation.
« Sçachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en est exemte :
Votre sœur paye à frere Aubry;
La baillie au pere Fabry;
Son Altesse à frere Guillaume,
Un des beaux moines du royaume;
Moy, qui paye à frere Girard,
Je voulois luy porter ma part. »
Que de maux la langue nous cause!
Quand ce mary sceut toute chose,
Il resolut premierement
D'en avertir secretement
Monseigneur, puis les gens de ville;
Mais, comme il estoit difficile
De croire un tel cas dés l'abord,
Il voulut avoir le rapport
Du drosle à qui payoit sa femme.
Le lendemain devant la dame
Il fait venir frere Girard,
Luy porte à la gorge un poignard;



Luy fait conter tout le mystere;
Puis, ayant enfermé ce frere
A double clef, bien garoté,
Et la dame d'autre côté,
Il va partout conter sa chance.
Au logis du prince il commence;
Puis il descend chez l'eschevin;
Puis il fait sonner le tocsin.
Toute la ville en est troublée.
On court en foule à l'assemblée;
Et le sujet de la rumeur
N'est point sceu du peuple dismeur.
Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens et monastere.
Tel veut qu'ils soient à l'eau jettez
Dedans leurs frocs empaquetez,
Afin que cette pepiniere,
Flottant ainsi sur la riviere,
S'en aille apprendre à l'univers
Comment on traite les pervers.
Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice;
Bref, tous conclurent à la mort;
L'avis du feu fut le plus fort.

On court au couvent tout à l'heure;
Mais, par respect de la demeure,
L'arrest ailleurs s'executa;
Un bourgeois sa grange presta.
La penaille, ensemble enfermée,
Fut en peu d'heures consumée,
Les maris sautans à l'entour,
Et dansans au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colere,
Ny moinillon, ny beat pere.
Robbes, manteaux et cocluchons,
Tout fut brûlé comme cochons.
Tous perirent dedans les flammes.
Je ne sçay ce qu'on fit des femmes.
Pour le pauvre frere Girard,
Il avoit eu son fait à part.

III

LE BERCEAU

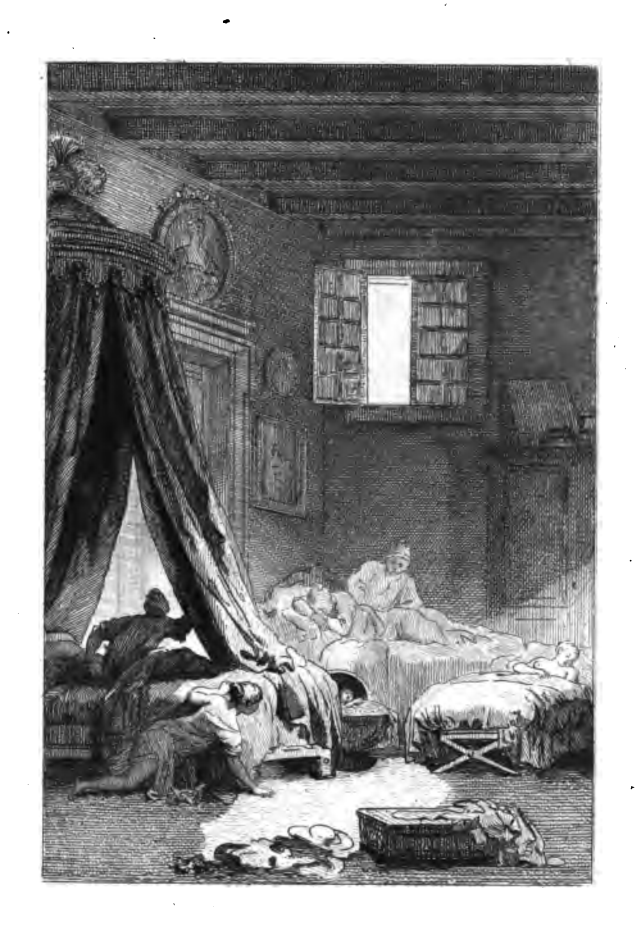
Nouvelle tirée de Bocace.

Non loin de Rome un hostelier estoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence;
Homme sans bruit, et qui ne se piquoit
De recevoir gens de grosse dépense;
Mesme chez luy rarement on gistoit.
Sa femme estoit encor de bonne affaire,
Et ne passoit de beaucoup les trente ans.
Quant au surplus, ils avoient deux enfans :
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive, en allant et venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jetta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse et gentille,
D'esprit si doux et d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua : tres-bien le luy sceut dire;
Muet n'estoit, elle sourde non plus :
Dont il avint qu'il sauta par dessus
Ces longs soûpirs et tout ce vain martyre.
Se sentir pris, parler, estre écouté,
Ce fut tout un : car la difficulté

Ne gisoit pas à plaire à cette belle :
Pinuce estoit gentil-homme bien fait;
Et jusques-là la fille n'avoit fait
Grand cas des gens de mesme étoffe qu'elle.
Non qu'elle creust pouvoir changer d'estat ;
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goust trop delicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appelloit),
En mariage à l'envy demandée,
Rejettoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son amant
N'estoient permis; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous et le soulagement
Ne se pouvoient à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gesnez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfans, ô vous peres et meres;
Tant vos moitiez, vous époux et maris;
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.
Pinucio, certain soir qu'il faisoit
Un temps fort brun, s'en vient, en compagnie
D'un sien amy, dans cette hostellerie,
Demander giste. On luy dit qu'il venoit
Un peu trop tard. « Monsieur, ajousta l'hoste,
Vous sçavez bien comme on est à l'étroit
Dans ce logis; tout est plein jusqu'au toit;

Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute :
Ce giste n'est pour gens de vostre estat.
— N'avez-vous point encor quelque grabat,
Reprit l'amant, quelque coin de reserve? »
L'hoste repart : « Il ne nous reste plus
Que nostre chambre, où deux lits sont tendus,
Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
Aux survenans; l'autre, nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie,
Vous et Monsieur, nous vous hebergerons. »
Pinuce dit : « Volontiers. Je vous prie
Que l'on nous serve à manger au plûtost. »
Leur repas fait, on les conduit en haut.
Pinucio, sur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre est faite.
Chacun couché, pour la belle on mettoit
Un lit de camp : celuy de l'hoste estoit
Contre le mur, atenant de la porte;
Et l'on avoit placé de mesme sorte,
Tout vis-à-vis, celuy du survenant :
Entre les deux un berceau pour l'enfant,
Et toutefois plus prés du lit de l'hoste.
Cela fit faire une plaisante faute
A cet amy qu'avoit nostre galant.
Sur le minuit, que l'hoste apparemment
Devoit dormir, l'hostesse en faire autant,
Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui contoit les momens de la nuit,

Son temps venu, ne fait longue demeure;
Au lit de camp s'en va droit et sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie;
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui, comme on sçait, lasse plus qu'il n'ennuie.
Tréve se fit; mais elle dura peu :
Larcins d'amour ne veulent longue pose.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet amy qu'avoit nostre galant,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose
Qu'honnestement exprimer je ne puis,
Voulut sortir, et ne put ouvrir l'huis
Sans enlever le berceau de sa place,
L'enfant avec, qu'il mit prés de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Luy revenu, prés de l'enfant il passe,
Sans qu'il daignast le remettre en son lieu;
Puis se recouche, et quand il plut à Dieu
Se rendormit. Aprés un peu d'espace,
Dans le logis je ne sçais quoy tomba.
Le bruit fut grand; l'hostesse s'éveilla,
Puis alla voir ce que ce pouvoit estre.
A son retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maistre :
« Saint Jean! dit-elle en soy-mesme aussi-tost,
J'ay pensé faire une estrange béveuë :
Prés de ces gens je me suis, peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nuë :



C'estoit pour faire un bon charivary.
Dieu soit loüé que ce berceau me monstre
Que c'est icy qu'est couché mon mary. »
Disant ces mots, auprés de cet amy
Elle se met. Fol ne fut n'étourdy
Le compagnon dedans un tel rencontre;
La mit en œuvre, et, sans témoigner rien,
Il fit l'époux; mais il le fit trop bien.
Trop bien! je faux; et c'est tout le contraire;
Il le fit mal : car qui le veut bien faire
Doit en besogne aller plus doucement.
Aussi l'hostesse eut quelque estonnement.
« Qu'a mon mary, dit-elle, et quelle joye
Le fait agir en homme de vingt ans?
Prenons cecy, puis que Dieu nous l'envoye;
Nous n'aurons pas toûjours tel passe-temps. »
Elle n'eut dit ces mots entre ses dents
Que le galant recommence la feste.
La dame estoit de bonne emplette encor.
J'en ay, je crois, dit un mot dans l'abord :
Chemin faisant, c'estoit fortune honneste.
Pendant cela, Colette, apprehendant
D'estre surprise avecque son amant,
Le renvoya, le jour venant à poindre.
Pinucio, voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que causoit le berceau,
Et pour son lit il prit le lit de l'hoste.

Il n'y fut pas qu'en abbaissant sa voix
(Gens trop heureux font toûjours quelque faute) :
« Amy, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joye.
Je te plains fort que le Ciel ne t'envoye
Tout maintenant mesme bon-heur qu'à moy.
Ma foy, Colette est un morceau de roy.
Si tu sçavois ce que vaut cette fille!
J'en ay bien veu, mais de telle, entre nous,
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille;
Et des tetons! je ne te dis pas tout.
Quoy qu'il en soit, avant que d'estre au bout,
Gaillardement six postes se sont faites;
Six de bon compte, et ce ne sont sornettes. »
D'un tel propos l'hoste tout étourdy,
D'un ton confus, gronda quelques paroles.
L'hostesse dit tout bas à cet amy,
Qu'elle prenoit toûjours pour son mary :
« Ne reçois plus chez toy ces testes folles;
N'entends-tu point comme ils sont en debat? »
En son seant l'hoste, sur son grabat
S'estant levé, commence à faire éclat.
« Comment! dit-il d'un ton plein de colere,
Vous veniez donc icy pour cette affaire?
Vous l'entendez! et je vous sçais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites.
Pretendez-vous, beau Monsieur que vous estes,

En demeurer quitte à si bon marché?
Quoy! ne tient-il qu'à honnir des familles?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles!
J'en suis d'avis. Sortez de ma maison :
Je jure Dieu que j'en auray raison.
Et toy, coquine, il faut que je te tuë. »
A ce discours proferé brusquement,
Pinucio, plus froid qu'une statuë,
Resta sans poulx, sans voix, sans mouvement.
Chacun se teut l'espace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nompareilles.
L'hostesse, ayant reconnu son erreur,
Tint quelque-temps le loup par les oreilles.
Le seul amy se souvint par bon-heur
De ce berceau principe de la chose.
Adressant donc à Pinuce sa voix :
« T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois?
T'ay-je averty que le vin seroit cause
De ton mal-heur? Tu sçais que, quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te demeines,
Et vas contant mille chimeres vaines
Que tu te mets dans l'esprit en dormant.
Reviens au lit. » Pinuce, au mesme instant,
Fait le dormeur, poursuit le stratagême,
Que le mary prit pour argent contant.
Il ne fut pas jusqu'à l'hostesse mesme
Qui n'y voulust aussi contribuer.
Prés de sa fille elle alla se placer;

Et dans ce poste elle se sentit forte.
« Par quel moyen, comment, de quelle sorte,
S'écria-t-elle, auroit-il pû coucher
Avec Colette et la dés-honorer?
Je n'ay bougé toute nuit d'auprés d'elle :
Elle n'a fait ny pis ny mieux que moy.
Pinucio nous l'alloit donner belle! »
L'hoste reprit : « C'est assez; je vous croy. »
On se leva : ce ne fut pas sans rire:
Car chacun d'eux en avoit sa raison.
Tout fut secret, et quiconque eut du bon
Par devers soy le garda sans rien dire.

IV

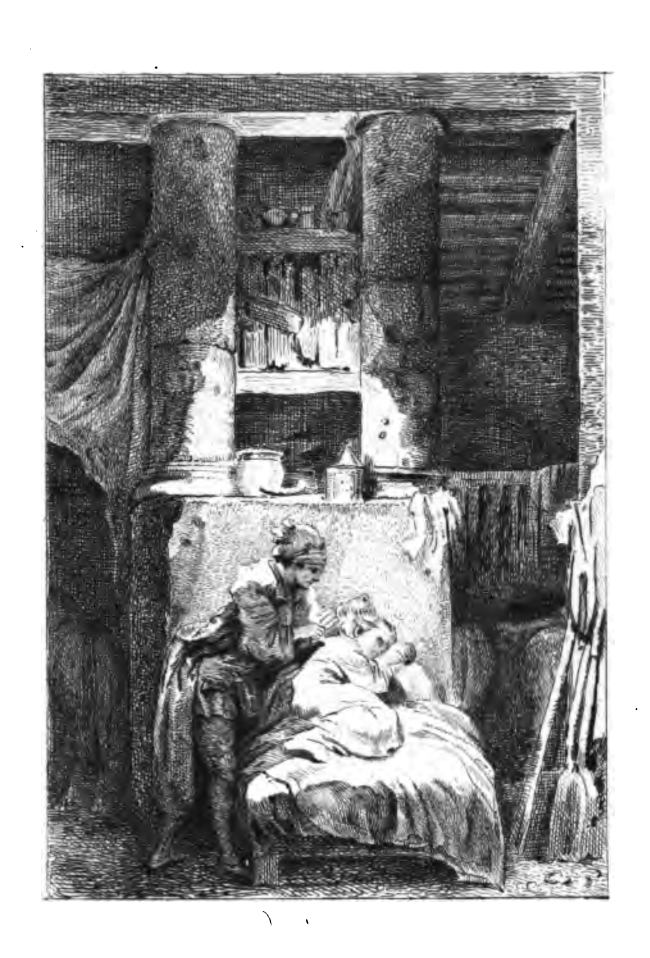
LE MULETIER

Nouvelle tirée de Bocace.

Un roy lombard (les rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma memoire);
Ce dernier-cy, dont parle en ses écrits
Maistre Bocace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la Belle,

Veuve du roy dernier mort sans enfans,
Lequel laissa l'Estat sous la tutelle
De celuy-cy, prince sage et prudent.
Nulle beauté n'estoit alors égale
A Teudelingue, et la couche royale
De part et d'autre estoit asseurément
Aussi complette, autant bien assortie
Qu'elle fut onc, quand messer Cupidon
En badinant fit choir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
Sans prendre garde, et sans se soucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un muletier.
Ce muletier estoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine,
Bien fait et beau, mesme ayant du bon sens.
Bien le monstra : car, s'estant de la reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ses efforts, et mis toute sa peine
Pour se guerir, sans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maistre ne sçais meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'ame la moins subtile
Sous sa ferule apprend plus en un jour
Qu'un maistre és arts en dix ans aux écoles.
Aux plus grossiers par un chemin bien court
Il sçait montrer les tours et les paroles.
Le present conte en est un bon témoin.

Devant l'aurore. Il en sortoit à peine
Lorsqu'Agiluf alla trouver la reine,
Voulut s'ébatre, et l'étonna bien fort.
« Certes, Monsieur, je sçais bien, luy dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zele;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir : mesme outre l'ordinaire
En avés pris, et beaucoup plus qu'assés.
Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop; vostre santé m'est chere. »
Le roy fut sage, et se douta du tour,
Ne sonna mot, descendit dans la court,
Puis de la court entra dans l'écurie,
Jugeant en luy que le cas provenoit
D'un muletier, comme l'on luy parloit.
Toute la troupe estoit lors endormie,
Fors le galant, qui trembloit pour sa vie.
Le roy n'avoit lanterne ny bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous,
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoistroit au batement du poulx.
Point ne faillit dedans sa conjecture;
Et le second qu'il tasta d'avanture
Étoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur batoit et le poulx tout ensemble.
Ne sçachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystere, il feignoit de dormir.



Mais quel sommeil! Le roy, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupoit le crain à ses chevaux.
« Faisons, dit-il, au galant une marque
Pour le pouvoir demain connoistre mieux. »
Incontinent de la main du monarque
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Luy fut coupé, droit vers le front du sire;
Et, cela fait, le prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet,
Dont le galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gasta le stratagême.
Le muletier alla, sur l'heure mesme,
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le roy vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le prince en son ame :
« Qu'est cecy donc! qui croiroit que ma femme
Auroit esté si vaillante au déduit?
Quoy! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourny d'ébat à plus de quinze ou seize?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taise ;
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus. »

V

L'ORAISON DE SAINT JULIEN

Nouvelle tirée de Bocace.

Beaucoup de gens ont une ferme foy
Pour les brevets, oraisons et paroles :
Je me ris d'eux; et je tiens, quant à moy,
Que tous tels sorts sont receptes frivoles;
Frivoles sont, c'est sans difficulté.
Bien est-il vray qu'auprés d'une beauté
Paroles ont des vertus nompareilles;
Paroles font en amour des merveilles :
Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
De tels brevets je veux bien me servir;
Des autres, non. Voicy pourtant un conte
Où l'oraison de monsieur saint Julien
A Renaud d'Ast produisit un grand bien.
S'il ne l'eust dite, il eust trouvé méconte
A son argent, et mal passé la nuit.
Il s'en alloit devers Chasteau-Guillaume,
Quand trois quidams (bonnes gens, et sans bruit,
Ce luy sembloit, tels qu'en tout un royaume
Il n'auroit cru trois aussi gens de bien),
Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,

Ces trois quidams, tout pleins de courtoisie,
Aprés l'abord, et l'ayant salüé
Fort humblement : « Si nostre compagnie,
Luy dirent-ils, vous pouvoit estre à gré,
Et qu'il vous plust achever cette traite
Avecque nous, ce nous seroit honneur.
En voyageant, plus la troupe est complete,
Mieux elle vaut; c'est toûjours le meilleur.
Tant de brigands infectent la province
Que l'on ne sçait à quoy songe le prince
De le souffrir; mais quoy! les mal-vivans
Seront toûjours. » Renaud dit à ces gens
Que volontiers. Une lieuë estant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin,
De chose et d'autre, ils tomberent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrete
De certains mots, caracteres, brevets,
Dont les aucuns ont de tres-bons effets,
Comme de faire aux insectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre :
Ainsi du reste; où sans pact ny demy
(Dequoy l'on soit pour le moins averty)
L'on se guerit, l'on guerit sa monture,
Soit du farcin, soit de la mémarchure;
L'on fait souvent ce qu'un bon medecin
Ne sçauroit faire avec tout son latin.
Ces survenans de mainte experience
Se vantoient tous, et Renaud en silence

Les écoutoit. « Mais vous, ce luy dit-on,
Sçavez-vous point aussi quelque oraison?
— De tels secrets, dit-il, je ne me pique,
Comme homme simple et qui vis à l'antique.
Bien vous diray qu'en allant par chemin
J'ay certains mots que je dis au matin
Dessous le nom d'oraison ou d'antienne
De Saint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gister; et j'ay mesme éprouvé
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu : c'est un mal que j'évite
Par-dessus tous, et que je crains autant.
— Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite?
Luy repartit l'un des trois en riant.
— Oüy, dit Renaud. — Or bien, repliqua l'autre,
Gageons un peu quel sera le meilleur,
Pour ce jourd'huy, de mon giste ou du vostre. »
Il faisoit lors un froid plein de rigueur.
La nuit de plus estoit fort approchante,
Et la couchée encore assez distante.
Renaud reprit : « Peut-estre ainsi que moy,
Vous servez-vous de ces mots en voyage.
— Point, luy dit l'autre, et vous jure ma foy
Qu'invoquer saints n'est pas trop mon usage;
Mais, si je perds, je le pratiqueray.
— En ce cas-là volontiers gageray,
Reprit Renaud, et j'y mettrois ma vie,
Pourveu qu'alliez en quelque hostellerie :

Car je n'ay là nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari,
Poursuivit-il, si l'avez agreable :
C'est la raison. » L'autre luy répondit :
« J'en suis d'accord, et gage vostre habit,
Vostre cheval, la bourse au prealable,
Seur de gagner, comme vous allez voir. »
Renaud dés lors put bien s'appercevoir
Que son cheval avoit changé d'étable.
Mais quel remede? En costoyant un bois,
Le parieur, ayant changé de voix :
« Çà, descendez, dit-il, mon gentil-homme;
Vostre oraison vous fera bon besoin;
Chasteau-Guillaume est encore un peu loin. »
Falut descendre. Ils luy prirent, en somme,
Chapeau, casaque, habit, bourse et cheval;
Bottes aussi. « Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied », luy dirent les perfides.
Puis de chemin (sans qu'ils prissent de guides)
Changeant tous trois, ils furent aussitost
Perdus de veuë ; et le pauvre Renaud,
En caleçons, en chausses, en chemise,
Moüillé, fangeux, ayant au nez la bise,
Va tout dolent, et craint avec raison
Qu'il n'ait, ce coup, mal-gré son oraison,
Tres-mauvais giste, horsmis qu'en sa valise
Il esperoit : car il est à noter
Qu'un sien valet, contraint de s'arrester

Pour faire mettre un fer à sa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas,
Et ce fut là le pis de l'avanture.
Le drôle, ayant veu de loin tout le cas
(Comme valets souvent ne valent gueres),
Prend à costé, pourvoit à ses affaires,
Laisse son maistre, à travers champs s'enfüit,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Chasteau-Guillaume, et dans l'hostellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud prés d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.
Son maistre estoit jusqu'au cou dans les boües;
Pour en sortir avoit fort à tirer.
Il acheva de se desesperer
Lors que la neige, en luy donnant aux joües,
Vint à flocons, et le vent qui foüetoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le sort se plaist à dispenser les choses
De la façon : c'est tout mal ou tout bien.
Dans ses faveurs il n'a point de mesures ;
Dans son courroux de mesme il n'obmet rien
Pour nous mater; témoin les avantures
Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva
Qu'une heure aprés qu'on eut fermé la porte.
Du pied du mur enfin il s'approcha;
Dire comment, je n'en sçais pas la sorte.

Son bon destin, par un tres-grand hasard,
Luy fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit; et ce toit faisoit part
D'une maison voisine du rempart.
Renaud, ravy de ce peu d'allegeance,
Se met dessous. Un bon-heur, comme on dit,
Ne vient point seul : quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les estendit.
« Dieu soit loüé! dit-il, voila mon lit. »
Pendant cela le mauvais temps l'assaille
De toutes parts; il n'en peut presque plus.
Transi de froid, immobile et perclus,
Au desespoir bien-tost il s'abandonne,
Claque des dents, se plaint, tremble, et frissonne
Si hautement que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là, c'estoit une servante,
Et sa maistresse, une veuve galante
Qui demeuroit au logis que j'ay dit;
Pleine d'appas, jeune et de bonne grace.
Certain marquis, gouverneur de la place,
L'entretenoit; et, de peur d'estre veu,
Troublé, distrait, enfin interrompu
Dans son commerce au logis de la dame,
Il se rendoit souvent chez cette femme
Par une porte aboutissante aux champs,
Alloit, venoit, sans que ceux de la ville
En sceussent rien, non pas mesme ses gens.
Je m'en estonne, et tout plaisir tranquille

Son compliment, comme homme bien appris.
On sert enfin le soupé du marquis.
Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme;
Mesme un peu mieux, la cronique le dit :
On peut à moins gagner de l'appetit.
Quant à la veuve, elle ne fit, en somme,
Que regarder, témoignant son desir;
Soit que déja l'attente du plaisir
L'eust disposée, ou soit par sympathie,
Ou que la mine ou bien le procedé
De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.
De tous costez se trouvant assaillie,
Elle se rend aux semonces d'Amour.
« Quand je feray, disoit-elle, ce tour,
Qui l'ira dire? Il n'y va rien du nostre.
Si le marquis est quelque peu trompé,
Il le merite, et doit l'avoir gagné,
Ou gagnera : car c'est un bon apostre.
Homme pour homme, et peché pour peché,
Autant me vaut celuy-cy que cet autre. »
Renaud n'estoit si neuf qu'il ne vist bien
Que l'oraison de Monsieur Saint Julien
Feroit effet, et qu'il auroit bon giste.
Luy hors de table, on dessert au plus viste.
Les voila seuls, et, pour le faire court,
En beau début. La dame s'estoit mise
En un habit à donner de l'amour.
La negligence, à mon gré si requise,

Pour cette fois fut sa dame d'atour.
Point de clinquant : jupe simple et modeste,
Ajustement moins superbe que leste;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court,
Sous ce mouchoir ne sçais quoy fait au tour :
Par là Renaud s'imagina le reste.
Mot n'en diray; mais je n'obmettray point
Qu'elle estoit jeune, agreable et touchante,
Blanche sur tout et de taille avenante,
Trop ny trop peu de chair et d'embonpoint.
A cet objet qui n'eust eu l'ame émeuë?
Qui n'eust aymé? qui n'eust eu des desirs?
Un philosophe, un marbre, une statuë,
Auroient senty comme nous ces plaisirs.
Elle commence à parler la premiere,
Et fait si bien que Renaud s'enhardit.
Il ne sçavoit comme entrer en matiere;
Mais, pour l'ayder, la marchande luy dit :
« Vous rappellez en moy la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique soucy :
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi
L'air et le port, les yeux, la remembrance
De mon époux; que Dieu luy fasse paix!
Voyla sa bouche, et voyla tous ses traits. »
Renaud reprit : « Ce m'est beaucoup de gloire;
Mais vous, Madame, à qui ressemblez-vous?
A nul objet; et je n'ay point memoire
D'en avoir veu qui m'ait semblé si doux.

Nulle beauté n'approche de la vostre.
Or, me voicy d'un mal cheu dans un autre :
Je transissois, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux? » La belle, l'arrestant,
S'humilia pour estre contredite :
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit, loûant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point veu,
Et qu'il verroit volontiers, si la belle
Plus que de droit ne se monstroit cruelle.
« Pour vous loûer comme vous meritez,
Ajousta-t-il, et marquer les beautez
Dont j'ay la veuë avec le cœur frappée
(Car prés de vous l'un et l'autre s'ensuit),
Il faut un siecle, et je n'ay qu'une nuit,
Qui pourroit estre encor mieux occupée. »
Elle sousrit; il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus :
Le temps est cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'est veu sur la terre
De plus heureux : car nul point n'y manquoit.
On resista tout autant qu'il faloit,
Ny plus ny moins, ainsi que chaque belle
Sçait pratiquer, pucelle ou non pucelle;
Au demeurant, je n'ay pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle :
Menu détail, baisers donnez et pris,
La petite oye, enfin ce qu'on appelle



En bon françois les preludes d'amour :
Car l'un et l'autre y sçavoit plus d'un tour.
Au souvenir de l'estat miserable
Où s'estoit veu le pauvre voyageur,
On luy faisoit toûjours quelque faveur.
« Voila, disoit la veuve charitable,
Pour le chemin, voicy pour les brigans,
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps. »
Tant que le tout piece à piece s'efface.
Qui ne voudroit se racquiter ainsi?
Conclusion, que Renaud sur la place
Obtint le don d'amoureuse mercy.
Les doux propos recommencent ensuite,
Puis les baisers, et puis la noix confite.
On se coucha. La dame, ne voulant
Qu'il s'allast mettre au lit de sa servante,
Le mit au sien. Ce fut fait prudemment,
En femme sage, en personne galante.
Je n'ay pas sceu ce qu'estant dans le lit
Ils avoient fait; mais, comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte,
Apparemment le meilleur de ce conte
Entre deux draps pour Renaud se passa.
Là plus à plein il se recompensa
Du mal souffert, de la perte arrivée;
Dequoy s'estant la veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir;
Mais en secret : car il falloit pourvoir

Au gouverneur. La belle, non contente
De ces faveurs, estala son argent.
Renaud n'en prit qu'une somme bastante
Pour regagner son logis promptement.
Il s'en va droit à cette hostellerie
Où son valet estoit encore au lit.
Renaud le rosse, et puis change d'habit,
Ayant trouvé sa valize garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapast les quidams ce jour mesme.
Incontinent chez le juge il courut.
Il faut user de diligence extrême
En pareil cas : car le greffe tient bon,
Quand une fois il est saisi des choses :
C'est proprement la caverne au lion;
Rien n'en revient : là les mains ne sont closes
Pour recevoir, mais pour rendre trop bien :
Fin celuy-là qui n'y laisse du sien.
Le procez fait, une belle potence
A trois costés fut mise en plein marché :
L'un des quidams harangua l'assistance
Au nom de tous, et le trio, branché,
Mourut contrit et fort bien confessé.
Aprés cela, doutez de la puissance
Des oraisons, dira quelqu'un de ceux
Dont j'ay parlé; trois gens par devers eux
Ont un roussin et nombre de pistoles :
Qui n'auroit cru ces gens-là fort chanceux?

Aussi font-ils florés et caprioles
(Mauvais presage), et, tout gais et joyeux,
Sont sur le point de partir leur chevance,
Lors qu'on les vient prier d'une autre danse.
En contr'eschange, un pauvre mal-heureux
S'en va perir selon toute apparence,
Quand sous la main luy tombe une beauté
Dont un prelat se seroit contenté;
Il recouvra son argent, son bagage,
Et son cheval, et tout son équipage,
Et, grace à Dieu et Monsieur Saint Julien,
Eut une nuit qui ne luy cousta rien.

VI

LA SERVANTE JUSTIFIÉE

Nouvelle tirée des *Contes de la Reine de Navarre.*

BOCACE n'est le seul qui me fournit;
Je vas par fois en une autre boutique.
Il est bien vray que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique;
Mais, comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magazin :

Vieux, des plus vieux, où *Nouvelles Nouvelles*
Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles
Pour la pluspart, et de tres-bonne main.
Pour cette fois, la reine de Navarre
D'un « c'estoit moy » naïf autant que rare
Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voicy le fait, quiconque en soit l'auteur :
J'y mets du mien selon les occurrences;
C'est ma coutume, et, sans telles licences,
Je quitterois la charge de conteur.
Un homme donc avoit belle servante;
Il la rendit au jeu d'amour sçavante.
Elle estoit fille à bien armer un lit,
Pleine de suc, et donnant appetit,
Ce qu'on appelle en françois bonne robbe.
Par un beau jour cet homme se dérobe
D'avec sa femme, et d'un tres-grand matin
S'en va trouver sa servante au jardin.
Elle faisoit un bouquet pour madame :
C'estoit sa feste. Voyant donc de la femme
Le bouquet fait, il commence à loüer
L'assortîment, tâche à s'insinüer :
S'insinüer, en fait de chambriere,
C'est proprement couler sa main au sein;
Ce qui fut fait. La servante soudain
Se défendit; mais de quelle maniere?
Sans rien gaster : c'estoit une façon
Sur le marché; bien sçavoit sa leçon.



La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison;
Tant et si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la servante tomba.
Luy d'en tirer aussi-tost avantage.
Le mal-heur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis prés de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperceut le mystere;
L'époux la vit, je ne sçais pas comment.
« Nous voila pris, dit-il à sa servante,
Nostre voisine est languarde et méchante;
Mais ne soyez en crainte aucunement. »
Il va trouver sa femme en ce moment,
Puis fait si bien que, s'estant éveillée,
Elle se leve, et, sur l'heure habillée,
Il continuë à joüer son rollet,
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par luy procedé de nouveau;
Mesme debat, mesme jeu se commence.
Fleurs de voler, tetons d'entrer en danse!
Elle y prit goust; le jeu luy sembla beau :
Somme, que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre dame alla l'apresdînée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur : elle se soulagea

Tout dés l'abord. « Je ne puis, ma commere,
Dit cette femme avec un front severe,
Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ay veu. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perduë?
A coups de pied, si j'estois que de vous,
Je l'envoyrois ainsi qu'elle est venuë.
— Comment! elle est aussi brave que nous!
— Or bien, je sçais celuy de qui procede
Cette piafe : apportez-y remede
Tout au plustost, car je vous avertis
Que ce matin, estant à la fenestre
(Ne sçais pourquoy), j'ay veu de mon logis
Dans son jardin vostre mary paroistre,
Puis la galande; et tous deux se sont mis
A se jetter quelques fleurs à la teste. »
Sur ce propos l'autre l'arresta coy.
« Je vous entends, dit-elle, c'estoit moy.

La Voisine.

Voire! écoutez le reste de la feste :
Vous ne sçavez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

La Femme.

C'est encor moy que vous preniez pour elle.

La Voisine.

Du jeu des fleurs à celuy des tetons

Ils sont passez; aprés quelques façons,
A pleines mains l'on les a laissez prendre.

LA FEMME.

Et pourquoy non? C'estoit moy : vostre époux
N'a-t-il donc pas les mesmes droits sur vous?

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trebuchée, et, comme je le croy,
Sans se blesser; vous riez?

LA FEMME.

C'estoit moy.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'estoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portoit, de la fille ou de vous?
C'est là le point : car monsieur vostre époux
Jusques au bout a poussé l'avanture.

LA FEMME.

Qui? C'estoit moy : vostre teste est bien dure.

LA VOISINE.

Ah! c'est assez. Je ne m'informe plus;
J'ay pourtant l'œil assez bon, ce me semble :
J'aurois juré que je les avois veus
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez, et ne la chassez pas.

LA FEMME.
Pourquoi chasser? J'en suis tres-bien servie.
LA VOISINE.
Tant pis pour vous : c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commere m'amie.

Baise ta servante en un coin,
Si tu ne veux baiser ta femme en un jardin.

VII

LA GAGEURE
DES TROIS COMMERES

Où sont deux nouvelles tirées de Bocace.

Après bon vin, trois commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours et proüesses.
Toutes avoient un amy par amour,
Et deux estoient au logis les maistresses.
L'une disoit : « J'ay le roy des maris;
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par tout m'ébatre :
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour luy prouver que trois et deux font quatre.
— Par mon serment, dit une autre aussi-tost,

Si je l'avois j'en ferois une estreine :
Car, quant à moy, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit meslé d'un peu de peine.
Vostre époux va tout ainsi qu'on le meine;
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien sçauroit prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperoit à son ayse un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme,
Le passetemps en est d'autant plus doux;
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'estre si bien loties,
Avoir troqué de galant ny d'époux. »
Sur ce debat la troisiéme commere
Les mit d'accord : car elle fut d'avis
Qu'amour se plaist avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine legere.
Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-cy dit : « Pourquoy tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux faits attrapons nos époux;
Le moins bon tour payera quelque amande.
— Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire estant passée,

Le cas au vray; puis pour le jugement
On en croira la commere Macée. »
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.
Voici comment chacune y proceda :
Celle des trois qui plus estoit contrainte
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, delicat, et sans poil au menton,
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte :
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joüy, sinon par échapées;
Toûjours faloit forger de nouveaux tours,
Toûjours chercher des maisons empruntées.
Pour plus à l'aise ensemble se joüer,
La bonne dame habille en chambriere
Le jouvenceau, qui vient pour se loüer,
D'un air modeste, et baissant la paupiere
Du coin de l'œil l'époux le regardoit,
Et dans son cœur déja se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien luy sembloit, en la considerant,
N'en avoir veu jamais de si gentille.
On la retient, avec peine pourtant :
Belle servante et mary vert galant,
C'estoit matiere à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mary dissimule,
Détourne l'œil, et ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle;
Mais tost aprés il tourna tant la belle,



Tant luy donna, tant encor luy promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre;
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galande luy dit :
« Madame est mal, et seule elle veut estre
Pour cette nuit. » Incontinent le maistre
Et la servante, ayant fait leur marché,
S'en vont au lit, et, le drôle couché,
Elle en cornette et dégrafant sa jupe,
Madame vient : qui fut bien empêché?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
« Oh! oh! luy dit la commere en riant,
Vostre ordinaire est donc trop peu friand
A vostre goust; et par saint Jean, beau Sire,
Un peu plûtost vous me le deviez dire :
J'aurois chez moy toûjours eu des tendrons.
De celuy-cy pour certaines raisons
Vous faut passer; cherchez autre avanture.
Et vous, la belle au dessein si gaillard,
Mercy de moy, chambriere d'un liard,
Je vous rendray plus noire qu'une meure.
Il vous faut donc du mesme pain qu'à moy?
J'en suis d'avis; non pourtant qu'il m'en chaille,
Ny qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir dequoy
Donner encore à quelqu'un dans la veuë;
Je ne suis pas à jetter dans la ruë.
Laissons ce poinct; je sçais un bon moyen :

Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu; diroit-on qu'elle y touche?
Viste, marchons, que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin :
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'estoit le scandale et la honte,
Je vous mettrois dehors en cet estat.
Mais je suis bonne, et ne veux point d'éclat;
Puis je rendray de vous un tres-bon compte
A l'avenir, et vous jure ma foy
Que nuit et jour vous serez prés de moy.
Qu'ay-je besoin de me mettre en alarmes,
Puis que je puis empêcher tous vos tours? »
La chambriere, écoutant ce discours,
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes,
Prend son pacquet et sort sans consulter;
Ne se le fait par deux fois repeter;
S'en va joüer un autre personnage;
Fait au logis deux mestiers tour à tour :
Galant de nuit, chambriere de jour,
En deux façons elle a soin du mesnage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux
Qu'à si bon compte il en ait esté quite.
Luy couché seul, nostre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite.
Rien ne s'en perd, et des moindres momens
Bons ménagers furent nos deux amans,
Sçachant tres-bien que l'on n'y revient gueres.

Voilà le tour de l'une des commeres.
  L'autre, de qui le mary croyoit tout,
Avecque luy sous un poirier assise,
De son dessein vint aysément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand valet prés d'eux estoit debout,
Garçon bien-fait, beau parleur, et de mise,
Et qui faisoit les servantes troter.
La dame dit : « Je voudrois bien gouster
De ce fruit là; Guillot, monte, et secouë
Nostre poirier. » Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drosle fait semblant
Qu'il luy paroist que le mary se jouë
Avec la femme; aussi-tost le valet,
Frotant ses yeux comme estonné du fait :
« Vrayment, Monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moy present du moins vous en passer.
Cecy me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats!
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-mesme.
Quel taon vous point? attendez à tantost :
Ces privautez en seront plus friandes;
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'esté sont encore assez grandes.
Pourquoy ce lieu? Vous avez pour cela

Tant de bons lits, tant de chambres si belles ! »
La dame dit : « Que conte celuy-là?
Je crois qu'il resve ; où prend-il ces nouvelles?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats?
Descends, descends, mon ami, tu verras. »
Guillot descend. « Hé bien ! luy dit son maistre,
Nous joüons-nous?

GUILLOT.

Non pas pour le present.

LE MARY.

Pour le present?

GUILLOT.

Oüy, Monsieur, je veux estre
Écorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette;
Je te le dis : car elle sent les coups.

LE MARY.

Non, non, m'amie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce estre fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME.

Et qu'as-tu veu?

GUILLOT.

J'ay veu, je le repete,
Vous et monsieur qui dans ce même endroit

Jouïez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce poirier n'est peut-estre charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé! tu nous fais un beau conte!

LE MARY.

Je le veux voir, vrayment faut que j'y monte :
Vous en sçaurez bien-tost la verité. »

Le maistre à peine est sur l'arbre monté
Que le valet embrasse la maistresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'haste aussi-tost.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire;
Et toutesfois il ne put si bien faire
Que son honneur ne receust quelque eschec.
« Comment! dit-il, quoy! mesme à mon aspect!
Devant mon nez! à mes yeux! — Sainte Dame,
Que vous faut-il? qu'avez-vous? dit la femme.

LE MARY.

Oses-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoy non?

LE MARY.

Pourquoy? N'ay-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie?

LA FEMME.

Ah! c'en est trop, parlez mieux, je vous prie.

LE MARY.

Quoy! ce coquin ne te caressoit pas?

LA FEMME.

Moy? vous resvez.

LE MARY.

D'où viendroit donc ce cas?
Ay-je perdu la raison ou la veuë?

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourveuë
Que devant vous je commisse un tel tour?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie?

LE MARY.

Je ne sçay plus ce qu'il faut que j'y die.
Nostre poirier m'abuse asseurément.
Voyons encor. »

Dans le mesme moment
L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois le mary void la danse
Sans se fascher, et descend doucement.
« Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes;
C'est ce poirier, il est ensorcelé.
— Puis qu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé.
Cours au logis; dy qu'on le vienne abattre
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. » Le valet obeït.

Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pû faire?
La dame dit : « Abattez seulement;
Quant au surplus, ce n'est pas vostre affaire. »
Par ce moyen la seconde commere
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisiéme fit.
  Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne luy manquoient non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours estoient nouveaux déduits.
Nostre donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant, estant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fust entier
S'il n'estoit libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
« Deux, luy dit-elle, et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit.
Jà de par moy ne manquera l'affaire.
De mon mary je sçauray me défaire
Pendant ce temps. » Aussi-tost fait que dit.
Bon besoin eut d'estre femme d'esprit :
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus prés,
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui, pour monstrer sa ferveur et son zele,

Toûjours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pelerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois; mais c'estoit le vieux style :
Il luy faloit, pour se faire valoir,
Chose qui fust plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dés ce soir
Un brin de fil, qui rendoit à la porte
De la maison, et puis se va coucher
Droit au costé d'Henriet Berlinguier.
(On appeloit son mary de la sorte.)
Elle fit tant qu'Henriet, se tournant,
Sentit le fil. Aussi-tost il soupçonne
Quelque dessein, et, sans faire semblant
D'estre éveillé, sur ce fait il raisonne,
Se leve enfin, et sort tout doucement,
De bonne foy son épouse dormant,
Ce luy sembloit; suit le fil dans la ruë;
Conclud de là que l'on le trahissoit;
Que quelque amant que la donzelle avoit
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venuë;
Que la galande aussi-tost descendoit,
Tandis que luy, pauvre mary, dormoit.
Car autrement pourquoy ce badinage?
Il faloit bien que messer cocuage
Le visitast; honneur dont à son sens
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents;

Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur sçaura
Que ce logis avoit sur le derriere
Dequoy pouvoir introduire l'amy :
Il le fut donc par une chambriere.
Tout domestique en trompant un mary
Pense gagner indulgence pleniere.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sçait la maniere.
En grand soulas cette nuit se passa.
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.
Tout fut des mieux graces à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit sa place, et dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours aprés la commere ne faut
De mettre un fil; Berlinguier aussi-tost,
L'ayant senty, rentre en la mesme peine,
Court à son poste, et nostre amant au sien.
Renfort de joye : on s'en trouva si bien
Qu'encor un coup on pratiqua la ruse;
Et Berlinguier, prenant la mesme excuse,
Sortit encore, et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.

On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en falut venir au dénoüement;
Trois actes eut sans plus la comedie.
Sur le minuit l'amant s'estant sauvé,
Le brin de fil aussi-tost fut tiré
Par un des siens sur qui l'époux se ruë,
Et le contraint en occupant la ruë
D'entrer chez luy, le tenant au collet,
Et ne sçachant que ce fust un valet.
Bien à propos luy fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme estrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la chambriere;
Qu'avec ce fil il la tiroit à soy
Pour faire ouvrir, et que depuis n'aguere
Tous deux s'estoient entredonné la foy.
« C'est donc cela, poursuivit la commere
En s'adressant à la fille, en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil
Pour attraper avec ce stratagême
Vostre galant. Or bien, c'est vostre époux :
A la bonne heure : il faut cette nuit-mesme
Sortir d'icy. » Berlinguier fut plus doux;
Dit qu'il faloit au lendemain attendre.
On les dota l'un et l'autre amplement :
L'époux, la fille, et le valet, l'amant;

Puis au moûtier le couple s'alla rendre,
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisiéme tour.
  Lequel vaut mieux? Pour moy, je m'en rapporte.
Macée, ayant pouvoir de décider,
Ne sceut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à resoudre estoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procez pend, et pendra de la sorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

VIII

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS

Nouvelle tirée de Bocace.

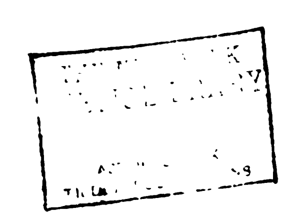
PLUS d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le poinct le moins consideré
Lors que l'on met une fille en ménage.
Les pere et mere ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien :
Jeunes tendrons à vieillards apparient;
Et cependant je voy qu'ils se soucient

D'avoir chevaux à leur char attelez
De mesme taille, et mesmes chiens couplez;
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toûjours pris : car ce seroit merveille
Si sans cela la charruë alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, estant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.
On sçait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte feste à sa femme allegua,
Mainte vigile, et maint jour feriable,
Et du devoir crut s'échaper par là.
Tres-lourdement il erroit en cela.
Cestuy Richard estoit juge dans Pise,
Homme sçavant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise
Monstroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu prés de même âge;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux seante, et la plus jeune d'ans
De la cité, fille bien alliée,
Belle sur tout; c'estoit Bartholomée
De Galandi, qui parmy ses parens
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile;
Et l'on disoit communément de luy
Que ses enfans ne manqueroient de peres.

Tel fait mestier de conseiller autruy,
Qui ne voit goute en ses propres affaires.
Quinzica donc, n'ayant dequoy servir
Un tel oiseau qu'estoit Bartholomée,
Pour s'excuser et pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte et son calendrier,
Où l'on se pust sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen; chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la methode.
Quand je dis point, je veux dire tres-peu :
Encor ce peu luy donnoit de la peine.
Toute en ferie il mettoit la semaine,
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la legende.
« Le vendredy, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sçait;
Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedy, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundy, je ne trouve à propos
De commencer par ce poinct la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrestienne.
Les autres jours autrement s'excusoit;
Et, quand venoit aux festes solemnelles,
C'estoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.

Long-temps devant toûjours il s'abstenoit,
Long-temps aprés il en usoit de même;
Aux Quatre-Temps autant il en faisoit,
Sans oublier l'Avent ny le Carême.
Cette saison pour le vieillard estoit
Un temps de Dieu; jamais ne s'en lassoit.
De patrons mesme il avoit une liste.
Point de quartier pour un evangeliste,
Pour un apostre, ou bien pour un docteur :
Vierge n'estoit, martyr et confesseur
Qu'il ne chomast; tous les sçavoit par cœur.
Que s'il estoit au bout de son scrupule,
Il alleguoit les jours malencontreux,
Puis les broüillars, et puis la canicule,
De s'excuser n'estant jamais honteux.
La chose ainsi presque toûjours égale,
Quatre fois l'an, de grace speciale,
Nostre docteur regaloit sa moitié,
Petitement; enfin c'estoit pitié.
A cela prés, il traitoit bien sa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la dame;
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée :
Droit au solide alloit Bartholomée.
Son seul plaisir dans la belle saison
C'estoit d'aller à certaine maison
Que son mary possedoit sur la coste :





Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
Là quelquefois sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pesche goustoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade
Bartholomée et messer le docteur
Prennent chacun une barque à pescheur,
Sortent sur mer; ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bon-heur,
Et trouveroit la meilleure avanture
Dedans sa pesche, et n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux.
Certain corsaire apperceut la chaloupe
De nostre épouse, et vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien et beau;
Laissa Richard : soit que prés du rivage
Il n'osast pas hazarder davantage;
Soit qu'il craignist qu'ayant dans son vaisseau
Nostre vieillard, il ne pust de sa proye
Si bien joüir : car il aimoit la joye
Plus que l'argent, et toûjours avoit fait
Avec honneur son mestier de corsaire;
Au jeu d'amour estoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toûjours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons :
On n'en voit point qui les festes allegue.
Or tel estoit celuy dont nous parlons,

Ayant pour nom Pagamin de Monegue.
La belle fit son devoir de pleurer
Un demy jour, tant qu'il se put étendre;
Et Pagamin de la reconforter,
Et nostre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna; bien sçavóit son mestier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute preste :
Tres-bien luy prit d'avoir dequoy payer,
Car là n'estoit ny vigile ny feste.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge par tout, et sans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le luy fit tomber;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Nostre legiste eust mis son doigt au feu
Que son épouse estoit toûjours fidele,
Entiere et chaste, et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on luy rendroit la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, luy mit la carte blanche.
Pagamin dit : « Si je n'ay pas bon bruit,
C'est à grand tort; je veux vous rendre franche,
Et sans rançon, vostre chere moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de desastre ainsi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine

Vous reviendra selon votre desir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moy voir seulement qu'elle est vôtre :
Car, si j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me seroit une espece de blâme.
Ces jours passez je pris certaine dame
Dont les cheveux sont quelque peu chastains,
Grande de taille, en bon poinct, jeune et fraische.
Si cette belle, aprés vous avoir veu,
Dit estre à vous, c'est autant de conclu;
Reprenez-la : rien ne vous en empêche. »
Richard reprit : « Vous parlez sagement,
Et me traitez trop genereusement;
De son mestier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le payray contant sans hesiter.
Le compliment n'est icy necessaire :
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnesteté? Non sera sur mon ame.
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moy.
Je ne veux pas que vous m'ajoûtiez foy,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevray, ne craignant qu'un seul poinct,

C'est qu'à me voir de joye elle ne meure. »
On fait venir l'épouse tout à l'heure,
Qui, froidement et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mary paroistre,
Sans témoigner seulement le connoistre,
Non plus qu'un homme arrivé du Perou.
« Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
Devant les gens, et sa joye amoureuse
N'ose éclater : soyez seur qu'à mon cou,
Si j'estois seul, elle seroit sautée. »
Pagamin dit : « Qu'il ne tienne à cela;
Dedans sa chambre, allez, conduisez-la. »
Ce qui fut fait, et, la chambre fermée,
Richard commence : « Et là, Bartholomée,
Comme tu fais! je suis ton Quinzica,
Toûjours le mesme à l'endroit de sa femme.
Regarde-moy. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon visage un si grand changement?
C'est la douleur de ton enlevement
Qui me rend tel, et toy seule en es cause.
T'ay-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vestemens?
En estoit-il quelqu'une de plus brave?
De ton vouloir ne me rendois-je esclave?
Tu le seras estant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
— Ce qu'il pourra, répondit brusquement
Bartholomée. Est-il temps maintenant

D'en avoir soin? s'en est-on mis en peine
Quand malgré moy l'on m'a jointe avec vous?
Vous vieux penard, moy fille jeune et drüe,
Qui méritois d'estre un peu mieux pourveüe,
Et de gouster ce qu'hymen a de doux.
Pour cet effet j'estois assez aimable,
Et me trouvois aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs que j'en estois capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ay pris mary qui pour toute chanson
N'a jamais eu que ses jours de ferie;
Mais Pagamin, si-tost qu'il m'eut ravie,
Me sceut donner bien une autre leçon.
J'ay plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moy donc, Monsieur mon cher époux.
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin : je vous en avertis.
Vous et les miens avez merité pis :
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant; eux, pour s'estre mépris
En preferant les legeres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne sçait Loy, ny Digeste, ny Code;
Et cependant tres-bonne est sa methode.
De ce matin luy-mesme il vous dira

IX

A FEMME AVARE GALANT ESCROC

Nouvelle tirée de Bocace.

Qu'un homme soit plumé par des coquetes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort ; plus d'amour sans payer :
En beaux louys se content les fleuretes.
Ce que je dis des coquetes s'entend.
Pour nostre honneur, si me faut-il pourtant
Monstrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent
Et luy joüer quelque tour de soûplesse.
Je choisiray pour exemple Gulphar.
Le drosle fit un trait de franc soudar :
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourser, escroquant la chrestienne.
Notez cecy, et qu'il vous en souvienne,
Galants d'épée, encor bien que ce tour
Pour vous styler soit fort peu necessaire ;
Je trouverois maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar si j'en avois affaire.
Celuy-cy donc chez sire Gasparin
Tant frequenta qu'il devint à la fin

De son épouse amoureux sans mesure.
Elle estoit jeune, et belle creature,
Plaisoit beaucoup, fors un poinct qui gastoit
Toute l'affaire, et qui seul rebutoit
Les plus ardens : c'est qu'elle estoit avare.
Ce n'est pas chose en ce siecle fort rare.
Je l'ay jà dit, rien n'y font les soûpirs.
Celuy-là parle une langue barbare
Qui l'or en main n'explique ses desirs.
Le jeu, la jupe et l'amour des plaisirs
Sont les ressorts que Cupidon employe;
De leur boutique il sort chez les François
Plus de cocus que du cheval de Troye
Il ne sortit de heros autresfois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle
Qu'il ne parlast. Chacun sçait ce que c'est
Que de parler : le lecteur, s'il luy plaist,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulphar donc parle, et si bien qu'il propose
Deux cens écus. La belle l'écouta;
Et Gasparin à Gulphar les presta,
(Ce fut le bon), puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en presence de gens.
« Voilà, dit-il, deux cens écus contans,
Qu'à vostre époux vous donnerez, Madame. »
La belle crut qu'il avoit dit cela



Par politique et pour joüer son rôle.
Le lendemain elle le regala
Tout de son mieux, en femme de parole.
Le drosle en prit, ce jour et les suivans,
Pour son argent, et mesme avec usure :
A bon payeur on fait bonne mesure.
Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulphar luy dit, son épouse presente :
« J'ay vostre argent à madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avois crû :
Déchargez-en vostre livre, de grace. »
A ce propos, aussi froide que glace,
Nostre galande avoüa le receu.
Qu'eust-elle fait? On eust prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enflé la doze
De ses faveurs; c'est ce qui la fâchoit :
Voyez un peu la perte que c'estoit!
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prescher sur les toits.
De l'en blâmer, il seroit inutile :
Ainsi vit-on chez nous autres François.

X

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT

Conte tiré des *Cent Nouvelles Nouvelles.*

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sçait faire.
Pauvre ignorant! comme si cette affaire
N'estoit une hydre, à parler franchement!
Il captivoit sa femme cependant;
De ses cheveux vouloit sçavoir le nombre;
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout remply d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier :
Il le portoit en guise de psautier,
Croyant par là cocuage hors de game.
Un jour de feste, arrive que la dame,
En revenant de l'église, passa
Prés d'un logis d'où quelqu'un luy jetta
Fort à propos plein un pannier d'ordure.
On s'excusa. La pauvre creature,



Toute vilaine, entra dans le logis.
Il luy falut dépoüiller ses habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dés en entrant, par cette doüagna,
Qui hors d'haleine à monsieur raconta
Tout l'accident. « Foin! dit-il, celuy-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe :
Que le recueil au diable soit donné! »
Il disoit bien : car on n'avoit jetté
Cette immondice, et la dame gasté,
Qu'afin qu'elle eust quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque temps.
Un sien galant, amy de là dedans,
Tout aussi-tost profita de la ruse.
Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil :
Ce n'est coup seur encontre tous esclandres.
Maris jaloux, brûlez vostre recueil,
Sur ma parole, et faites-en des cendres.

XI

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU

Conte tiré des *Cent Nouvelles Nouvelles*.

Un villageois, ayant perdu son veau,
L'alla chercher dans la forest prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau
Pour mieux entendre et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaist, l'eau leur vient à la bouche,
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne sçay quels appas :
« O Dieux, que vois-je, et que ne vois-je pas ! »
Sans dire quoy, car c'estoient lettres closes.
Lors le manant, les arrestant tout coy :
« Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau? dites-le moy. »



XII

L'ANNEAU D'HANS CARVEL

Conte tiré de R.

HANS Carvel prit sur ses vieux ans
Femme jeune en toute maniere;
Il prit aussi soucis cuisans,
Car l'un sans l'autre ne va guere.
Babeau (c'est la jeune femelle,
Fille du bailly Concordat)
Fut du bon poil, ardente, et belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel, craignant de sa nature
Le cocuage et les railleurs,
Alleguoit à la creature
Et la legende et l'Ecriture,
Et tous les livres les meilleurs,
Blâmoit les visites secretes,
Frondoit l'attirail des coquetes,
Et contre un monde de recettes,
Et de moyens de plaire aux yeux,
Invectivoit tout de son mieux.
A tous ces discours la galande
Ne s'arrestoit aucunement,

XIII

LE GASCON PUNY

Nouvelle.

Un Gascon, pour s'estre vanté
De posseder certaine belle,
Fut puny de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, et ne possedoit rien.
Mais quoy! tout médisant est prophete en ce monde:
On croit le mal d'abord; mais, à l'égard du bien,
Il faut qu'un public en réponde.
La dame cependant du Gascon se moquoit;
Même au logis pour luy rarement elle estoit,
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable et de divine,
La belle aussi-tost s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avoit nom Philis, son voisin Eurilas,
La voisine Cloris, le Gascon Dorilas,
Un sien amy Damon : c'est tout, si j'ay memoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,
Estoit amant aymé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.

Pour Philis, son humeur libre, gaye et sincere,
Monstroit qu'elle estoit sans affaire,
Sans secret et sans passion.
On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, et venoit d'enterrer
Un mary (de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne).
En mille endroits de sa personne
La belle avoit dequoy mettre un Gascon aux cieux,
Des attraits par-dessus les yeux,
Je ne sçay quel air de pucelle,
Mais le cœur tant soit peu rebelle;
Rebelle toutesfois de la bonne façon.
Voila Philis. Quant au Gascon,
Il estoit Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le sire
Importuna la veuve, et s'il fit des sermens.
Ceux des Gascons et des Normans
Passent peu pour mots d'Evangile.
C'estoit pourtant chose facile
De croire Dorilas de Philis amoureux;
Mais il vouloit aussi que l'on le crust heureux.
Philis, dissimulant, dit un jour à cet homme :
« Je veux un service de vous :
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome;
C'est que voûs nous aydiez à tromper un jaloux.
La chose est sans peril, et mesme fort aisée.

Nous voulons que cette nuit-cy
Vous couchiez avec le mary
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'estant brouillée,
Il leur faut une nuit entiere, et par delà,
Pour démêler entre eux tout ce differend-là.
Nostre but est qu'Eurilas pense,
Vous sentant prés de luy, que ce soit sa moitié.
Il ne luy touche point, vit dedans l'abstinence,
Et, soit par jalousie, ou bien par impuissance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toûjours, fait la nuit d'une traite :
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
Nous vous ajusterons : enfin, ne craignez rien;
Je vous recompenseray bien. »
Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gascon eust couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coëfe, on le met au grand lit,
On esteint les flambeaux, Eurilas prend sa place;
Du Gascon la peur se saisit;
Il devient aussi froid que glace,
N'oseroit tousser ny cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher;
Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée :
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit se retourna cent fois,
Et jusques sur le nez luy porta certains doigts

Que la peur luy fit trouver rudes.
Le pis de ses inquietudes,
C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prist à ce mary : tels cas sont dangereux,
Lors que l'un des conjoints se sent privé du somme.
Toûjours nouveaux sujets alarmoient le pauvre homme :
L'on étendoit un pied, l'on approchoit un bras;
Il crut mesme sentir la barbe d'Eurilas.
Mais voicy quelque chose à mon sens de terrible.
Une sonnette estoit prés du chevet du lit :
Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.
Le Gascon se pâme à ce bruit,
Cette fois-là se croit détruit,
Fait un vœu, renonce à sa dame,
Et songe au salut de son ame.
Personne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fust jour on ouvrit;
Philis l'avoit promis; quand voicy de plus belle
Un flambeau, comble de tous maux.
Le Gascon, aprés ces travaux,
Se fust bien levé sans chandelle.
Sa perte étoit alors un poinct tout asseuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il luy pardonne.
« Je le veux », dit une personne
D'un ton de voix remply d'appas,
C'estoit Philis, qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, et qui, sans trop attendre,



Tout en chemise s'alla rendre
Dans les bras de Cloris, qu'accompagnoit Damon.
C'estoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon
La peine et la frayeur extrême,
Et qui, pour l'obliger à se tuer soy-mesme
En luy monstrant ce qu'il avoit perdu,
Laissoit son sein à demy nu.

XIV

LA FIANCÉE DU ROY DE GARBE

Nouvelle.

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
On abuse du vray comme on fait de la feinte ;
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons :
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte.
Mais aux évenemens de qui la verité
Importe à la posterité,
Tels abus meritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser, on pourra me mécroire ;
Tout cela n'est pas un grand mal :

Alaciel et sa mémoire
Ne sçauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ay suivy mon auteur en deux poincts seulement,
Poincts qui font veritablement
Le plus important de l'histoire :
L'un est que par huit mains Alaciel passa
Avant que d'entrer dans la bonne;
L'autre que son fiancé ne s'en embarassa,
Ayant peut-estre en sa personne
Dequoy negliger ce poinct-là.
Quoy qu'il en soit, la belle, en ses traverses,
Accidens, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler;
Changea huit fois de chevalier.
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :
Ce n'estoit, aprés tout, que bonne intention,
Gratitude ou compassion,
Crainte de pis, honneste excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle,
Et dans son erreur par la belle
Apparemment il fut laissé.
Qu'on y puisse estre pris, la chose est toute claire,
Mais aprés huit c'est une estrange affaire :
Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par là.

Zaïr, soudan d'Alexandrie,

Ayma sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie :
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel
De bon, de beau, de charmant et d'aymable,
D'accommodant, j'y mets encor ce poinct,
La rendoit d'autant estimable;
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces provinces,
Mamolin, roy de Garbe, en devint amoureux.
Il la fit demander, et fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres princes.
La belle aymoit déja, mais on n'en sçavoit rien :
Filles de sang royal ne se declarent guere;
Tout se passe en leur cœur: cela les fasche bien,
Car elles sont de chair ainsi que les bergeres.
Hispal, jeune seigneur de la cour du soudan,
Bien fait, plein de merite, honneur de l'Alcoran,
Plaisoit fort à la dame, et d'un commun martyre
Tous deux brûloient sans oser se le dire;
Ou, s'ils se le disoient, ce n'estoit que des yeux.
Comme ils en estoient là, l'on accorda la belle.
Il falut se resoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son amant avec elle.
S'en fier à quelque autre eust peut-estre esté mieux.

Aprés huit jours de traite, un vaisseau de corsaires,

Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua ; le combat fut sanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les assaillans, faits aux combats de mer,
Estoient les plus experts en l'art de massacrer ;
Joignoient l'adresse au nombre : Hispal par sa vaillance
Tenoit les choses en balance.
Vingt corsaires pourtant monterent sur son bord.
Grifonio le Gigantesque
Conduisoit l'horreur et la mort
Avecque cette soldatesque.
Hispal en un moment se vit environné :
Maint corsaire sentit son bras determiné ;
De ses yeux il sortoit des éclairs et des flâmes.
Cependant qu'il estoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il sçavoit que l'Infante estoit dans ce vaisseau,
Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infames,
Il l'emportoit comme un moineau ;
Mais, la charge pour luy n'estant pas suffisante,
Il prit aussi la cassette aux bijoux,
Aux diamans, aux témoignages doux
Que reçoit et garde une amante :
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.
Le mal-heureux corsaire, emportant cette proye,

N'en eut pas long-temps de la joye.
Un des vaisseaux, quoyqu'il fust accroché,
S'estant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celuy d'Hispal,
Le heros, d'un revers, coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenostre,
Et reniant Mahom, Jupin et Tarvagant,
Avec maint autre dieu non moins extravagant ;
Part demeure sur pieds, en la mesme posture.
On auroit ry de l'avanture,
Si la belle avec luy n'eust tombé dedans l'eau.
Hispal se jette aprés : l'un et l'autre vaisseau,
Mal-mené du combat, et privé de pilote,
Au gré d'Eole et de Neptune flote.

La mort fit lascher prise au géant pourfendu.
L'Infante, par sa robbe en tombant soûtenuë,
Fut bien-tost d'Hispal secouruë.
Nager vers les vaisseaux eust esté temps perdu ;
Ils estoient presque à demy mile :
Ce qu'il jugea de plus facile
Fut de gagner certains rochers
Qui d'ordinaire estoient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal et de l'Infante.
Aucuns ont asseuré comme chose constante
Que mesme du peril la cassette échapa ;
Qu'à des cordons estant penduë,

La belle aprés soy la tira ;
Autrement elle estoit perduë.

Nostre nageur avoit l'Infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots ;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'acheve ; il se passe une nuit ;
Point de vaisseau prés d'eux par le hazard conduit ;
Point de quoy manger sur ces roches :
Voila nostre couple reduit
A sentir de la faim les premieres approches ;
Tous deux privez d'espoir, d'autant plus malheureux
Qu'aymez aussi bien qu'amoureux,
Ils perdoient doublement en leur mesaventure.
Aprés s'estre long-temps regardez sans parler :
« Hispal, dit la princesse, il se faut consoler ;
Les pleurs ne peuvent rien prés de la Parque dure.
Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
C'est tout ce qui nous reste en ce mal-heur extrême.
— Se consoler ! dit-il, le peut-on quand on aime ?
Ah ! si... Mais non, Madame, il n'est pas à propos
Que vous aymiez ; vous seriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard et la faim et les flots ;
Mais, jetant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre. »
La princesse à ces mots ne se put plus contraindre.
Pleurs de couler, soûpirs d'estre poussez,

Regards d'estre au Ciel adressez,
Et puis sanglots, et puis soûpirs encore :
En ce mesme langage Hispal luy repartit ;
Tant qu'enfin un baiser suivit :
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.

Aprés force vœux impuissans,
Le héros dit : « Puisqu'en cette avanture
Mourir nous est chose si seure,
Qu'importe que nos corps des oyseaux ravissans
Ou des monstres marins deviennent la pâture ?
Sepulture pour sepulture,
La mer est égale à mon sens.
Qu'attendons-nous icy qu'une fin languissante ?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots ?
J'ay de la force encor, la coste est peu distante,
Le vent y pousse : essayons d'approcher ;
Passons de rocher en rocher :
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine. »
Alaciel s'y resolut sans peine.
Les revoila sur l'onde ainsi qu'auparavant,
La cassette en lesse suivant,
Et le nageur, poussé du vent,
De roc en roc portant la belle :
Façon de naviger nouvelle.
Avec l'ayde du Ciel et de ces reposoirs,
Et du dieu qui preside aux liquides manoirs,

Hispal, n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
De travail et d'inquietude
(Non pour luy, mais pour ses amours),
Aprés avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixiéme traite,
Luy, la princesse et la cassette.

Pourquoy, me dira-t-on, nous ramener toûjours
Cette cassette? est-ce une circonstance
Qui soit de si grande importance?
Oüy, selon mon avis; on va voir si j'ay tort.
Je ne prens point icy l'essor,
Ny n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent et sans pierreries,
Seroient-ils pas demeurez court?
On ne vit ny d'air ny d'amour.
Les amans ont beau dire et faire,
Il en faut revenir toûjours au necessaire.
La cassette y pourveut avec maint diamant.
Hispal vendit les uns, mit les autres en gages;
Fit achat d'un chasteau le long de ces rivages;
Ce chasteau, dit l'histoire, avoit un parc fort grand,
Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,
Sous ces ombrages nos amans
Passoient d'agreables momens:
Voyez combien voila de choses enchaînées,
Et par la cassette amenées.

Or, au fond de ce bois un certain antre estoit,
Sourd et muet, et d'amoureuse affaire,
Sombre sur tout : la nature sembloit
L'avoir mis là non pour autre mystere.
Nos deux amans se promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
Chemin faisant Hispal expliquoit ses désirs,
Moitié par ses discours, moitié par ses soûpirs,
Plein d'une ardeur impatiente ;
La princesse écoutoit incertaine et tremblante.

« Nous voicy, disoit-il, en un bord étranger,
Ignorez du reste des hommes :
Profitons-en ; nous n'avons à songer
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'estat où nous sommes.
Qui vous retient? on ne sçait seulement
Si nous vivons ; peut-estre en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.
Ou favorisez vostre amant,
Ou qu'à vostre époux il vous meine.
Mais pourquoy vous mener? vous pouvez rendre heureux
Celuy dont vous avez éprouvé la constance.
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?
N'est-il point assez amoureux ?
Et n'avez-vous point fait assez de resistance? »

Hispal haranguoit de façon

Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'ayde d'un poinçon,
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
Mais l'amour la faisoit resver
A d'autres choses qu'à graver
Des caracteres sur l'écorce.
Son amant et le lieu l'asseuroient du secret :
C'estoit une puissante amorce.
Elle resistoit à regret :
Le printemps par mal-heur estoit lors en sa force.
Jeunes cœurs sont bien empêchez
A tenir leurs desirs cachez,
Estant pris par tant de manieres.
Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernieres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres ?
Amour, sans qu'on y pense, amene ces instans :
Mainte fille a perdu ses gans,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne sçait la pluspart du temps
Comme la chose est arrivée.

Prés de l'antre venus, nostre amant proposa
D'entrer dedans ; la belle s'excusa,
Mais malgré soy déja presque vaincuë.
Les services d'Hispal en ce mesme moment
Luy reviennent devant la veuë :



Ses jours sauvez des flots, son honneur d'un geant.
Que luy demandoit son amant ?
Un bien dont elle estoit à sa valeur tenuë.
« Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un amy,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever; Madame, songez-y :
L'on ne sçait pour qui l'on le garde. »
L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluye acheva l'affaire :
Il falut se mettre à l'abri ;
Je laisse à penser où. Le reste du mystere
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blasme ou non, je sçais plus d'une belle
A qui ce fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.
L'antre ne les vit seul de ces douceurs joüir :
Rien ne couste en amour que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel oüir
Ceux de ce bois : car la forest n'est pleine
Que des monumens amoureux
Qu'Hispal nous a laissez glorieux de sa proye.
On y verroit écrit : *Icy pasma de joye*
Des mortels le plus heureux.
Là mourut un amant sur le sein de sa dame ;
En cet endroit, mille baisers de flâme
Furent donnez, et mille autres rendus.
Le parc diroit beaucoup, le chasteau beaucoup plus,
Si chasteaux avoient une langue.

La chose en vint au poinct que, las de tant d'amour,
Nos amans à la fin regretterent la cour.
La belle s'en ouvrit, et voicy sa harangue :

« Vous m'estes cher, Hispal; j'aurois du déplaisir
Si vous ne pensiez pas que toûjours je vous ayme.
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans desir ?
Je vous le demande à vous-mesme.
Ce sont des feux bien-tost passez
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversez :
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce sejour si charmant
Ne nous soit un desert, et puis un monument :
Hispal, ostez-moy cette crainte.
Allez-vous-en voir promptement
Ce qu'on croira de moy dedans Alexandrie
Quand on sçaura que nous sommes en vie.
Déguisez bien nostre sejour :
Dites que vous venez preparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoye une escorte si seure
Qu'il n'arrive plus d'avanture.
Croyez-moy, vous n'y perdrez rien :
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée
Ou de fillage, ou d'hymenée,
Et tenez pour chose asseurée
Que, si je ne vous fais du bien,
Je seray de prés éclairée.

Que ce fust ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal il faloit tout promettre.
Dés qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent;
Il arrive à la cour, où chacun luy demande
S'il est mort, s'il est vivant,
Tant la surprise fut grande;
En quels lieux est l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dés qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.
Hispal fut retenu, non qu'on eust en effet
Le moindre soupçon de l'Infante.
Le chef de cette escorte estoit jeune et bien fait.
Abordé prés du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au chasteau.
La beauté de l'Infante estoit beaucoup accreuë:
Il en devint épris à la premiere veuë,
Mais tellement épris qu'attendant qu'il fist beau,
Pour ne point perdre temps, il luy dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée,
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tel cas un peu de desespoir
Est quelquesfois une bonne recepte.
C'est ce que fait notre homme: il forme le dessein
De se laisser mourir de faim :
Car de se poignarder, la chose est trop tost faite ;

On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
Un jour se passe entier, luy sans cesse jeusnant,
Elle toûjours le détournant
D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle resve à cette avanture.
Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher,
C'est avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condescendit
Aux volontez du capitaine,
Et cet office luy rendit
Gayment, de bonne grace, et sans monstrer de peine;
Autrement le remede eust esté sans effet.
Tandis que le galant se trouve satisfait,
Et remet les autres affaires,
Disant tantost que les vents sont contraires,
Tantost qu'il faut radouber ses galeres
Pour estre en estat de partir,
Tantost qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des corsaires,
Un corsaire en effet arrive, et, surprenant
Ses gens demeurez à la rade,
Les tuë, et va donner au chasteau l'escalade.
Du fier Grifonio c'estoit le lieutenant.

Il prend le chasteau d'emblée.

Voila la feste troublée.
Le jeusneur maudit son sort.
Le corsaire apprend d'abord
L'avanture de la belle,
Et, la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'estant novice en tels cas.
« Le mieux que vous puissiez faire,
Luy dit tout franc ce corsaire,
C'est de m'avoir pour ami;
Je suis corsaire et demy.
Vous avez fait jeusner un pauvre miserable
Qui se mouroit pour vous d'amour;
Vous jeusnerez à vostre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut : nous autres gens de mer,
Sçavons rendre à chacun selon ce qu'il merite;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce costé vous aurez esté quitte.
Ne marchandez point tant, Madame, et croyez-moy. »
Qu'eust fait Alaciel? Force n'a point de loy.
S'accommoder à tout est chose necessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire,
Quand il plaist au destin que l'on en vienne là.
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême.
Si par pitié d'autruy la belle se força,

Que ne point essayer par pitié de soy-même ?
Elle se force donc, et prend en gré le tout :
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corsaire eust esté sage,
Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour? Hélas! il n'en est point.
Tandis que celuy-cy croit avoir tout à poinct,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune, qui ne dort que lors que nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Luy trame en secret cet esclandre.

Le seigneur d'un chasteau voisin de celuy-cy,
Homme fort amy de la joye,
Sans nulle attache, et sans soucy
Que de chercher toûjours quelque nouvelle proye,
Ayant eu le vent des beautez,
Perfections, commoditez,
Qu'en sa voisine on disoit estre,
Ne songeoit nuit et jour qu'à s'en rendre le maistre.
Il avoit des amis, de l'argent, du credit,
Pouvoit assembler deux mille hommes;
Il les assemble donc un beau jour, et leur dit :
« Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin ?
Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?
Allons tirer nostre voisine
D'entre les grifes du mastin.

Que ce soir chacun soit en armes;
Mais doucement et sans donner d'alarmes:
Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce chasteau, dés la petite pointe
Du jour;
La surprise à l'ombre estant jointe
Nous rendra sans hazard maistres de ce sejour.
Pour ma part du butin je ne veux que la dame;
Non pas pour en user ainsi que ce voleur:
Je me sens un desir en l'ame
De luy restituer ses biens et son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces brigands ont emply la maison.
Je vous demande encore un don:
C'est qu'on pende aux creneaux haut et court le corsaire.»

Cette harangue militaire
Leur sceut tant d'ardeur inspirer
Qu'il en falut une autre afin de moderer
Le trop grand desir de bien faire.
Chacun repaist, le soir étant venu:
L'on mange peu; l'on boit en recompense;
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.

Ce seigneur donc n'y manqua pas,
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras.
Point de tambours, force bons coutelas.
On part sans bruit, on arrive en silence.
L'orient venoit de s'ouvrir.
C'est un temps où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraischeur nous contraint de dormir.
Presque tout le peuple corsaire,
Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut assommé sans le sentir.

Le chef pendu, l'on ameine l'Infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise et son épouvante,
Et les civilitez de son liberateur,
Ne luy permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere sauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, consola les mourans,
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.
On dit mesme qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers galants:
Je n'ay pas peine à le croire.

Son voisin la receut en un appartement
Tout brillant d'or et meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.

Nouvel hoste et nouvel amant,
Ce n'estoit pas pour rien obmettre.
Grande chere sur tout, et des vins fort exquis.
Les dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel, qui, de sa vie,
Selon sa loy, n'avoit bû vin,
Gousta ce soir par compagnie
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,
Insensiblement fit carrousse ;
Et, comme amour jadis luy troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoy trouver? dira-t-on, d'immobiles appas?
« Si j'en trouvois autant, je sçaurois bien qu'en faire,
Disoit l'autre jour un certain :
Qu'il me vienne une mesme affaire,
On verra si j'auray recours à mon voisin. »
Bacchus donc, et Morphée, et l'hoste de la belle,
Cette nuit disposerent d'elle.
Les charmes des premiers dissipez à la fin,
La princesse, au sortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur luy glaça la voix :
Elle ne put crier, et, de crainte saisie,
Permit tout à son hoste, et pour une autre fois

Luy laissa lier la partie.
« Une nuit, luy dit-il, est de mesme que cent;
Ce n'est que la premiere à quoy l'on trouve à dire. »
Alaciel le crut. L'hoste enfin, se lassant,
Pour d'autres conquestes soûpire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprés d'elle,
Ne point parler; qu'il estoit fort aisé,
Et qu'en s'acquitant bien de l'employ proposé,
L'Infante asseurément agréroit son service.
L'autre bien volontiers luy rendit cet office :
Le moyen qu'un amy puisse estre refusé ?
A ce nouveau venu la voila donc en proye.
Il ne put sans parler contenir cette joye.
La belle se plaignit d'estre ainsi leur joüet.
« Comment l'entend monsieur mon hoste?
Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait? »
L'autre confessa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Estoit au maistre du logis.
« Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moy de caresses.
Encherissez sur les tendresses
Que vous eustes pour luy tant qu'il fut vostre amant :
Aimez-moy par dépit et par ressentiment,

Si vous ne pouvez autrement. »
Son conseil fut suivy, l'on poussa les affaires,
L'on se vengea, l'on n'obmit rien.
Que si l'amy s'en trouva bien,
L'hoste ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq, si j'ay bien compté.
Le sixiéme incident des travaux de l'Infante
Par quelques-uns est rapporté
D'une maniere differente.
Force gens concluront de là
Que d'un galant au moins je fais grace à la belle.
C'est médisance que cela :
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son époux n'eut asseurément
Que huit précurseurs seulement.
Poursuivons donc nostre nouvelle.
L'hoste revint quand l'ami fut content.
Alaciel, luy pardonnant,
Fit entr'eux les choses égales :
La clemence sied bien aux personnes royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aymoit fort une à qui l'on en contoit;

Et le conteur estoit un certain gentil-homme
De ce logis, bien fait et galant homme,
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménager de soûpirs,
Jusques à commencer prés de la plus severe
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour au bout du parc le galant rencontra
Cette fillette,
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute seulette.
L'Infante estoit fort prés de là;
Mais il ne la vit point, et crut en asseurance
Pouvoir user de violence.
Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'amour et des douceurs
Dont il tire sa subsistance,
Avoit de ce galant souvent greslé l'espoir.
La crainte luy nuisoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit, selon toute apparence,
Favorisé,
Si la belle eust osé.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion ;
Puis le galant ferme la porte;
Mais en vain, car l'Infante avoit dequoy l'ouvrir.
La fille voit sa faute, et tâche de sortir.
Il la retient : elle crie, elle appelle ;

L'Infante vient, et vient comme il faloit,
Quand sur ses fins la demoiselle estoit.
Le galant, indigné de la manquer si belle,
Perd tout respect et jure par les dieux
Qu'avant que sortir de ces lieux
L'une ou l'autre payra sa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains.
« Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la resistance est vaine.
Tirez au sort sans marchander;
Je ne sçaurois vous accorder
Que cette grace;
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'huy.
— Qu'a fait madame? dit la belle;
Pâtira-t-elle pour autruy?
— Oüy, si le sort tombe sur elle,
Dit le galant, prenez-vous-en à luy.
— Non non, reprit alors l'Infante,
Il ne sera pas dit que l'on ait, moy presente,
Violenté cette innocente.
Je me resous plustost à toute extremité.
Ce combat plein de charité
Fut par le sort à la fin terminé.
L'Infante en eut toute la gloire :
Il luy donna sa voix, à ce que dit l'histoire.
L'autre sortit, et l'on jura
De ne rien dire de cela.

Mais le galant se seroit laissé pendre
Plûtost que de cacher un secret si plaisant,
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il faloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulust entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine ;
Elle eut regret d'estre l'Helene
D'un si grand nombre de Paris.
Aussi l'Amour se joüoit d'elle.
Un jour, entre autres, que la belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hazard
Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces sortes de gens que sur des palefrois
Les belles suivoient autresfois
Et passoient pour chastes et pures.
Celuy-cy, qui donnoit à ses desirs l'essor,
Comme faisoient jadis Rogel et Galaor,
N'eust veu la princesse endormie
Que de prendre un baiser il forma le dessein :
Tout prest à faire choix de la bouche ou du sein,
Il estoit sur le poinct d'en passer son envie,
Quand tout d'un coup il se souvint
Des loix de la chevalerie.
A ce penser il se retint,
Priant toutesfois en son ame

Toutes les puissances d'amour
Qu'il pust courir en ce sejour
Quelque avanture avec la dame.
L'Infante s'éveilla surprise au dernier poinct.
« Non non, dit-il, ne craignez point;
Je ne suis geant ny sauvage,
Mais chevalier errant, qui rends graces aux dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux. »
Aprés ce compliment, sans plus longue demeure,
Il luy dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit:
C'estoit un homme qui faisoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrein fut d'offrir sa personne et son bras,
Et tout ce qu'en semblable cas
On a de coustume de dire
A celles pour qui l'on soûpire.
Son offre fut receuë, et la belle luy fit
Un long roman de son histoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les six galants. L'avanturier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et, comme Alaciel de son sort se plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fust un mois.
« Dans Garbe? non, reprit-elle, et pour cause:
Si les dieux avoient mis la chose
Jusques à present à mon choix,

J'aurois voulu revoir Zaïr et ma patrie.
— Pourvu qu'Amour me preste vie,
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remede à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'appaise :
Si j'en mourois (à vos bontez ne plaise),
Vous demeureriez seule, et, pour vous parler franc,
Je tiens ce service assez grand
Pour me flater d'une esperance
De recompense. »
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs
Qu'afin que la chose fust seure
Cette princesse luy payroit,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se feroit ;
Tant chaque jour, sans nulle faute.
Le marché s'estant ainsi fait,
La princesse en croupe se met
Sans prendre congé de son hoste.
L'inconnu, qui pour quelque temps
S'estoit défait de tous ses gens,
Les rencontra bien-tost. Il avoit dans sa troupe
Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur.
Nôtre heroïne prend, en descendant de croupe,
Un palefroy. Cependant le seigneur
Marche toûjours à costé d'elle,
Tantost luy conte une nouvelle,

Et tantost luy parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foy le traité s'execute :
Pas la moindre ombre de dispute;
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands.
De faveur en faveur (ainsi contoient ces gens)
Jusqu'aux bords de la mer enfin ils arriverent,
Et s'embarquerent.
Cet element ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit esté; certain calme, au contraire,
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains et gaillards, ils débarquerent tous
Au port de Joppe, et là se rafraischirent,
Au bout de deux jours en partirent
Sans autre escorte que leur train.
Ce fut aux brigands une amorce :
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrez, ils cedoient à la force,
Quand nostre avanturier fit un dernier effort,
Repoussa les brigands, receut une blessure
Qui le mit dans la sepulture,
Non sur le champ; devant sa mort
Il pourveut à la belle, ordonna du voyage,
En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Luy leguant par mesme moyen
Le surplus des faveurs, avec son équipage
Et tout le reste de son bien.

Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il luy plut.
Mamolin et sa cour écoutoient en silence.
La nuit vint; on porta la reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit:
Le prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires
N'y viennent bien souvent qu'aprés les favoris,
Et, tout sçavans qu'ils sont, ne s'y connoissent gueres.
Le plus seur toutesfois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hazarder.
Filles, maintenez-vous; l'affaire est d'importance.
Rois de Garbe ne sont oyseaux communs en France.
Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de prés:
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les avantures.
Je tiens vos amitiez fort chastes et fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'estranges leçons.
Rompez-luy toutes ses mesures :
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons;
Ne m'allez point conter : « C'est le droit des garçons »;
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit deffendre,



Londra. Per Guglielmo Pickering. 1825.

Le remede sera de rire en son mal-heur.
Il est bon de garder sa fleur;
Mais, pour l'avoir perduë, il ne se faut pas pendre.

XV

L'HERMITE

Nouvelle tirée de Bocace.

DAME Venus et dame Hypocrisie
Font quelquefois ensemble de bons coups:
Tout homme est homme, les hermites sur tous.
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie.
Avez-vous sœur, fille ou femme jolie,
Gardez le froc; c'est un maistre Gonin;
Vous en tenez s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple et neuve.
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci, je ne veux autre preuve.
Un jeune hermite estoit tenu pour saint;
On luy gardoit place dans la Legende.
L'homme de Dieu d'une corde estoit ceint
Pleine de nœuds; mais sous sa houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.

Un chapelet pendoit à sa ceinture,
Long d'une brasse et gros outre mesure;
Une clochette estoit de l'autre part.
Au demeurant, il faisoit le caphard;
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque, et baissoit la prunelle :
Vous n'auriez dit qu'il eust mangé le lard.
  Un bourg estoit dedans son voisinage,
Et dans ce bourg une veuve fort-sage,
Qui demeuroit tout à l'extremité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingenuë, agreable et gentille,
Pucelle encor, mais, à la verité,
Moins par vertu que par simplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnesteté,
D'autre dot point, d'amans pas davantage.
Du temps d'Adam, qu'on naissoit tout vestu,
Je pense bien que la belle en eût eu,
Car avec rien on montoit un mesnage.
Il ne faloit matelas ny linceul;
Mesme le lit n'estoit pas necessaire.
Ce temps n'est plus. Himen, qui marchoit seul,
Meine à present à sa suite un notaire.
  L'anachorete, en questant par le bourg,
Vid cette fille, et dit sous son capuce :
« Voicy dequoy; si tu sçais quelque tour,
Il te le faut employer, frere Luce. »
Pas n'y manqua, voicy comme il s'y prit.

Elle logeoit, comme j'ay déja dit,
Tout prés des champs, dans une maisonnette,
Dont la cloison par nostre anachorete
Estant percée aisément et sans bruit,
Le compagnon, par une belle nuit,
Belle, non pas, le vent et la tempeste
Favorisoient le dessein du galant;
Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de la teste
Il leur cria : « Femmes, escoutez-moy. »
A cette voix, toutes pleines d'effroy,
Se blotissant, l'une et l'autre est en trance.
Il continuë, et corne à toute outrance :
« Réveillez-vous, creatures de Dieu,
Toy, femme veuve, et toy, fille pucelle :
Allez trouver mon serviteur fidelle,
L'hermite Luce, et partez de ce lieu
Demain matin sans le dire à personne :
Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduiray vos pas;
Luce est benin. Toy, veuve, tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie :
Car d'eux doit naistre un pape dont la vie
Reformera tout le peuple chrestien. »
La chose fut tellement prononcée
Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart d'heure en silence.

La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis, tirant sa mere par le bras,
Luy dit d'un ton tout remply d'innocence :
« Mon Dieu, maman, y faudra-t-il aller?
Ma compagnie? helas! qu'en veut-il faire?
Je ne sçay pas comment il faut parler;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire,
Et retiendroit bien mieux tous ses sermons.
— Sotte, tay-toy, luy repartit la mere,
C'est bien cela; va, va, pour ces leçons
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :
Dés la premiere, ou bien dés la seconde,
Ta cousine Anne en sçaura moins que toy.
— Oüy? dit la fille, hé! mon Dieu, menez-moy.
Partons, bien-tost nous reviendrons au giste.
— Tout doux, reprit la mere en soûriant;
Il ne faut pas que nous allions si viste :
Car que sçait-on? le diable est bien meschant
Et bien trompeur : si c'estoit luy, ma fille,
Qui fust venu pour nous tendre des lacs?
As-tu pris garde? il parloit d'un ton cas,
Comme je croy que parle la famille
De Lucifer. Le fait merite bien
Que, sans courir ny precipiter rien,
Nous nous gardions de nous laisser surprendre.
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre;
Pour moy, j'avois l'esprit tout éperdu.
— Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,

Dit la fillette. — Or bien, reprit la mere,
Puisque ainsi va, mettons-nous en priere. »
Le lendemain, tout le jour se passa
A raisonner, et par cy, et par là,
Sur cette voix et sur cette rencontre.
La nuit venuë, arrive le corneur;
Il leur cria d'un ton à faire peur :
« Femme incredule, et qui vas alencontre
Des volontez de Dieu ton Createur,
Ne tarde plus, va t'en trouver l'hermite,
Ou tu mourras. » La fillette reprit :
« Hé bien, maman, l'avois-je pas bien dit?
Mon Dieu! partons; allons rendre visite
A l'homme saint : je crains tant vostre mort
Que j'y courrois, et tout de mon plus fort,
S'il le faloit. — Allons donc », dit la mere.
La belle mit son corset des bons jours,
Son demy-ceint, ses pendans de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fillette a toûjours soin de plaire.
Nostre cagot s'estoit mis aux aguets,
Et, par un trou qu'il avoit fait exprés
A sa cellule, il vouloit que ces femmes
Le pûssent voir comme un brave soldat,
Le foüet en main, toûjours en un estat
De penitence et de tirer des flâmes
Quelque defunct puny pour ses mesfaits,
Faisant si bien en frappant tout auprés

Qu'on crust oüir cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux pelerines
Du premier coup, et pendant un moment
Chacune peut l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin, la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon *Miserere*.
Le papelard contre-fait l'estonné.
Tout en tremblant la veuve luy découvre,
Non sans rougir, le cas comme il estoit.
A six pas d'eux la fillette attendoit
Le resultat, qui fut que nostre hermite
Les renvoya, fit le bon hipocrite.
« Je crains, dit-il, les ruses du malin :
Dispensez-moy ; le sexe feminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.
Jamais de moy Saint Pere ne naistra. »
La veuve dit, toute déconfortée :
« Jamais de vous ? et pourquoy ne fera ? »
Elle ne put en tirer autre chose.
En s'en allant la fillette disoit :
« Helas ! maman, nos pechez en sont cause. »
La nuit revient, et l'une et l'autre estoit
Au premier somme, alors que l'hipocrite
Et son cornet font bruire la maison.
Il leur cria toûjours du mesme ton :
« Retournez voir Luce le saint hermite ;
Je l'ay changé ; retournez dés demain. »
Les voilà donc derechef en chemin.



Pour ne tirer plus en long cette histoire,
Il les receut. La mere s'en alla,
Seule s'entend : la fille demeura ;
Tout doucement il vous l'apprivoisa,
Luy prit d'abord son joly bras d'yvoire,
Puis s'approcha, puis en vint au baiser,
Puis aux beautez que l'on cache à la veuë ;
Puis le galant vous la mit toute nuë,
Comme s'il eust voulu la baptiser.
O papelars ! qu'on se trompe à vos mines !
Tant luy donna du retour de matines
Que maux de cœur vinrent premierement,
Et, maux de cœur chassez Dieu sçait comment,
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'alonger sa ceinture,
Mais en cachette et sans en avertir
Le forge-pape, encore moins la mere.
Elle craignoit qu'on ne la fist partir :
Le jeu d'amour commençoit à luy plaire.
Vous me direz : « D'où luy vint tant d'esprit ? »
D'où ? de ce jeu ; c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galande attendit ;
Elle allegua son peu d'experience.
Dés que la mere eut indice certain
De sa grossesse, elle luy fit soudain
Trousser bagage, et remercia l'hoste.
Luy, de sa part, rendit grace au Seigneur,
Qui soulageoit son pauvre serviteur.

Puis, au départ, il leur dit que sans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
« Gardez pourtant, Dame, de faire rien
Qui puisse nuire à vostre geniture.
Ayez grand soin de cette creature,
Car tout bon-heur vous en arrivera.
Vous regnerez, serez la signora,
Ferez monter aux grandeurs tous les vostres,
Princes les uns, et grands seigneurs les autres;
Vos cousins ducs, cardinaux vos neveux;
Places, chasteaux, tant pour vous que pour eux,
Ne manqueront en aucune maniere,
Non plus que l'eau qui coule en la riviere. »
Leur ayant fait cette prediction,
Il leur donna sa benediction.
La signora, de retour chez sa mere,
S'entretenoit jour et nuit du Saint Pere,
Preparoit tout, luy faisoit des beguins;
Au demeurant prenoit tous les matins
La couple d'œufs, attendoit en liesse
Ce qui viendroit d'une telle grossesse.
Mais ce qui vint destruisit les chasteaux,
Fit avorter les mitres, les chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille :
La signora mit au monde une fille.

XVI

MAZET DE LAMPORECHIO

Nouvelle tirée de Bocace.

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ny le moins accessible :
Un bon mary, mieux que grille ny mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est, à mon sens, une erreur trop visible
A des parens, pour ne dire autrement,
De presumer, aprés qu'une personne,
Bon gré, mal gré, s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on luy donne.
Abus, abus ! je tiens que le malin
N'a revenu plus clair et plus certain
(Sauf toutesfois l'assistance divine).
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'estre pure et nette de peché
Soit privilege à la guimpe attaché.
Nenny da, non ; je pretens qu'au contraire
Filles du monde ont toûjours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur ;
La raison est qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.

Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son costé;
Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est nonne, *ergo* c'est une sainte,
Mal raisonner. Des quatre parts les trois
En ont regret et se mordent les doigts;
Font souvent pis; au moins l'ay-je oüy dire :
Car pour ce poinct je parle sans sçavoir.
Bocace en fait certain conte pour rire,
Que j'ay rimé comme vous allez voir.
  Un bon vieillard en un couvent de filles
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles estoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dés le matin.
Tant ne songeoient au service divin
Qu'à soy montrer és parloirs aguimpées
Bien blanchement, comme droites poupées,
Preste chacune à tenir coup aux gens;
Et n'estoit bruit qu'il se trouvast leans
Fille qui n'eût dequoy rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.
Huit sœurs estoient, et l'abbesse sont neuf,
Si mal d'accord que c'estoit chose étrange.
De la beauté, la pluspart en avoient;
De la jeunesse, elles en avoient toutes.
En cettuy lieu beaux peres frequentoient,
Comme on peut croire, et tant bien supputoient

Qu'il ne manquoit à tomber sur leurs routes.
Le bon vieillard jardinier dessus-dit
Prés de ces sœurs perdoit presque l'esprit;
A leur caprice il ne pouvoit suffire.
Toutes vouloient au vieillard commander,
Dont, ne pouvant entre elles s'accorder,
Il souffroit plus que l'on ne sçauroit dire.
Force luy fut de quitter la maison.
Il en sortit de la mesme façon
Qu'estoit entré là dedans, le pauvre homme,
Sans croix ne pile, et n'ayant rien en somme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, si j'ay bonne memoire,
Dit au vieillard un beau jour aprés boire,
Et raisonnant sur le fait des nonains,
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Prés de ces sœurs, et qu'il avoit envie
De leur offrir son travail et ses mains,
Sans demander recompense ny gages.
Le compagnon ne visoit à l'argent :
Trop bien croyoit, ces sœurs estant peu sages,
Qu'il en pourroit croquer une en passant,
Et puis une autre, et puis toute la troupe.
Nuto luy dit (c'est le nom du vieillard) :
« Croy-moy, Mazet, mets-toy quelque autre part.
J'aimerois mieux être sans pain ny soupe
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les nones sont un étrange bestail:

Qui n'a tasté de cette marchandise
Ne sçait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis, laisse là ce couvent :
Car d'esperer les servir à leur guise,
C'est un abus; l'une voudra du mou,
L'autre du dur; parquoy je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes;
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous :
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soit des carottes. »
Mazet reprit : « Ce n'est pas là le poinct.
Voy-tu, Nuto, je ne suis qu'une beste;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier sans qu'on m'y fasse feste.
La raison est que je n'ay que vingt ans,
Et comme toy je n'ay pas fait mon temps.
Je leur suis propre, et ne demande en somme
Que d'estre admis. » Dit alors le bonhomme :
« Au fac-totum tu n'as qu'à t'adresser;
Allons-nous-en de ce pas luy parler.
— Allons, dit l'autre. Il me vient une chose
Dedans l'esprit : je feray le muët
Et l'idiot. — Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut estre cause
Que le pater avec le fac-totum
N'auront de toy ny crainte ny soupçon. »
La chose alla comme ils l'avoient preveuë.
Voilà Mazet, à qui pour bien venuë



L'on fait bescher la moitié du jardin.
Il contre-fait le sot et le badin,
Et cependant laboure comme un sire.
Autour de luy les nones alloient rire.
  Un certain jour, le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe,
Bocace dit qu'il en faisoit semblant,
Deux des nonains le voyant de la sorte
Seul au jardin, car, sur le haut du jour,
Nulle des sœurs ne faisoit long sejour
Hors le logis, le tout crainte du hasle,
De ces deux donc, l'une, approchant Mazet,
Dit à sa sœur : « Dedans ce cabinet
Menons ce sot. » Mazet estoit beau masle,
Et la galande à le considerer
Avoit pris goust; pourquoy sans differer
Amour luy fit proposer cette affaire.
L'autre reprit : « Là-dedans ? et quoy faire ?
— Quoy? dit la sœur, je ne sçay, l'on verra;
Ce que l'on fait alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose ?
— Jesus! reprit l'autre sœur se signant,
Que dis-tu là? Notre regle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant?
Si l'on nous voit ? Tu t'en vas estre cause
De quelque mal. — On ne nous verra point,
Dit la premiere, et, quant à l'autre poinct,
C'est s'allarmer avant que le coup vienne.

Usons du temps sans nous tant mettre en peine
Et sans prevoir les choses de si loin.
Nul n'est icy ; nous avons tout à poinct,
L'heure, et le lieu si touffu que la veuë
N'y peut passer; et puis sur l'avenuë
Je suis d'avis qu'une fasse le guet,
Tandis que l'autre, estant avec Mazet,
A son bel aise aura lieu de s'instruire :
Il est müet, et n'en pourra rien dire.
— Soit fait, dit l'autre; il faut à ton desir
Acquiescer et te faire plaisir.
Je passeray, si tu veux, la premiere
Pour t'obliger; au moins à ton loisir
Tu t'ébatras puis aprés de maniere
Qu'il ne sera besoin d'y retourner :
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.
— Je le voy bien, dit l'autre plus sincere :
Tu ne voudrois sans cela commencer
Assurement, et tu serois honteuse. »
Tant y resta cette sœur scrupuleuse
Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,
De faction la fut faire changer.
    Nostre muët fait nouvelle partie :
Il s'en tira non si gaillardement;
Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie;
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu, puis aprés il fit chasse.
Les deux nonains n'oublierent la trace



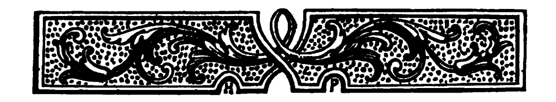
Du cabinet, non plus que du jardin;
Il ne faloit leur montrer le chemin.
Mazet, pourtant, se ménagea de sorte
Qu'à sœur Agnés, quelques jours ensuivant,
Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir tout au bout du couvent.
Sœur Angelique et sœur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier;
Tant qu'à la fin la cave et le grenier
Du fait des sœurs maintes choses apprirent.
Point n'en resta que le sire Mazet
Ne régalast au moins mal qu'il pouvoit.
L'abbesse aussi voulut entrer en danse.
Elle eut son droit, double et triple pitance,
Dequoy les sœurs jeunerent tres-longtemps.
Mazet n'avoit faute de restaurans;
Mais restaurans ne sont pas grande affaire
A tant d'employ. Tant presserent le here
Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc:
« J'ai toûjours oüy, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept; au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. — Miracle ! dit l'abbesse;
Venez, mes Sœurs, nos jeusnes ont tant fait
Que Mazet parle. » Alentour du muët
Non plus muët toutes huit accoururent,
Tinrent chapitre, et sur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé
Pour le plus seur: car, qu'il fust renvoyé,

Cela rendroit la chose manifeste.
Le compagnon, bien nourry, bien payé,
Fit ce qu'il put, d'autres firent le reste.
Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits moinillons;
Ces moinillons devinrent bien-tost Peres,
Comme les sœurs devinrent bien-tost Meres,
A leur regret, pleines d'humilité;
Mais jamais nom ne fut mieux merité.





Aug. Fox Sculp.



NOTES

DU TOME PREMIER

P. 1. Cette préface a paru dans la seconde édition de 1665 de la première partie des *Contes*.

P. 3, l. 24. Les pièces auxquelles La Fontaine fait allusion sont : deux fragments du *Songe de Vaux*, une *Imitation des Arrests d'amour* de Martial d'Auvergne, et une ballade.

9. JOCONDE : *Roland furieux*, chant XXVIII.

14, 10. *La quarantaine*, c'est-à-dire pendant quarante jours.

15, 16. *Ta main estant faite*, après avoir gagné la partie.

— 23. *Adon* est ici pour Adonis.

18, 7. *Nous en ont donné d'une*, nous ont joué un tour de leur métier.

22, 3. *Se battre de la chappe à l'évesque* se disait de gens se disputant pour une chose à laquelle aucun d'eux n'a droit.

23, 24. *Bien et beau* est l'inversion de *bel et bien*.

28. RICHARD MINUTOLO : *Décaméron*, Journée III, nouvelle 6.

29, 2. *Sçavoir le numero*, être adroit et heureux au jeu.

31, 15. *Si la corde ne rompt,* si mon projet n'avorte pas.

33, 9. *Se tenir en muë,* se tenir à l'écart. La muë était une cage dans laquelle on élevait à part les volailles qu'on voulait engraisser.

36, 17. *Passer à la monstre,* être mis en évidence, être tenu pour bon. *Monstre* est employé ici, au figuré, dans le sens qu'il avait de revue de troupes.

37. Le Cocu battu et content : *Décaméron,* Journée vii, nouvelle 7.

42, 17. *Pas n'y faudray,* je n'y manquerai pas.

43. Le Mary confesseur : *Cent Nouvelles Nouvelles,* lxxviii. Ce conte se trouve aussi, avec des circonstances différentes, dans le *Décaméron,* Journée vii, nouvelle 5.

— 4. C'est de François Ier qu'il s'agit.

45. Conte d'une chose, etc. Ce conte s'est intitulé plus tard *le Savetier.*

47. Conte tiré d'Athénée. Ce conte, attribué d'abord à Jean-Baptiste Rousseau, et placé dans ses épigrammes sous le titre *les Belles Fesses,* a été restitué à La Fontaine d'après les manuscrits de Conrart, qui en ont donné un meilleur texte. C'est celui que nous reproduisons ici.

48. Conte tiré d'Athénée. Ce conte s'est appelé *les Deux Amis* dans l'édition de 1685.

49. Autre Conte tiré d'Athénée. Dans l'édition de 1685, son titre est : *le Glouton.*

50. Conte de ***. Il a paru sous le titre d'*Historiette* dans *les Plaisirs de la poësie galante, gaillarde et amoureuse,* avec le nom de *sœur Claude* pour le principal personnage. A partir de l'édition de 1685, il a porté le titre de *Sœur Jeanne.*

51. Conte d'un paysan, etc. Dans les manuscrits de Conrart, ce conte a pour titre : *Conte d'un gentilhomme espagnol et d'un païsan son vassal.*

53, 3. *M'ard,* me brûle.

— 21. C'est ici un trait de vin.

55, 2. *Emoucher* veut dire ici battre, parce qu'on frappe pour chasser les mouches.

— 5. Le carolus était une monnaie d'argent, valant dix deniers, qui fut frappée sous Charles VIII.

57. Cette préface parut en 1666.

— 4. C'est là une promesse que La Fontaine n'a pas tenue.

62, 15. *Catastrophe* a ici le sens d'événement principal.

65. LE FAISEUR D'OREILLES : *Cent Nouvelles Nouvelles,* III ; *Décaméron,* Journée VIII, nouvelle 8.

68, 4. *Jamais ne faux,* je ne fais jamais d'erreur.

72, 2. *Moitié raisin, moitié figue* : moitié bien, moitié mal, tant bien que mal. Les Vénitiens faisaient, dit-on, autrefois le commerce du raisin de Corinthe, et ceux qui le leur fournissaient s'avisèrent d'y mêler des figues, qui coûtaient moins cher. D'où l'origine du proverbe.

— 11. *Rendre pain blanc pour fouace,* rendre plus que l'on n'a reçu, parce que la fouace était une sorte de galette grossière, cuite sous la cendre.

73. LES FRERES DE CATALOGNE : *Cent Nouvelles Nouvelles,* XXXII. Ce conte a d'abord paru, en 1668, dans une édition de Hollande, sous le titre : *les Cordeliers de Catalogne.* Quand La Fontaine le réimprima dans son recueil de 1669, il y introduisit quelques changements, qu'il jugea nécessaires pour l'obtention de son privilège.

76, 2-3. *Cacher entre la chair et la chemise,* tenir secret pour tout le monde.

77, 7. Nous avouons ne pas bien comprendre ici le sens de *collation.* La Fontaine veut-il dire que la quittance était accompagnée de quelque collation, ou bien qu'on la collationnait, qu'on la revoyait avec soin?

83. Le Berceau : *Décaméron*, Journée ix, nouvelle 6.

85, 6. Les lits étaient enfermés dans des tentures, d'où l'expression *tendre un lit*.

87, 9. *Je faux*, je me trompe.

89, 13. *Tenir le loup par les oreilles*, hésiter sur le parti à prendre.

90. Le Muletier : *Décaméron*, Journée iii, nouvelle 2.

92, 2. *Dedans l'abord*, dès l'abord.

— 15. *Simarre*, robe de chambre.

96. L'Oraison de saint Julien : *Décaméron*, Journée ii, nouvelle 2.

— 15. Saint Julien, pour expier un crime involontaire, avait fait vœu de loger chez lui tous les passants; aussi les voyageurs, avant de se mettre en route, l'invoquaient-ils comme leur patron.

— 19. *Chasteau-Guillaume* est la traduction de *Castel Guglielmo*, qui se trouve dans le conte de Boccace : c'est le nom d'une petite ville située près de Ferrare, sur le chemin de Vérone.

97, 21. *Sans pact ny demy*, sans aucune espèce de pacte.

99, 9. *Que son cheval avoit changé d'étable*, c'est-à-dire que les choses avaient changé de face.

100, 26. Il s'agit ici de la porte de la ville.

103, 1. *Lui viendra bien*, lui viendra à propos, lui conviendra.

105, 18. La Fontaine a-t-il entendu ici *marchande* dans le sens de marchande d'amour, courtisane ; ou bien a-t-il voulu dire que la belle, en faisant des avances à Renaud, agissait en personne qui offre sa marchandise?

107, 12. *Le don d'amoureuse mercy*, la dernière faveur de l'amour.

108, 22. *Branché*, c'est-à-dire attaché aux branches de la croix ou du gibet.

109. La Servante justifiée : *Heptaméron*, Journée v, nouvelle 5.

110, 20. Ce vers faux se trouve dans toutes les éditions anciennes des *Contes ;* on l'a ainsi corrigé depuis :

C'estoit sa feste. Or, voyant de la femme...

— 22-24. Insinuer (lat. *insinuare*) veut dire, en effet, glisser la main dans le sein.

114, 6-7. L'édition de 1669, celle que nous suivons, est la seule qui donne ce singulier distique final.

— La Gageure des trois commeres : *Décaméron*, Journée vii, nouvelles 8 et 9.

— 19. *Tronc* est ici dans le sens de tronc d'arbre.

116, 2. Macée était autrefois la personnification de la courtière d'amour.

117, 3. *De jeu fait*, ayant préparé son jeu.

124, 7. *Qui rendoit à la porte*, qui aboutissait à la porte.

127. Le Calendrier des vieillards : *Décaméron*, Journée II, nouvelle 10.

132, 14. Dans les anciens calendriers, les jours de fêtes étaient imprimés en rouge.

— 16. C'est-à-dire qu'il ne fut plus question d'abstinence que dans la nourriture.

— 22. *Luy mit la carte blanche*, lui offrit de lui payer la rançon qu'il voudrait.

136, 1. *Du quart en sus*, expression de finances, qui, prise au figuré, veut dire surabondamment.

137. A Femme avare galant escroc : *Décaméron*, Journée viii, nouvelle 1.

140. ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT : *Cent Nouvelles Nouvelles*, XXXVII.

141, 4. *Doüagna*, duègne. C'est l'espagnol *dueña* défiguré.

142. LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU : *Cent Nouvelles Nouvelles*, XII.

143. L'ANNEAU D'HANS CARVEL : Rabelais, *Pantagruel*, livre III, ch. XXVIII.

— 15. La légende dont il est ici question est peut-être la *Légende dorée* de Jacques de Voragine.

145. LE GASCON PUNY. Voir, pour ce conte, *la Précaution inutile* de Scarron, et la nouvelle CXXV de Des Périers.

149. LA FIANCÉE DU ROY DE GARBE : *Décaméron*, Journée II, nouvelle 7. — *Garb*, c'est-à-dire *couchant*, est le nom donné par les Arabes à la partie sud-ouest du Portugal. Le roi de Garbe doit être un roi maure de cette région.

153, 7 et 10. *Part, part;* c'est-à-dire : une partie, l'autre partie.

— *Mahom*, Mahomet. — *Tarvagant*, divinité des Gaulois.

167, 6. C'est la loi de Mahomet.

172, 18. *Rogel* se trouve dans les éditions originales. On a depuis imprimé *Roger*.

175, 13. *Joppe*, Jaffa, ancienne ville de la Turquie d'Asie.

179. L'HERMITE : *Décaméron*, Journée IV, nouvelle 2. — Ce conte a paru pour la première fois en 1668 sous le titre de *l'Hermite, ou Frere Luce*.

— 9. Ce vers faux n'existe ni dans l'édition de 1668, ni dans celle de 1685, qui donnent :

Tout homme est homme, et les moines surtout.

179, 12. *Gardez le froc,* gardez-vous du froc. — Un *maistre Gonin* est un homme rusé. Brantôme parle d'un *maistre Gonin,* magicien, sous le règne de François Ier, et d'un autre, fils de celui-ci, qui vivait du temps de Charles IX.

180, 7. *Avoir mangé le lard* (sans doute en temps prohibé par l'Église), c'est avoir commis une impiété.

184, 6. C'est-à-dire qu'il n'ouvrit pas la porte sans avoir pris le temps de dire auparavant un bon *Miserere*.

185, 11. Les moines étaient plus gaillards après les matines, parce qu'ils prenaient alors un repas avant de se mettre au lit.

186, 20. Il est à croire que les femmes grosses avaient l'habitude de prendre deux œufs tous les matins.

187. Mazet de Lamporechio : *Décaméron,* Journée III, nouvelle 1. Ce conte s'appelle *le Muet* dans l'édition de 1668, où il a paru pour la première fois.

188, 18. *Droites* veut dire ici *véritables.*

— 22. *Se renvoyer l'éteuf,* expression empruntée au jeu de paume, et qui signifie riposter.

189, 1. La Fontaine doit vouloir dire que les moines faisaient toujours leur compte de façon à ce que le couvent se trouvât sur leur chemin.

— 11. *Sans croix ne pile,* sans un sou vaillant. On appelait *croix,* parce qu'il en portait une, le côté de la monnaie opposé à la face.

192, 19. Après ce vers, l'édition de 1668 et les manuscrits de Conrart donnent deux vers, qui certainement rendent le sens plus clair, mais ne nous paraissent pas indispensables : aussi n'avons-nous pas cru devoir les intercaler dans notre texte. Les voici :

De ces deux donc l'une, approchant Mazet,
Dit à sa sœur : « Dedans ce cabinet. »

192, 27. *Faire chasse*, s'arrêter; expression empruntée au jeu de paume.

193, 18. *Here* ne peut avoir ici le sens d'homme misérable; il doit être l'équivalent de *sieur*. Du reste, le mot latin *herus*, d'où paraît venir *hère*, veut dire maître, seigneur.





TABLE

DU TOME PREMIER

PREMIERE PARTIE.

DEUXIESME PARTIE.



Imp. Jouaust et Sigaux.



Fink



